



L'enseignement de l'Histoire
Une introduction à *Touché !*
Carnet de voyage en Palestine
Bibliothèque universitaire Paul Le Bohec
La Pédagogie Freinet à l'écran
La Pédagogie Freinet dans la Nièvre
Guy Perriot
Jacques Guidez

Amis de Freinet et de son mouvement



**n°95
avril 2012**

bulletin des Amis de Freinet

sommaire 95

une conférence organisée par l'association, par Hervé Moullé	p. 3
l'introduction à la conférence, par Hervé Moullé	p. 4
les enjeux de l'enseignement de l'Histoire, par Rémy Janneau	p. 5
des compléments au texte de la conférence, par Hervé Moullé	p. 19
Qui est Rouke Broersma, par Hervé Moullé	p. 20
une introduction à <i>Touché !</i> , par Rouke Broersma	p. 21
carnet de voyage en Palestine, par Georges Bellot	p. 29
la bibliothèque universitaire Paul Le Bohec, par Guy et Renée Goupil	p. 35
lettre aux Amis de Freinet, par Rosine Le Bohec	p. 36
inauguration de la bibliothèque Paul Le Bohec, par l'Université de Rennes 1 ..	p. 37
des compléments internet, par Hervé Moullé	p. 38
la Pédagogie Freinet à l'écran, par Michel Barré	p. 39
colloque : Freinet, 70 ans après, notes de lecture par Olivier Francomme	p. 49
la Pédagogie Freinet dans la Nièvre, par Jacqueline Massicot et Annie Troncy ...	p. 55
Quel rôle joua la Nièvre dans la sauvegarde de l'école Freinet?, par Michel Barré	p. 57
hommage à Guy Perriot, par Guy Goupil	p. 60
hommage à Jacques Guidez, par Guy Goupil	p. 61
une journée au musée d'Airvault, par Hélène Bouisset	p. 62
adhésion, abonnement, publications, internet, par Hervé Moullé	p. 63
quelques photos	p. 64



Photos de Palestine fournies par Georges Bellot : couverture, dos, page 2 et 34.

une conférence organisée par l'association

par Hervé Moullé

Dans le bulletin n°91 d'avril 2010, Guy Goupil écrivait des notes de lecture sur un ouvrage de Rémy Janneau, « Quelle histoire enseigner à l'école primaire ? ». Il rappelait que l'auteur « n'est pas pour nous un inconnu, nous avons de temps en temps sa visite à notre centre de ressources et la place donnée à Freinet dans cet ouvrage montre l'intérêt que lui portent les auteurs ».

Ensuite, dans le bulletin n°93-94 d'octobre 2011, nous avons publié un article de Rémy Janneau intitulé, « Freinet et l'Histoire politique, le rendez-vous manqué ».

Ayant eu connaissance que Rémy proposait des conférences sur des thèmes liés à l'Histoire, nous lui avons demandé de pouvoir en organiser une à Laval, au CDDP, le 9 novembre 2011.

Naturellement, nos adhérents étant dispersés en France, en Europe et dans le monde, ils ne pouvaient pas assister nombreux à cette conférence, aussi nous ne pouvions en rester là. Nous vous proposons donc ci-après le texte de la conférence. Vous trouverez aussi dans le catalogue de nos éditions la possibilité de commander le CD de l'enregistrement sonore de la conférence ainsi que le DVD de l'enregistrement vidéo. Si vous utilisez internet, l'enregistrement sonore se trouve aussi dans notre site, dans le dossier « son » à l'adresse www.amisdefreinet.org/son.

Initialement, la conférence devait s'intituler « les falsifications dans l'enseignement de l'Histoire ». En accord avec Rémy Janneau et le directeur du CDDP, nous avons choisi de l'intituler « les enjeux de l'enseignement de l'Histoire ».

Rémy Janneau est professeur agrégé, ancien professeur d'Histoire à l'IUFM de Basse-Normandie et actuellement professeur à l'Université inter-âges d'Alençon dans l'Orne. Rémy a été instituteur pendant 10 ans puis professeur en collège avant de devenir, en 1998, formateur en IUFM. Étant normalien, il a fait ses « classes » à l'école d'application de Montsort où se pratiquait la Pédagogie Freinet, dans les classes de Pierre GELIGNY et d'André LEGOT, en 1968-69. Il a travaillé avec le professeur MIALARET à l'école expérimentale du Calvaire-Saint-Pierre à Caen. Lors du débat sur les contenus d'enseignement, en 1969, il était rapporteur, pour son secteur, sur l'enseignement de l'Histoire. Il a publié comme coauteur les ouvrages suivants :

-Quelle histoire enseigner à l'école primaire ? Clés pour comprendre, outils pour agir,
avec Stanislas HOMMET, actuellement directeur de l'IUFM de Basse-Normandie, éditions SCEREN CRDP Basse-Normandie - Hachette Éducation, 2009

***-L'enseignement de l'histoire-géographie de l'école élémentaire au lycée ;
vecteur de propagande ou fondement de l'esprit critique ?***
avec Odile Dauphin et Nicole Perron, éditions L'harmattan, 2009

Les articles de Rémy Janneau publiés dans le bulletin :

-n°91, avril 2010, bulletin du Quarantenaire : Quelle histoire enseigner à l'école ?, de Hommet et Janneau, par Guy Goupil, p. 60

-n°93-94, juillet 2011, bulletin de la RIDEF 2010 : Freinet et l'Histoire politique, par Rémy Janneau, p 54 à 58

-n°95, février 2012, Les enjeux de l'enseignement de l'Histoire

Hervé Moullé, moullé@ecolebizu.org

l'introduction à la conférence

par Hervé Moullé

André Faucher, directeur du CDDP de Laval accueille les visiteurs, les remercie et rappelle que le CDDP a l'habitude d'accueillir des ateliers ou des conférences sur de la praticité ou de l'action pédagogique. Il se dit persuadé qu'une réflexion sur notre action pédagogique, de temps à autre et le plus fréquemment possible, est un élément tout à fait essentiel pour orienter les pratiques dans les classes. Il remercie les Amis de Freinet qui ont demandé que cette conférence ait lieu au CDDP et termine en informant que les ouvrages de Rémy Janneau et des éditions Amis de Freinet seront en vente à la fin de la séance et qu'une sélection des ressources est exposée dans le hall d'entrée.

Guy Goupil présente des ouvrages édités par les éditions Amis de Freinet, notamment :

- *Comprendre la pédagogie de Freinet*

- *Petersen et Freinet*

Je présente alors le bulletin et souhaite démarrer la conférence par la lecture de deux textes de Freinet qui traitaient de l'Histoire en 1933 et 1938.

Contre toute aliénation

Nous sommes contre tout bourrage de crâne, qu'il soit de droite ou de gauche, gouvernemental ou oppositionnel. Le bourrage de crâne n'est pas de l'éducation, il en est exactement l'opposé. On connaît les résultats combien décevants de certains forçages anticléricaux ou révolutionnaires. Qui veut bâtir solidement s'appuie, non sur les doctrines dogmatiques qui prétendent mettre au service des adultes les jeunes forces hardies et iconoclastes, mais sur les aspirations permanentes, parce que éternellement justifiées, des générations nouvelles. On ne prépare pas l'homme à l'activité par la passivité, à la liberté par l'obéissance autocratique, à la réflexion et à la critique personnelles par le dogmatisme qui imprègne les livres de nos écoles. Nous voulons une école où l'enfant se prépare à la vie à venir.

Célestin Freinet, 1933

L'histoire retrouvée

L'histoire a pour but de ressusciter le passé. Pour cette résurrection, la connaissance de l'atmosphère, du milieu, a une importance considérable. On a suffisamment reproché à l'apprentissage de l'histoire de jeter des dates et des noms qui, tant qu'on ne peut pas comprendre le recul du temps qui est sa seule raison d'être, ne sont pour nous que des nombres et des mots.

Lorsqu'on a vécu quarante ans déjà, qu'on a passé son morceau d'histoire, qu'on peut parler de contemporains disparus et de progrès réalisés, on peut comprendre l'histoire. Mais quand on est neuf et sans passé, qu'on a de la peine à imaginer ce qui est loin de nous, comment faire cette plongée dans les siècles écoulés ? Si nous avons pu connaître, par contre, par les témoignages écrits, par l'image, par le cinéma, par l'architecture, comment s'habillaient, comment mangeaient, s'instruisaient, se logeaient, se déplaçaient, se battaient, se gouvernaient, s'amusaient, les Romains, les Gaulois, les hommes du Moyen Âge ou de la Révolution ; si l'énoncé de ces repères fait surgir une image familière à notre esprit, comme un son de voix, alors nous renouons instinctivement la chaîne ; nous comprenons le devenir humain ; nous sommes en mesure de jalonner cette trame de l'histoire qui aura une assise sûre et permanente.

Célestin Freinet, 1938

Enfin, Rémy Janneau se présente et nous offre sa conférence. Le texte correspondant à cette conférence vous est proposé ci-après.

Hervé Moullé, moulle@ecolebizu.org

les enjeux de l'enseignement de l'Histoire

par Rémy Janneau

Avant-propos

Un *consensus* semble s'être établi aujourd'hui sur le rôle de cet enseignement qui viserait à former un citoyen doté d'esprit critique, à lui donner les moyens de « *comprendre le monde dans lequel il vit* ». Les choses sont-elles si simples ? La formation de l'esprit critique pose à la fois un problème de méthodes et un problème de contenu, ce qui renvoie à un enjeu idéologique : le citoyen de 2011 est-il celui de l'époque d'Ernest Lavisse et de Malet et Isaac ? Est-il confronté aux mêmes questions ? Doit-on le conformer



à un modèle de société ou lui donner les moyens de contester celle où il vit, ou d'y adhérer librement ? Les manuels actuels, les textes officiels répondent-ils toujours à l'objectif poursuivi ?

Je reviendrai, pour éclairer la réflexion sur l'enseignement de l'Histoire tel qu'il a été pratiqué jusqu'à la fin des années 60 et sur les critiques et contre-propositions formulées par les mouvements d'Éducation Nouvelle et par l'École Moderne, en particulier par Freinet. Je tirerai un bilan de la « *pédagogie de l'éveil* », avant d'aborder les évolutions et les enjeux actuels.

Mon propos portera de manière combinée sur l'enseignement primaire et sur le second degré. Si les problèmes, en effet, s'y posent de manière différente, leurs évolutions sont liées. Je m'appuierai sur les textes officiels, sur les manuels, sur les situations observées en tant que formateur et sur les échanges que j'ai pu avoir, en formation continue, avec les collègues.

Pour ce qui est des contenus, il me semble difficile de ne pas les mettre en relation avec les fractures qui ont marqué la fin du XXe siècle (effondrement du Bloc de l'Est, mondialisation, intégration européenne) et avec certaines questions qui frappent avec insistance à la porte de l'école comme du lycée (« *fait religieux* », questions « *mémorielles* »).

« *Celui qui contrôle le passé contrôle le futur.* »

Ceux d'entre vous qui ont lu *1984* ont reconnu la phrase que Georges Orwell prête à ce fonctionnaire du *ministère de la Vérité* dont le travail consiste à réécrire l'histoire pour justifier le régime totalitaire de Big Brother. *1984* est un roman d'anticipation politique. La phrase peut paraître excessive. Le « *contrôle du passé* » supposerait un monopole de l'accès aux sources, un verrouillage de l'information et de l'écriture de l'Histoire auxquels même le régime le plus totalitaire n'est jamais parvenu et, quant bien même il y parviendrait, cela ne le garantirait pas contre les crises économiques et sociales à venir. Cette phrase d'Orwell situe bien malgré tout le rôle que chaque régime, mais aussi chaque système social, quel qu'il soit, entend assigner à l'écriture et, plus encore, à l'enseignement de l'Histoire : convaincre les citoyens qu'il est un horizon indépassable, qu'il incarne le bien, la rationalité ou l'intérêt général et que toute tentative de le renverser serait, par conséquent, une folie criminelle source des pires catastrophes.

À cette fin, il diffuse un système d'idées et de représentations, un code de valeurs, une grille de lecture de l'Histoire visant à le légitimer, en un mot : une idéologie. L'histoire reste dans ce domaine, la discipline-reine. Si nous comparons, en effet, des manuels actuels aux *Petits Lavisse* ou aux *Malet-Isaac* d'antan, nous sommes bien obligés de constater qu'avec le temps, les falsifications

sont seulement devenues plus subtiles. À l'époque d'Ernest Lavisse, elles « *armaient* », suivant la formule de Pierre Nora, « *les Français pour Verdun* ». Aujourd'hui, elles les préparent à se résigner au monde tel qu'il est, c'est-à-dire aux conséquences de la mondialisation libérale, de l'Union Européenne et à adhérer à un système politique présenté comme un modèle indépassable de démocratie.

Vous êtes en droit de m'objecter que la « *formation de l'esprit critique* » est affichée dans tous les textes officiels, comme une finalité essentielle et qu'un *consensus* semble s'être, aujourd'hui, établi quant à la nécessité pour le futur citoyen de « *comprendre le monde* » en vue d'une « *citoyenneté responsable* ». Je vous renverrai aux textes officiels du début du siècle dernier, qui prônaient l'esprit critique — on disait, à l'époque, la formation du « *jugement* », — tout en préparant les élèves à la « *revanche* ».

Le vague des formules, auxquelles on peut faire dire à peu près ce que l'on veut, ne vous aura d'ailleurs pas échappé. À nous, donc, de nous en saisir mais en ayant bien présent à l'esprit un certain nombre de choses. La formation de l'esprit critique se décline en termes de méthodes et en termes de contenus. Or les méthodes les plus novatrices peuvent véhiculer l'idéologie la plus réactionnaire. Les falsifications peuvent naître, en effet, ce qui est particulièrement pernicieux, de la démarche pédagogique ou encore du choix ou de l'agencement des documents.

Ces méthodes sont au service d'un contenu qui, nous allons le voir, n'est pas toujours innocent. Les falsifications, enfin, peuvent fort bien naître, tout simplement de la grille de lecture délivrée insidieusement par le manuel ou par le cours.

C'est, entre autres raisons, ce qui conduisait Freinet à écrire que l'enseignement de l'histoire est « *l'enseignement le plus délicat* ».

Pour en bien mesurer les enjeux, il me semble nécessaire de commencer par une mise en perspective en distinguant trois âges bien distincts de la falsification.

Le premier couvre le siècle qui s'écoule de l'inscription, par Victor Duruy, de l'histoire au nombre des disciplines obligatoires à l'école primaire, à la fin du Second Empire, à la disparition, à fin des années 60, du siècle suivant, de ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire « *républicaine* ». C'est le temps de l'imagerie. Le second degré n'est pas épargné mais les choses s'y présentent différemment.

Le second âge qui concerne essentiellement l'enseignement primaire, est caractérisé par une idéologie réactionnaire qui se farde en modernité pédagogique.

Le troisième qui touche tout le système d'enseignement est lié à un contexte international. Il commence, en effet, suivant une ligne de rupture qui relie plusieurs événements.

En premier lieu, le bicentenaire de la Révolution française, à l'occasion duquel un courant révisionniste bien relayé par les médias, parvient à imposer l'idée, défendue depuis un certain nombre d'années par François Furet, suivant laquelle la Révolution Française est « *la matrice des totalitarismes* » du XXe siècle,

Ensuite, l'effondrement du bloc de l'Est, censé invalider tout concept et toute interprétation se référant, même de loin, au marxisme,

Enfin, le traité de Maastricht qui donne le signal tout à la fois d'un engagement plus marqué des programmes et des manuels en faveur de l'Union Européenne et d'une valorisation des « *racines chrétiennes de l'Europe* ». Selon ses convictions, chacun mettra ou non l'expression entre guillemets.

Le premier âge de la falsification

Lorsque la III^e République laïcise l'histoire héritée du Second Empire, en la séparant de « *l'histoire sainte* » et en l'expurgeant de vieux mythes comme Pharamond, ancêtre de Mérovée ou encore les ascendances troyennes des Gaulois et des Francs, elle conserve néanmoins une imagerie qui, au registre du mensonge, n'a rien à leur envier.

Vercingétorix n'a jamais caracolé devant César. C'est la version de Plutarque, celle qui a eu la préférence des historiens du XIX^e siècle; César nous apprend plus sobrement qu'« *on lui livre les armes et les chefs* », ce qui est évidemment moins glorieux. Pire, s'appuyant vraisemblablement sur une source disparue, Dion Cassius, un historien du III^e siècle, suggère qu'il aurait servi César avant de changer de camp.

Le vase de Soissons n'a pas été brisé mais cabossé, vu qu'il était en argent et, surtout, le meurtre du guerrier par Clovis a été ajouté trois siècles plus tard par Hincmar, un moine de Saint-Denis devenu archevêque de Reims (*Annales dites de Saint-Bertin*).

Les sévices infligés par les Turcs aux pèlerins chrétiens, qui auraient justifié la première croisade ont été inventés par les Byzantins et toute la tradition que l'on retrouve encore dans certains manuels (Nathan 5e) repose sur un mensonge, sur une fausse information transmise à Urbain II, au concile de Plaisance, par les envoyés du *basileus*, qui avait besoin de mercenaires et sur un faux, en l'occurrence une lettre supposée avoir été écrite par un pèlerin martyr mais fabriquée de toutes pièces et remise, en 1098, au Comte de Flandre, pour obtenir des renforts à un moment où les croisés piétinaient devant Antioche.

Le bon Saint Louis des manuels sort tout droit des hagiographies rédigées, entre autres, par son confesseur Geoffroy de Beaulieu, par son chapelain, Guillaume de Chartres, par son ami Joinville, par des franciscains comme Guillaume de Saint-Pathus, et, enfin, par les moines de Saint-Denis, qui dans les *Grandes Chroniques de France* magnifient l'histoire des Capétiens.

Et l'on peut allonger la liste.

François 1^{er} n'a jamais été armé chevalier par Bayard. La scène a été purement et simplement inventée, 10 ans après Marignan, par un médecin-écrivain du nom de Symphorien Champier, pour redorer le blason du roi battu et fait prisonnier à Pavie.

Colbert n'était, ni bourgeois puisqu'il appartenait à une famille de financiers anoblie depuis plusieurs générations ni honnête puisque, lors du procès Fouquet, il n'a pas hésité à fabriquer des faux et à faire disparaître les pièces à décharge.

Or à la fin du XIX^e siècle, les auteurs de manuels sont le plus souvent des historiens de renom qui appartiennent, de surcroît à « *l'école méthodique* » c'est-à-dire à la première école historique française vraiment scientifique, réputée pour sa rigueur et, par ailleurs, totalement engagée dans le combat républicain et dreyfusard. C'est donc en pleine connaissance de cause qu'ils ont maintenu cette imagerie d'Épinal.

Pourquoi la rigueur de « *l'école méthodique* » s'est-elle ainsi arrêtée au seuil de l'école primaire ? C'est évidemment dans l'idéologie que l'école a mission d'inculquer qu'il faut chercher la réponse. Les républicains de la fin du XIX^e siècle « *conçoivent* », pour reprendre les termes de Renan, la nation à la fois comme un « *plébiscite de tous les jours* » et comme une « *communauté de destin* » dont la cohésion repose sur une mémoire commune. D'où l'importance de l'histoire qui a pour but, suivant l'expression de Lavisser – de préparer « *les jeunes âmes à de grands devoirs* ». Les « *grands devoirs* » c'est-à-dire à l'époque : le relèvement de la France et la « *revanche* » contre l'Allemagne ; l'affermissement de la République ; l'adhésion à l'entreprise coloniale et par dessus tout, le respect de l'ordre établi.

Les falsifications, même les plus anodines en apparence, prennent sens dans ce « *roman national* ». Vercingétorix et Jeanne d'Arc incarnent l'héroïsme guerrier, le sacrifice pour la patrie et l'union nationale. Vercingétorix est, de surcroît, un héros opposable à Arminius, héros de l'Allemagne, qui, lui, a écrasé les romains, et à Clovis, avec lequel commence, à l'époque, dans les écoles privées catholiques une histoire ouvertement monarchiste. Le vase de Soissons symbolise la

substitution de l'autorité de l'État (même embryonnaire) au partage tribal égalitaire. Colbert incarne la légitime ascension de la bourgeoisie, l'acharnement au travail et le service désintéressé de l'État.

En négatif, Louis XI et ses cages de fer dont Philippe de Commines nous apprend qu'elles mesuraient non 1 m de côté, comme le veut la légende, mais « *la hauteur d'un homme et un pied plus* », c'est-à-dire environ 2 m, représentent l'arbitraire royal qui a certes contribué à « *faire la France* » mais dont il était nécessaire que se dégagent – pour reprendre encore les termes de Lavisson – « *les institutions qui nous ont fait libres* ». Car, bien entendu, cette saga de la « *France éternelle* » mène inéluctablement à la République.

A ces mensonges de l'histoire s'ajoutent des falsifications par omission, en particulier le silence persistant qui entoure l'antijudaïsme des Capétiens, notamment de Saint-Louis qui, entre autres persécutions, imposa aux juifs, dont les « *ordures* » - je le cite textuellement - « *souillaient sa terre de leur venin* », le port de la rouelle, ancêtre de l'étoile jaune, qui prononça des mesures de confiscation et d'expulsion et qui fit brûler le talmud. La traite négrière, l'esclavage sont également occultés. Concernant le monde des travailleurs industriels, il est question du « *sort des ouvriers* » ou de la « *condition des classes laborieuses* », et – surtout - des lois votées en leur faveur sous la République, mais jamais de *la* classe ouvrière, *a fortiori* du mouvement ouvrier. Tout au plus évoque-t-on, de manière très ponctuelle, les syndicats à propos de la loi Waldeck-Rousseau, ou encore « *les socialistes* » à l'occasion de débats à la Chambre, parfois les « *révolutionnaires* » dont l'action conduit invariablement à « *d'atroces guerres civiles* ». On cherche également à la loupe les atrocités qui accompagnent la colonisation qui n'a d'autre objectif, cela va sans dire, que le bien des « *indigènes* » : la France protège les Tonkinois et les Annamites, elle pacifie et met en valeur l'Algérie, Lyautey est l'ami des Marocains, Brazza libère les esclaves, Gallieni ouvre des écoles, « *sans souci du danger* », « *nos médecins* » vont de village en village pour soigner et guérir, etc. Est-il besoin de préciser que les manuels postérieurs à la Seconde Guerre Mondiale ne s'appesantissent pas sur Vichy et qu'il n'est jamais question de ses mesures antisémites.

Mais la falsification la plus importante, c'est la grille de lecture délivrée par ce « *roman national* » : la France est la lumière du monde, les causes qu'elle sert sont toujours nobles ; l'étranger est invariablement désigné comme ennemi potentiel ou sauvage à civiliser ; la République garantissant le progrès dans tous les domaines et la résorption des contradictions sociales, la lutte des classes, le mouvement ouvrier, *a fortiori* une nouvelle révolution perdent évidemment toute légitimité.

Quand on ouvre les manuels du secondaire, on change de monde. Les finalités sont différentes : à l'école communale, - je ferai encore parler Lavisson - on « *échauffe les jeunes âmes* » ; au lycée, on délivre la culture due aux futures élites. Ce qui ne veut pas dire, loin s'en faut, que toute falsification disparaisse ni que l'histoire devienne plus objective. On y retrouve les mêmes ingrédients idéologiques que dans le primaire mais référés, malgré tout, à des savoirs extrêmement denses, bien structurés et dans l'ensemble pertinents. On passe indéniablement de l'imagerie à l'histoire, si orientée soit-elle.

Dès le lendemain de la 1^{ère} guerre mondiale, cette histoire tricolore a été critiquée. D'abord par les syndicats enseignants qui dénoncent cet enseignement belliciste. Elle est également atteinte par ricochet par les historiens qui vont bientôt lancer la revue des *Annales* et qui attaquent *l'école méthodique* à laquelle elle est adossée. Pour résumer les choses simplement, ces historiens opposent au récit événementiel une histoire-problème et une étude des structures ; à l'« *histoire-bataille* » une histoire totale prenant en compte l'économie, le social, la culture matérielle, les faits culturels et les mentalités.

L'histoire scolaire est mise en cause enfin par des pédagogues qui se réclament de *l'Éducation nouvelle*. Trois d'entre eux ont laissé des écrits parfois très éparés : Cousinet, Freinet et, un peu plus tard, Roger Gal. Mais *l'Éducation nouvelle* est un mouvement international : le Suisse Ferrière, l'Américain Dewey, le Belge Decroly ont également laissé des écrits et préconisé des pratiques que les Français n'ignoraient pas.

La question, vue sous cet angle, mériterait à elle seule une conférence et nous y reviendrons certainement dans le débat. Je résumerai les choses sommairement.

Ces pédagogues concentrent l'essentiel de leur réflexion sur les méthodes, préconisant le recours au concret, la prise en compte des motivations des enfants, l'expression des élèves, le questionnement, l'exploration du milieu... avec parfois la dangereuse illusion que l'élève est un historien modèle réduit. On frémit par exemple, quand on lit sous la plume de Cousinet que, sans avoir besoin d'être le moins du monde guidé, l'élève, confronté à l'objet ou au document, « *établit le fait historique* » !

En matière de contenus; le rejet viscéral de « *l'histoire bataille* » voue aux oubliettes de l'histoire non seulement les guerres mais aussi toute l'histoire politique ce qui n'est peut-être pas la meilleure contribution à la formation des futurs citoyens. L'histoire se ramène donc le plus souvent à la vie quotidienne, aux techniques, à l'histoire des sciences,...

De ce point de vue, Freinet occupe une place à part. D'abord parce que, réaliste, il veille à ce que les « *plans de travail* » qui s'appuient sur l'intérêt des enfants, soient – je le cite – « *à peu près conformes aux programmes* ». Ensuite il est militant communiste et son rejet du « *catéchisme rebutant de l'école traditionnelle* » va au-delà d'une réaction viscérale. Certains de ses articles, enfin, ne laissent aucun doute quant à son adhésion à l'idée d'une « *histoire totale* » qui n'ignore pas les guerres et les hommes politiques, mais qui les ramène à leur juste place et les quelques traces que l'on peut trouver dans ses écrits ou dans ceux d'Élise Freinet sur son propre enseignement, tendraient à le confirmer.

Et pourtant, il y a eu, entre Freinet et l'histoire politique un « *rendez-vous manqué* » que j'explique, à la fois par les influences dominantes de l'époque, en particulier celle de Piaget, et par le fait qu'il a paradoxalement placé la barre trop haut.

Concernant l'influence de Piaget : pratiquement tous les pédagogues se réclamant de l'*Éducation nouvelle*, ou pour ce qui est de Freinet, de l'*École moderne* acceptent l'idée qu'au stade concret – et je rappelle qu'à l'époque ces stades sont tenus pour immuables – l'enfant ne peut traiter que de choses concrètes et que l'histoire politique attendra le secondaire. Même quant on est Freinet, on échappe difficilement aux cadres de pensée dominants de son époque.

Mais il y a une autre raison : pour que l'histoire présente un intérêt, écrit-il à plusieurs reprises, il faut faire accéder les élèves à une « *philosophie de l'histoire* »...qu'il juge inaccessible non seulement aux élèves mais aussi à beaucoup de maîtres, ce qui me semble d'ailleurs un peu sévère.

De ce fait, il va osciller toute sa vie entre la recherche d'une histoire totale et explicative et « *l'histoire des choses* » préconisée par Cousinet, c'est-à-dire une histoire qui exclut le politique auquel les enfants sont censés ne rien comprendre et qui se résume à la vie matérielle, aux coutumes, à tout ce qui a laissé des objets palpables dont l'enfant va pouvoir repartir pour remonter le temps.

J'ai épluché minutieusement toutes les *BT* publiées entre 1931 et 1968. Il est clair que dans le mouvement, c'est cette dernière conception qui l'a emporté. J'y ai trouvé un nombre incalculable d'histoires des transports, de tel ou tel aspect de la nourriture, du papier, de la lame de rasoir... mais les faits politiques en sont quasi-absents. Ce qui frappe, d'ailleurs, c'est que dans un mouvement classé « *à gauche* », le mouvement ouvrier, les grands combats comme la Commune de Paris n'aient pas trouvé leur place avant 1968.

Or, l'histoire, comme la nature, a horreur du vide. Lorsque l'imagerie traditionnelle va s'effondrer comme un château de cartes après la grève générale de 1968, il n'y a pas, sauf de manière très locale, de contenu de rechange prenant en compte les dimensions socio-économiques et donnant tout leur sens aux faits politiques et militaires. La réaction a un coup d'avance : sous couvert de rénovation des méthodes, c'est l'idéologie la plus réactionnaire qui va s'installer à l'école.

Le second âge de la falsification

Avec la « *pédagogie de l'éveil* » dans laquelle se dissolvent les disciplines, nous entrons pour 15 ans voire plus, dans un nouvel âge de la falsification qui affecte essentiellement l'enseignement primaire mais qui prépare, de ce fait, les remises en cause qui vont toucher ensuite le second degré.

A première vue, la rupture avec l'histoire dite « *républicaine* » est radicale. Les événements, la chronologie, les grands personnages sont littéralement mis hors-la-loi. L'histoire politico-militaire, sombre corps et biens, et avec elle, évidemment, les falsifications les plus voyantes.

J'étais jeune instituteur, à l'époque. J'avais été formé par des maîtres qui pratiquaient la pédagogie Freinet. Je la mettais en oeuvre moi-même dans une école expérimentale. J'avais participé, à Caen, aux travaux sur la rénovation de l'histoire. J'étais donc plutôt bien disposé, surtout au lendemain de la grève générale, envers une rénovation pédagogique.

Mais je vous dis tout nettement avoir été épouvanté par les dogmes qui avaient désormais force de loi. Au culte d'une méthode qui tourne à vide, je ne pouvais qu'opposer une phrase de Marx que j'avais eue à méditer en philo : « *L'ignorance n'a jamais servi de rien à personne* ».

Cette rupture irréfléchie avec le « *roman national* » avait, en effet, un revers idéologique. D'abord la « *pédagogie de l'éveil* » ne s'intéressait pas plus que l'histoire dite « *républicaine* », au mouvement ouvrier ni à la traite négrière, ni à l'esclavage... plus généralement à ce que Jean Vermeil a appelé « *les voix du silence* », c'est-à-dire celle des victimes, celles des opprimés. Mais surtout, ce qui restait de l'étude du passé, c'est-à-dire, pour l'essentiel, la « *vie des gens* », l'évolution de l'habitat, des transports et de la nourriture, éventuellement des sciences et des techniques, délivrait une grille de lecture extrêmement conservatrice d'une histoire sans guerres, sans révolutions, sans événements politiques ni personnages majeurs, où tout se perdait dans un « *autrefois* » indifférencié qui n'avait rien à voir, contrairement à ce qu'on a parfois prétendu, avec la longue durée braudélienne, d'une « *histoire en miettes* », sans cohérence, ramenée aux dimensions des périodes récentes, du milieu local au gré des intérêts momentanés des enfants, enfin et surtout d'une fausse histoire profondément déterministe d'où tout volontarisme politique était exclu.

Cette non-histoire était en elle-même une vaste *falsification* reposant sur l'occultation de pans entiers de l'Histoire et en définitive – ce qui est le plus grave - de tout facteur explicatif.

Un tel effondrement avait plus à voir avec le contexte politique qu'avec les progrès de l'historiographie ou de la psychopédagogie. Derrière l'extrême discontinuité des savoirs se dessinait, en effet, une forte cohérence idéologique dont on peut retenir trois aspects essentiels : l'histoire politique semblait – ce qui n'était pas le fruit du hasard - au moment où s'annonçait la déterritorialisation de l'État au bénéfice des régions et de la *Communauté Européenne* ; l'étude du milieu participait d'une conception patrimoniale de l'histoire locale, d'une quête identitaire encore confuse qui allait déferler dans la décennie suivante ; la disparition pure et simple de l'histoire politique, étudiée chronologiquement, de manière événementielle, visait aussi, au lendemain de mai 68, à faire oublier aux Français leur passé révolutionnaire.

Avec les années 80, s'annonce un troisième âge de la falsification.

Rien n'est tout blanc ou tout noir : je noterai tout d'abord un certain nombre d'évolutions dont on ne peut nier le caractère positif. D'une manière générale, l'imagerie héritée de la III^{ème} République n'a pas survécu à la « *pédagogie de l'éveil* ». A l'inverse, des questions qui étaient traditionnellement occultées sont maintenant traitées. C'est le cas de la traite négrière, de l'esclavage, de l'exploitation coloniale, même si l'on reste plus discret sur les massacres qui ont accompagné la conquête. Je serai plus nuancé en ce qui concerne le mouvement ouvrier qui connaît, lui, des fortunes différentes dans le premier et dans le second degré.

Dans le premier degré, où traditionnellement on en parlait peu, les syndicats, les grèves sont mentionnés, des dossiers sont consacrés à Flora Tristan, à Louise Michel, à Jaurès et même à Marx ;

la Commune n'est plus une « *révolte criminelle* » mais la tentative « *d'instaurer une république populaire* ».

On observe une tendance inverse dans le second degré où le mouvement ouvrier était au contraire abordé de manière relativement approfondie, et où il est maintenant traité d'une manière pour le moins synthétique qui traduit, en réalité, un changement de priorités idéologiques. Pour ne prendre qu'un exemple, Hatier qui lui consacrait 10 pages en 1988, le ramène à deux pages en 2007 tandis que le fait religieux en Europe et en Amérique du nord s'étale sur 12 pages.

Il y a comme toujours une exception qui confirme la règle, une exception qui nous laisse entrevoir des falsifications d'un autre ordre. L'antisémitisme des Capétiens reste tabou et Louis IX reste un « *modèle de roi* », expression de Joinville reprise par le Bordas C3 de 1997. Je ne résiste pas au plaisir de comparer pour vous les manuels Hachette de 1995 et de 2005. Le premier évoque – en termes prudents - le bûcher de Montségur et la persécution des juifs, l'éditeur jugeant sans doute venu le temps de lever un coin du tabou. Dix ans plus tard : nouvelle édition : les élèves retrouvent la figure édifiante du bon « *Saint Louis* » : « *Le roi est très religieux, l'Église en fait un saint. Il est cultivé, bon et généreux mais aussi brutal avec ses ennemis (dont on ne saura rien de plus). Son sens de la justice est réputé dans toute l'Europe et au-delà.* ».

Que s'est-il passé entre les deux dates? L'introduction officielle du « *fait religieux* » qui rend intouchables les héros de l'Église. Ce que confirment les récents manuels de 5^{ème}, où, sous couvert de l'étude d'une œuvre patrimoniale, Louis IX trône sur deux pages. La *Vie de Saint Louis* de Joinville, qui a été commanditée par la reine Jeanne de Navarre, écrite sur la base de notes accumulées en vue de la canonisation dont Joinville était l'un des plus chauds partisans, est traitée sans une once de recul critique. Certains manuels indiquent, certes que le roi était « *dur avec les hérétiques et les juifs* » (Nathan, Magnard, Hatier) mais cette remarque est noyée dans une série d'extraits montrant la simplicité, la bonté, le sens de la justice et la « *profonde piété* » du roi. D'autres (Hachette, Bordas) s'en tiennent à une légende dorée que rien ne vient entacher.

De manière plus générale, ce caractère intouchable de Louis IX me semble devoir être mis en relation avec une réécriture de l'histoire en rupture revendiquée avec la laïcité, avec l'État-nation, avec l'héritage révolutionnaire voire avec une partie de celui des « *Lumières* ».

Quelle que soit leur qualité, les manuels, n'échappent pas à ce cadre de pensée dominant. Il faut bien avoir à l'esprit deux choses. D'abord, le temps où les événements politiques, les processus sociaux et économiques, étaient détaillés par le menu est révolu. Aujourd'hui on synthétise et c'est le dossier documentaire qui permet l'approfondissement, Ce sont des *extraits* de documents souvent tronqués et adaptés qui sont censés devenir la source essentielle du savoir.

Une telle démarche pédagogique est une langue d'Ésope qui peut tout aussi bien contribuer à éveiller l'esprit critique ou délivrer un prêt-à-penser. Je le montrerai en deux exemples.

Celui de Mai 68 traité par un Hatier (Tles L.ES.S) qui l'intègre à un dossier axé sur la « *culture jeune* » comportant une chronologie où la grève générale se limite à la journée du 13 mai, un texte de Cohn-Bendit sur la contestation des lycéens, une photo des émeutes au quartier latin, une affiche de mystérieux « *groupes autonomes libertaires* » assimilant l'usine à un camp de concentration (p285). Où sont les 10 millions de grévistes ? Où sont les causes et les enjeux de la grève générale ?

Deuxième exemple : les Français et l'Union Européenne. Un manuel Magnard de Terminales (Tles STG 2007) titre : « *pour ou contre l'Union Européenne ?* ». Le dossier sur la base duquel l'élève est censé se faire une opinion comporte deux photos montrant des affiches pour le oui et pour le non, en 2005 (sur l'une d'elles, on peut voir un socialiste coller une affiche pour le *oui*, ce qui suggère un *consensus* qui n'existe pas) ; un texte de De Gaulle pour « *une Europe équilibrée et raisonnable* » ; un extrait d'une allocution de Mitterrand, expliquant que la voie ouverte par le traité de Rome sera dure mais qu'elle est celle que nous devons prendre (pp 112-113). Où est le débat ? Où sont les arguments des partisans du *non* ?

Vous voyez donc que, contrairement à une croyance naïve, le travail sur dossier documentaire n'ouvre pas nécessairement la voie à l'esprit critique. C'est le professeur ou l'auteur de manuel qui

propose les documents. Il le fait en fonction de sa grille de lecture de la question abordée. Il est lui-même tributaire des auteurs censés avoir renouvelé la question.

Ce qui amène une deuxième observation : les manuels sont les outils de la mise en œuvre des programmes et, surtout, le cadre de pensée dominant dans lequel ils s'inscrivent, est largement véhiculé par les médias et par le monde de l'édition qui ont tendance à présenter comme définitives et indiscutables des thèses qui peuvent être intéressantes mais qui ne représentent, en réalité qu'un moment et une vision partielle voire partielle et, en tous cas, toujours critiquable de la réalité historique..

De ce nouveau puzzle idéologique, je retiendrai trois pièces essentielles. D'abord, la substitution de l'enseignement du « *fait religieux* » à celui du rôle des religions et des Églises dans l'Histoire, ce qui, on va le voir, n'est pas du tout la même chose. Ensuite l'accompagnement d'une volonté d'accélération de la construction européenne. Enfin, une instrumentalisation du concept de totalitarisme visant à assimiler l'URSS à l'Allemagne nazie, pour des raisons qui ont plus à voir avec la crise du monde d'aujourd'hui qu'avec l'histoire du siècle dernier.

Le premier point mérite d'être mis en perspective. La lutte tantôt ouverte, tantôt larvée de l'Église pour reconquérir le terrain perdu depuis les lois Ferry et Goblet et la *Séparation* de 1905, n'a jamais cessé. Voici un siècle la France était plongée dans la « *querelle des manuels* », l'Église ayant dressé un *index* des bons et des mauvais manuels. Avec la construction européenne, la question s'est en quelque sorte internationalisée.

Le traitement spécifique du « *fait religieux* » ne se comprend que mis en relation avec un événement passé inaperçu voici 40 ans : le *symposium* tenu, en 1972, à l'Université catholique de Louvain, *symposium* consacré précisément au contenu de l'enseignement de l'histoire en Europe. Ce *symposium* convoqué par une congrégation catholique (la *Sacra Congregatio pro Institutione Catholica*) qui a son siège au Vatican, sous les auspices du Conseil de la Coopération Culturelle du Conseil de l'Europe a passé au crible près de 1000 manuels d'histoire utilisés en Europe occidentale.

La conclusion du symposium traçait la feuille de route: « *Nous souhaitons de tout cœur pouvoir, par nos communs efforts, contribuer non seulement à améliorer la qualité des manuels d'histoire mais aussi à modeler dans le bon sens la personnalité des jeunes qui sont en définitive les agents de ce monde meilleur dont nous espérons être les témoins à l'heure choisie par Dieu.* ».

Dans un pays comme la France où la laïcité est fortement ancrée, cela a pris quelques années mais aujourd'hui, nous y sommes.

Pour que les choses soient bien claires, je tiens à préciser que le problème ne réside pas dans l'information sur les religions et les hiérarchies religieuses qui font partie de l'Histoire. Contrairement au mauvais procès intenté depuis quelques années à l'enseignement public, cette information a toujours été donnée dans le cadre des programmes. Qu'on la renforce, pourquoi pas ? Moyennant qu'elle soit contextualisée et que l'on ne confonde pas enseignement de l'histoire et instruction religieuse.

Or, nous allons le voir, c'est précisément là que le bât blesse.

Les manuels de CE2 peuvent comporter des dossiers de 6 à 8 pages sur l'Église médiévale, être très documentés sur la trêve de Dieu, sur le rôle éducatif et social de l'Église, sur le pèlerinage à St Jacques de Compostelle et sur la vie au monastère mais vous n'y trouverez rien sur l'inquisition ni sur les figures diaboliques vouées à l'exclusion voire au bûcher : l'hérétique, le juif et le sorcier.

Des pages entières sont consacrées aux persécutions qui ont frappé les chrétiens mais, s'ils mentionnent parfois l'édit de Thessalonique qui interdit ensuite les cultes païens, les manuels ne disent rien de la terreur déchaînée contre les adeptes des anciens cultes, contre les juifs et même contre les chrétiens dissidents comme les disciples d'Arius qui niaient la nature divine du Christ.

C'est en 6e que le changement est le plus spectaculaire. 15 à 20 pages, selon les manuels, et 10% de l'horaire annuel y sont consacrés à chaque religion monothéiste alors que les 3000 ans d'histoire

de l'Égypte se réduisent à la naissance de l'écriture et à un site, les pyramides ou Abou-Simbel, au choix !

Mais le problème majeur c'est que cette information religieuse est déconnectée du contexte historique. Autrefois le judaïsme était traité dans le cadre des civilisations de l'Orient et le christianisme dans le cadre de l'Empire Romain. Les religions monothéistes font maintenant l'objet de chapitres particuliers. Cette déconnection renforce l'approche religieuse, au mieux culturelle, au détriment de l'approche historique.

D'autant que le mythe – j'en donnerai des exemples - s'y confond volontiers avec l'histoire. Quelle que soit leur prudence, les programmes ouvrent la boîte de Pandore : « *L'étude des Hébreux est abordée à partir de la Bible, document historique majeur et livre fondateur de la première religion monothéiste de l'antiquité et des sources archéologiques* ». Que la Bible soit un document historique pour qui s'intéresse à la culture et aux croyances des Hébreux tombe sous le sens, moyennant une étude critique difficilement praticable en 6e, et faute de cette mise en garde, les manuels en font allègrement une source parfaitement fiable non sur les croyances des Hébreux mais sur leur histoire.

Ce qui frappe lorsque l'on se plonge dans les dossiers proposés, c'est à quel point le récit *biblique* s'y différencie mal des faits historiques. Exemple : Le dossier du *Nathan* 2009 s'intitule : *quelle est l'histoire des Hébreux ?* Il ne s'agit pas de leurs croyances, ni d'une mythologie, d'un récit des origines. Ce qui suit est censé être l'*histoire* véridique de ce peuple. Et cela sur la seule foi d'extraits de l'*Ancien Testament*, illustrés par des bas-reliefs qui n'ont d'autre fonction que de confirmer ce que disent les textes.

Certains auteurs de manuels, plus prudents font figurer les « *grands récits de la Bible* » dans la rubrique « *mythes et récits* » (Bordas) ou concèdent que « *l'existence d'Abraham, de Moïse et de David n'est pas vérifiée par l'histoire* », que « *certains récits sont légendaires* » (Nathan) mais les mythes se mêlent constamment à des faits historiques, la création du monde, l'arche de Noé, Moïse écartant la Mer Rouge, ou le combat de David contre Goliath, à des bas-reliefs montrant des faits historiques avérés comme les conquêtes assyriennes et babyloniennes ou le pillage du temple de Jérusalem par les troupes de Titus.

La frontière entre l'histoire et le mythe n'étant pas clairement tracée, l'autorité du document qui, trop souvent, dans les manuels, est *censé dire l'histoire* – ce qui, en soi, est déjà discutable – semble valider le mythe, à tout le moins conférer au récit biblique le statut d'une source incontestable.

Le paradoxe est que cette approche plus religieuse qu'historique s'impose en France alors qu'en Israël, la version biblique de l'histoire des Hébreux, et plus généralement des juifs, est vigoureusement remise en cause par des universitaires éminents. A tout le moins est-elle en discussion. Des archéologues et des historiens éminents comme Israël Finkelstein, qui est directeur de l'Institut d'Archéologie de Tel-Aviv et Neil Silberman, (*La bible dévoilée*) ou encore Schlomo Sand (*Comment le peuple juif fut inventé*) ont montré de manière convaincante que la bible n'est qu'une réécriture politique tardive du passé des juifs que l'archéologie contredit totalement. La conquête de Canaan, la diaspora et l'exil sont des mythes. Des recherches archéologiques extrêmement poussées n'ont jamais permis de trouver la moindre trace de plusieurs centaines de milliers d'Hébreux errant 40 ans dans le désert ni de murailles à Jéricho. Le vaste et puissant royaume de David et de Salomon n'est qu'un « *âge d'or* » forgé au VIIe siècle, pour légitimer la dynastie dite davidique alors incarnée par Josias et affirmer l'identité du petit royaume de Juda face aux puissants voisins égyptiens et assyriens.

Schlomo Sand rappelle également qu'il a existé des royaumes et même un empire juif hors de la Palestine et que le « *peuple juif* » descendant quasi génétiquement d'Abraham via les douze tribus d'Israël est, pour reprendre le titre de son dernier livre, « *une invention* », les juifs ayant, contrairement à l'idée reçue, largement pratiqué la conversion et leurs origines étant multiples ce qui met évidemment en cause la mémoire officielle établie, à partir du XIXe siècle, par les historiens nationalistes puis par les théoriciens du sionisme.

Il est pour le moins paradoxal qu'au moment où les universitaires israéliens eux-mêmes établissent que, jusqu'aux années 60, la recherche a été orientée et que les sources ont été sollicitées de manière à les faire coller au récit biblique, les programmes imposent, en France, cette fiction comme une culture religieuse mal différenciée de l'étude historique. La source de cet apparent paradoxe est, à l'évidence à rechercher dans une quête des « *racines judéo-chrétiennes* », réelles ou supposées, de l'Europe.

On retrouve bien entendu les mêmes confusions concernant Jésus et les origines du christianisme avec, en prime, cette fois, un traitement des sources qui n'est pas toujours très scrupuleux. Les manuels vont, là encore, bien au-delà de ce que prescrivent les *Instructions* qui définissent les évangiles comme « *la source essentielle des croyances chrétiennes* », ce qui est parfaitement exact. Or dans la quasi-totalité des manuels, les évangiles deviennent des sources historiques sur la vie de Jésus. Le manuel Bordas assène par exemple que la vie de Jésus « *nous est connue grâce aux récits des historiens juifs et romains et grâce aux évangiles* ».

Ce qui est en cause n'est évidemment pas l'historicité de Jésus qui a pu être un idéaliste persuadé d'être le fils de Dieu, comme le pensait Renan, un « *juif comme un autre* » pour reprendre un titre de Maurice Sartre dans un numéro de la revue *L'Histoire* ou un mythe pur et simple, au même titre qu'Osiris et Mithra, comme l'ont soutenu un certain nombre d'auteurs (notamment Prosper Alfaric). A chacun sa conviction. Mais on ne sait pratiquement rien de lui et, pour être plausible, son existence historique n'est pas plus attestée que celle de Thésée auquel fait allusion Thucydide ou des premiers rois de Rome mentionnés par les *Annales* romaines.

Le problème, c'est qu'à vouloir en traiter à tout prix comme d'un personnage historique dont la vie serait aussi bien connue que celles de Saint Louis ou de Napoléon, on en vient à tricher avec les sources! Concernant Jésus, n'existent ni sources archéologiques fiables, ni inscriptions, ni représentations iconographiques, du moins avant le IV^e siècle.

Il existe, en revanche, des sources littéraires moins tardives qui sont de deux ordres : les évangiles (plus largement, le *Nouveau testament*) et les sources profanes.

Les évangiles – du moins les quatre évangiles canoniques homologués par l'Église - ont été rédigés entre 65 pour celui de Marc et 95 pour celui de Jean, sur la base d'une tradition orale plusieurs fois remaniée. En tout état de cause, ce sont des textes religieux qui ne visent pas à établir la vérité historique mais à porter – c'est le sens même du mot – la « *bonne nouvelle* ». Ce sont des sources précieuses pour tout ce qui concerne les croyances des chrétiens, leur mémoire collective, leur culture mais ils ne nous renseignent en rien sur la vie de Jésus ni même sur son existence.

Les sources profanes sont plus tardives encore. Ce sont les historiens juifs et romains très exactement au nombre de trois et dont la convocation est ici proprement consternante.

Suétone, qui écrit après 122, n'est jamais cité explicitement, et pour cause, mais le fait d'appeler à la barre des témoins « *les historiens romains* » le classe implicitement dedans puisqu'ils ne sont que deux ! Dans sa biographie de Claude, il note que l'empereur aurait chassé les juifs de Rome parce qu'ils se soulevaient continuellement, « *à l'instigation d'un certain Chrestos* », épisode que les historiens situent en 41/42 ou en 49. A part la similitude du nom, on voit mal en quoi ce passage établirait l'historicité de Jésus, supposé être mort vers 30.

Certains convoquent, en revanche, Tacite (Belin 2009) et le passage de ses *Annales* consacré à la persécution, sous Néron, des disciples d'un certain Christ qui, sous Tibère, « *fut livré au supplice par le procureur Pontius Pilatus* ». Il faut ici être extrêmement attentif aux conditions de transmission du texte dont tous les exemplaires antiques ont été perdus. Les *Annales* de Tacite sont connues par un manuscrit unique, copié au XI^{ème} siècle, soit un millénaire après la rédaction originale, ce qui veut dire que nous sommes donc tributaires de copies réalisées, pendant 10 siècles, dans les *scriptoria* des monastères. A supposer que le passage qui mentionne les chrétiens ne soit pas une interpolation, c'est-à-dire un ajout d'un scribe trop zélé, ce que l'on disait des chrétiens en 64, date de l'incendie de Rome, et l'écho que peut s'en faire un historiographe du II^e siècle ne prouve rien quant à l'historicité du Christ.

Tacite n'étant pas convaincant, tous les manuels 2009, sans exception, brandissent l'arme absolue : un passage des *Antiquités juives* où Flavius Josèphe, historien juif devenu citoyen romain, fait état de la venue d'un « *homme sage nommé Jésus dont la conduite était bonne et les vertus renommées* », « *qui accomplissait des miracles* », « *qui aurait ressuscité après avoir été crucifié* » et surtout qui « *était le christ* » c'est-à-dire le messie. Mauvaise pioche : c'est l'un des faux les plus célèbres de l'Histoire, dénoncé dès le XVI^e siècle par des érudits (Lucas Osiander) et ridiculisé, au XVIII^{ème}, par Voltaire. Depuis le XIX^e siècle, mis à part les catholiques les plus attachés à la tradition, tous les historiens en admettent le caractère apocryphe.

Même cas de figure avec l'édit de Milan, texte qui n'a jamais existé mais que les auteurs des manuels de CE2 et de seconde s'évertuent à « *adapter* » pour les élèves ! Et cela pour une raison simple : il faut absolument que Constantin, héros de l'Église qui a fait du christianisme la religion du prince apparaisse comme celui qui a instauré la tolérance, ce qui est faux : la tolérance religieuse n'a pas été instaurée par Constantin en 313, mais deux ans plus tôt par Galère et Constantin n'a fait que continuer, dans un premier temps, la politique de Galère, en accord avec son collègue Licinius qui, lui est resté païen. Il ne s'agit pas là d'une querelle byzantine. Il s'agit de continuer, au mépris de recherches savantes conduites depuis 50 ans voire plus, à faire croire que la tolérance se confond avec la victoire du christianisme alors que la suite va montrer que c'est exactement le contraire.

Plus largement, cette sollicitation des sources procède d'une mise en conformité de l'histoire scolaire avec la tradition catholique.

Deuxième grand axe autour duquel se réorganise l'histoire scolaire : l'*Union Européenne*, présentée de manière unilatérale, à la fois comme une nécessité et comme un facteur de progrès. Il ne s'agit pas, en effet, de l'Europe mais de l'*Union Européenne*, c'est-à-dire non d'une donnée de la géographie ou de l'histoire longue mais d'une construction politique et économique en cours.

Tel qu'il apparaît dans les manuels, le processus de « *construction européenne* » paraît toujours irréversible, incontournable, et l'*Union* est systématiquement présentée sous son meilleur profil. On peut relever, dans les manuels, une profusion de titres et de sous-titres sur son « *influence dans le monde* », son « *rayonnement* », sa « *puissance* », sa « *réussite économique* », ses succès technologiques... C'est une « *aire de prospérité* », « *un espace attractif* » où l'on peut « *voyager sans frontières* »... Les titres même sonnent parfois comme des mots d'ordre : « *Construire l'Union Européenne* », « *Unifier et renforcer l'UE* ».

En revanche, les *problèmes* évoqués – il est vrai que les manuels sont antérieurs à la crise de l'euro – problèmes qui vont des inégalités entre les régions aux problèmes environnementaux en passant par une brève allusion au chômage, sont parfois traités en moins d'une ligne et toujours comme des crises de croissance d'un organisme sain. Il n'est jamais question du pacte de stabilité, des contraintes budgétaires qu'il impose ni de ses retombées sociales ni de la remise en cause des services publics, assimilés à des monopoles, ni de la « *concurrence libre et non faussée* ».

Pour ce qui est des institutions, formellement, rien n'est faux mais le sens précis de mots comme *exécution* ou *codécision* n'étant jamais précisé, tout laisse croire à des élèves dont certains sont citoyens que - la commission est un exécutif et que le parlement exerce, fût-ce pour les seules questions budgétaires, un réel pouvoir législatif et un pouvoir de contrôle (Hachette Terminale 2007). Chacun sait qu'en réalité le parlement n'a aucune initiative des lois, que les amendements qu'il peut voter doivent s'inscrire dans le cadre des traités encore faut-il pour qu'ils s'appliquent que le conseil des ministres et la commission soient d'accord.

Certains manuels se laissent également aller, concernant les symboles à des falsifications assez pitoyables. Le manuel Hachette 2007 de 3^e et de Terminale commentent ainsi le drapeau de l'UE : « *Les 12 étoiles du cercle ne représentent pas les pays mais symbolisent l'union et l'harmonie entre les Européens... Le nombre 12 évoque la perfection...* ». Je pense que chacun sait ici qu'il s'agit de la couronne mariale qui orne la tête de la vierge lors de ses apparitions. Pourquoi vouloir cacher l'influence déterminante de la Démocratie-Chrétienne dans la « *construction européenne* » si ce n'est qu'à l'heure où certains voudraient faire graver dans le marbre notre

« *l'identité chrétienne* » le rappel de la simple vérité pourrait être tactiquement maladroit ?

Concernant les origines, la falsification se fait par omission. La mise en place de structures de coopération est présentée comme l'expression d'un désir de paix durable (Bréal T L ES p. 146), ce qui n'est pas faux, comme une aspiration des anciens résistants, ce qui serait à nuancer. On admet que l'*Organisation Économique de Coopération Européenne* et l'*Union Européenne des Paiements* ont été mises en place sous la pression des USA afin de répartir l'aide Marshall. Mais l'essentiel reste tabou : Jean Monnet a toujours conçu – il ne s'en cache pas dans ses *Mémoires* – les accords économiques comme un moyen de créer une situation irréversible qui mette les peuples, voire les gouvernements devant le fait accompli. Difficile, évidemment si cet aspect était clairement exposé de présenter l'UE comme un espace de démocratie.

Troisième axe : l'instrumentalisation du concept de totalitarisme pour identifier l'URSS à l'Allemagne nazie. En 1995, la partie du programme de 1ère consacrée aux deux guerres mondiales et à l'entre-deux-guerres s'intitulait « *D'une guerre à l'autre* », ce qui, pour paraître un peu plat, supposait un exposé des faits. En 2002, le titre est devenu « *guerres, démocratie et totalitarisme* » ce qui induit subrepticement l'opposition manichéenne démocratie/totalitarisme comme élément central de la grille de lecture, ce qui est profondément réducteur, voire très discutable.

Sous couvert de conceptualisation, les derniers programmes de 1ère renforcent ce dispositif idéologique: Le programme se structure autour de thèmes et de problématiques qui séparent arbitrairement la crise de 29, les totalitarismes et la seconde guerre mondiale, traités dans des thèmes différents, ce qui rompt évidemment la chaîne de causalité qui existe entre ces trois événements pour privilégier une approche purement idéologique, autour du concept de totalitarisme.

Or ce concept a une histoire. Le terme a été utilisé aussi bien par Mussolini que par ses opposants notamment Amendola et Matteoti, puis par des Allemands hostiles à Hitler. Abandonné à l'époque de l'alliance soviéto-américaine, il a été remis au goût du jour pendant la *guerre froide* par des politologues, des diplomates, et surtout par des philosophes dont les plus célèbres sont Hannah Arendt et Raymond Aron qui ont établi entre l'Allemagne et l'URSS un certain nombre de similitudes : dissolution des partis, chef charismatique et supposé infallible, rôle de l'idéologie, encadrement de la population, terreur, logique de camp...

Mais pour autant, et j'insiste beaucoup sur ce point, quelles que soient les similitudes ou les convergences, ni Aron, ni Arendt n'identifient l'URSS à l'Allemagne nazie. Pour Arendt, l'URSS n'a été d'ailleurs totalitaire que de 1929 à 1941 puis de 1945 à 1953. Aron marque la différence d'une formule forte : quelles que soient les similitudes et bien qu'il éprouve, à l'égard des deux régimes, la même aversion, il tient – je le cite – pour « *essentielle* », la différence suivante : « *dans un cas, l'aboutissement est le camp de travail ; dans l'autre la chambre à gaz* ».

Dans les années 70, ce concept à géométrie variable est abandonné à peu près dans tous les pays, sauf en France pour de raisons politiques internes. Pierre Ayçoberry, historien du nazisme peut légitimement y voir « *une théorie de circonstance* ».

Or non seulement cette « *théorie de circonstance* » est devenue 20 ans plus tard, du cours moyen aux classes de 1ère, un élément central de la grille de lecture du XXe siècle, mais elle a dérivé vers une identification des régimes que récusait par avance ceux qui ont forgé le concept, au point que les documents d'accompagnement des programmes adressés aux enseignants dans certaines académies (ex : Clermont-Ferrand), présentent les régimes nazi et soviétique comme deux *applications par la force d'une « utopie révolutionnaire »*, dans un cas la « *société sans classe* », dans l'autre « *l'aryen pur* ». Voir dans le racisme nazi et dans la théorie de l'espace vital une « *utopie révolutionnaire* », mettre sur le même plan la société sans classe et la pureté de la race est scientifiquement extravagant.

Pour comprendre comment une telle dérive a été possible, il convient de faire un détour par l'Allemagne et par ce qu'il est convenu d'appeler la « *querelle des historiens* ». En 1986, le révisionniste Ernst Nolte publie dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, un texte dont on peut, très

sommairement résumer ainsi les grandes lignes : les crimes du nazisme ne seraient qu'une réponse aux crimes bolcheviques ; le « *génocide de race* » perpétré par les nazis ne serait qu'une réplique du « *génocide de classe* » commis par les bolcheviks ; le nazisme ne serait qu'une « *copie grossière et déformante* » du bolchevisme, le « *juif y occupant la place du capitaliste* » ; l'origine juive d'un certain nombre de dirigeants communistes apporterait à l'antisémitisme nazi un « *fondement rationnel* ».

Ces thèses révisionnistes ont immédiatement déclenché, en Allemagne, ce que l'on a appelé « *querelle des historiens* » dont Nolte est sorti totalement discrédité.

C'est paradoxalement en France que la greffe allait prendre. Dans l'euphorie ultralibérale des années 90 et des premières années du nouveau siècle, s'est installée la double idée d'une identité entre les différents régimes totalitaires et du caractère intrinsèquement criminel de toute révolution. Au point que cette thèse à la mode va trouver sa place dans les programmes scolaires, non sans contradiction ni hésitations comme en témoigne ce texte d'accompagnement des programmes de 1^{ère} Générales de 2003, dont je vous cite ce passage étonnant : « *La notion de totalitarisme fait problème. Elle a été un instrument de guerre froide qui impliquait une identité entre les régimes fascistes et le communisme stalinien, affirmation qui ne résiste pas à l'analyse historique. Ces régimes sont différents, voire opposés par leur niveau économique, par leur évolution sociale, leur culture politique, les forces sur lesquelles ils s'appuient, les buts qu'ils poursuivent.* » Rien à redire, Aron et Arendt eux-mêmes auraient sans doute souscrit à ces lignes.

Mais à la ligne suivante, on peut lire : « *Toutefois les travaux historiques contemporains valident cette notion pour qualifier les dictatures d'un type nouveau apparues au lendemain de la 1^{ère} guerre mondiale* ». Une notion qui « *ne résiste pas à l'analyse historique* » devient donc, en une ligne, dans le même texte, parfaitement « *valide* » par la grâce des « *travaux historiques contemporains* » c'est-à-dire des thèses révisionnistes de Nolte et de ses disciples français, en particulier Stéphane Courtois.

Le vrai problème, me semble-t-il, ne réside pas dans la notion de totalitarisme qui désigne une pratique du pouvoir plus qu'un type de régime mais dans *l'assimilation* du stalinisme et du bolchevisme au nazisme et au fascisme, dans cette « *identité* » qui, suivant les textes officiels eux-mêmes, « *ne résiste pas à l'analyse* », assimilation qui n'a d'autre but que d'accréditer l'idée que toute révolution engendre nécessairement un régime pire que celui qu'elle a abattu. Le *credo* sera repris, à quelques nuances près, par les manuels du CM à la 1^{ère}.

La structure des chapitres et l'agencement des documents y sont au moins aussi importants que le texte lui-même. L'élément central de la « *démonstration* » est une démarche par analogies. On dégage des ressemblances : culte du chef, contrôle de la société par un parti unique, rôle de l'idéologie, embrigadement de la jeunesse, terreur de masse, système concentrationnaire... Les dossiers constitués sur ces thèmes mettent en regard des documents qui semblent, eux, attester d'une *identité* entre ces régimes : Lénine montrant la voie / Hitler levant le bras ; des photos montrant les masses embrigadées sous les trois régimes ; une mise en regard d'un texte d'Hitler justifiant l'esclavage des races inférieures et d'une photo du goulag, suggérant que le « *génocide de race* » répond à un prétendu « *génocide de classe* ».

Cette identité est renforcée par la manière dont sont traitées (de plus en plus sommairement) les origines des trois régimes. La révolution russe, l'avènement du fascisme et la naissance du nazisme, mis sur le même plan, procéderaient d'une « *brutalisation de la vie politique* » née de la guerre et d'un rejet du libéralisme. Les crises économiques et sociales dont ils résultent sont escamotées. Les acteurs de l'histoire s'effacent derrière les concepts et les structures. Après avoir été, un moment, rayée des programmes – du moins en tant que telle –, la crise de 29, essentielle à la compréhension de la victoire du nazisme, réapparaît mais dans un thème séparé des totalitarismes donc du nazisme qui ne doit plus apparaître comme un produit de la crise du capitalisme. J'ai cherché vainement, d'ailleurs, la moindre allusion à l'aide financière apportée à Hitler par les industriels.

Et l'on voit ici très nettement en quoi ce qui peut apparaître comme une conception intellectuellement plus stimulante de l'enseignement de l'histoire peut avoir des effets extrêmement

pervers. On conceptualise, on synthétise, on élague... et de cet élagage orienté naît un prêt-à-penser sur lequel les élèves n'ont aucune possibilité de contrôle puisqu'à aucun moment de leur scolarité, ils n'ont étudié l'enchaînement précis des faits.

La conclusion est toute tirée : il n'y a donc, aujourd'hui comme hier, d'autre alternative qu'entre le libéralisme et le totalitarisme ; l'histoire est censée attester du caractère criminel de toute mise en cause de l'ordre établi ; il faut donc accepter le monde tel qu'il est donc les conséquences de la mondialisation, des orientations néolibérales de l'Union Européenne, plus généralement la logique du capitalisme. Complément nécessaire de cette révision conservatrice de l'enseignement de l'histoire, les hiérarchies religieuses doivent recouvrir le rôle d'encadrement social et moral dont la sécularisation des sociétés les a privées depuis un demi-siècle.

Quel enseignement de l'histoire peut-on opposer, aujourd'hui, à ces falsifications ?

La réponse se décline, je l'ai dit, en termes de méthodes et en termes de contenus. Pour ce qui est des méthodes, il me semble essentiel d'apprendre aux élèves, non seulement à confronter des documents – deux mensonges opposés ne produisent pas une vérité – mais surtout à les situer dans un contexte et à s'interroger sur leurs auteurs, à ne jamais prendre pour argent comptant ce que dit le document. Ce qui suppose un apport préalable de connaissances. L'exposé magistral n'est donc pas incompatible avec une recherche critique. Il en est le complément nécessaire.

Pour ce qui est des contenus, respectons et présentons honnêtement les faits, Ce ne sera déjà pas si mal. Sachons faire sentir à nos élèves qu'il peut y avoir d'un événement ou d'un processus social des interprétations divergentes et gardons, nous aussi, une distance critique à l'égard des théories à la mode et très médiatisées.

En tout état de cause, la formation de l'esprit critique ne peut reposer ni sur la crédulité, ni sur l'ignorance, ni sur le mensonge.

Rémy Janneau, arjanneau@hotmail.fr



des compléments au texte de la conférence

par Hervé Moullé

Je vous propose quelques notes pour compléter et éclairer le texte de la conférence, à commencer par un extrait du roman de Georges Orwell.

Orwell Georges, 1984. [...] L'effrayant, pensait Winston pour la dix millième fois, tandis que d'un mouvement douloureux il forçait ses épaules à tourner en arrière (mains aux hanches, ils faisaient virer leurs bustes autour de la taille, exercice qui était bon, paraît-il, pour les muscles du dos), l'effrayant était que tout pouvait être vrai. Que le Parti puisse étendre le bras vers le passé et dire d'un événement : *cela ne fut jamais*, c'était bien plus terrifiant que la simple torture ou que la mort.

Le Parti disait que l'Océania n'avait jamais été l'alliée de l'Eurasia. Lui, Winston Smith, savait que l'Océania avait été l'alliée de l'Eurasia, il n'y avait de cela que quatre ans. Mais où existait cette connaissance ? Uniquement dans sa propre conscience qui, dans tous les cas, serait bientôt anéantie. Si tous les autres acceptaient le mensonge imposé par le Parti – si tous les rapports racontaient la même chose –, le mensonge passait dans l'histoire et devenait vérité. « **Celui qui a le contrôle du passé**, disait le slogan du Parti, **a le contrôle du futur**. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. » Et cependant le passé, bien que par nature susceptible d'être modifié, n'avait jamais été retouché. La vérité actuelle, quelle qu'elle fût, était vraie d'un infini à un autre infini. C'était tout à fait simple. Ce qu'il fallait à chacun, c'était avoir en mémoire une interminable série de victoires. Cela s'appelait « Contrôle de la Réalité ». On disait en novlangue, *double pensée*. [...] ¹

Lavisse Ernest, historien français, 1842-1922, directeur d'une *Histoire de France* (1900-1912), et des célèbres « *petits Lavisse* » qui furent, de 1876, date de leur première édition, aux années 1950 les manuels les plus utilisés à l'école élémentaire. Membre de l'Académie française.

Malet & Isaac est une collection de manuels scolaires d'histoire du XXe siècle. Les auteurs étaient Albert Malet (1864-1915, historien, auteur de manuels, tué pendant la Première guerre mondiale) et Jules Isaac (1877-1963, historien, auteur de manuels à la suite de Malet).

Voici ce que dit la couverture des manuels *Malet & Isaac* édités par Hachette : « Un manuel classique, qui a formé des générations successives de lycéens: le *Malet-Isaac* occupe une place de choix dans la mémoire scolaire française. Son succès fut aussi la confirmation de ses qualités: un récit chronologique bien construit, écrit dans une langue claire, qui constitue un aide-mémoire de choix pour tous les publics. Pour les historiens, c'est aussi le témoignage de ce que fut la vulgarisation historique à l'intention des classes secondaires pendant près d'un demi-siècle. On sera alors étonné de voir à quel point cette entreprise a su s'ouvrir aux dimensions sociale et culturelle, à une vision qui dépasse le cadre national, loin des clichés d'une histoire trop exclusivement politique, nationaliste et attentive aux seules élites. » ²

Quand devons-nous écrire Histoire ou histoire ?

Réponse de Rémy Janneau : Histoire ou histoire ? Les deux. Les historiens ont tendance, pour ne pas froisser les géographes (géographie s'écrit toujours avec une minuscule et ils en prennent ombrage !) à ne plus mettre de majuscule. Certains en mettent une, d'autres pas, ce qui fait qu'en citant des auteurs différents, on semble parfois incohérent. Je me suis fixé une règle: je mets un H majuscule lorsque le mot désigne le passé des hommes, l'évolution de l'humanité, et un h minuscule lorsqu'il désigne la discipline scientifique et scolaire qui étudie cette évolution.

Hervé Moullé, moulle@ecolebizu.org

¹ Les caractères gras sont ajoutés par mes soins pour les montrer dans le texte. HM

² http://fr.wikipedia.org/wiki/Malet_et_Isaac

Qui est Rouke Broersma ?

par Hervé Moullé

Nous travaillons en coopération depuis 2005 avec Rouke Broersma. Il oeuvre au développement du Mouvement Freinet aux Pays-Bas. Rouke souhaitait traduire des ouvrages de Freinet et nous demanda conseil. Il cherchait des documents, le film *L'école buissonnière*, le petit livre oublié *L'enfance de Minet*, des photographies, etc.

Depuis, nos échanges se sont accélérés, internet facilitant énormément le travail coopératif.

En 2011, notre ami hollandais est devenu membre de l'association Amis de Freinet.

Rouke Broersma est né à Amsterdam (Pays-Bas) en 1940. Après une formation professionnelle et des études en langue et littérature néerlandaises, il est devenu instituteur de village puis professeur d'enseignement secondaire et en institut de formation d'enseignants. Aujourd'hui, Rouke est écrivain (www.zoveelvogelszoveelzinnen.nl), professeur indépendant et traducteur des livres de Freinet.

- 2005, échange à propos des livres *Tony l'assisté* et *L'enfance de Minet*
- octobre 2005, publication en néerlandais de *Tony de Wees*, traduction de *Tony l'assisté* dans la collection *De Freinetbiblioteek*
- mars 2006, échange à propos du film *L'école buissonnière*
- mai juin 2006, coopération pour les illustrations de la traduction de la biographie de Freinet par Michel Barré
- octobre 2006, publication en néerlandais de *Célestin Freinet, een pedagoog voor onze tijd*, une traduction de *Célestin Freinet un éducateur pour notre temps*, la biographie de Michel Barré
- 6 octobre 2006, organisation d'un symposium Freinet aux Pays-Bas
- janvier 2007, échange sur les relations de Petersen et Freinet, recherche de documents
- juin 2007, échange pour un article dans le bulletin *Amis de Freinet*
- août 2007, bulletin *Amis de Freinet* n°87, publication d'un article *La pédagogie Freinet aux Pays-Bas*, p. 57
- 2008, publication en néerlandais de *Petersen & Freinet, Jenaplan en Moderne School*, avec Freek Velthausz
- octobre 2008, bulletin *Amis de Freinet* n°89, publication d'un article *Des nouvelles du Mouvement Freinet néerlandais*, p. 44
- 2009, publication de *C. Freinet De Moderne School*, une traduction de *L'école moderne française*, de Célestin Freinet
- 2009, projet de grand voyage *Dans les traces de Freinet*, réduit à la Côte d'azur en mai 2009
- 2009, publication en néerlandais de *Minet*, une traduction de *L'enfance de Minet* de Célestin Freinet
- 2010, publication en néerlandais de *Geraakt ! & Frantsoldaat in de Eerste Wereldoorlog*, une traduction de *Touché !* de Célestin Freinet et de la BT 403 d'avril 1958 *Combattant de la guerre de 1914-1918*
- 2011, échange pour un projet de sous-titrage de films en néerlandais
- mai 2011, publication de la traduction en français par les Éditions Amis de Freinet du livre *Petersen et Freinet - le plan d'Iéna et l'École Moderne*, traduction du néerlandais par Rouke Broersma et Freek Velthausz, avec une postface de Philippe Meirieu (envoi n°93)
- août et novembre 2011, échange (essentiellement mais pas seulement avec Michel Barré) au sujet des traductions de *Le Tâtonnement Expérimental* et d'*Essai Psychologie Sensible*
- décembre 2011, publication en néerlandais de *Proefondervindelijk Verkennen*, une traduction de *Le Tâtonnement Expérimental* de Célestin Freinet
- novembre 2011, adhésion à l'association Amis de Freinet
- décembre 2011, échange à propos des documents sources sur le Congrès du LIEN à Locarno
- février 2012, bulletin *Amis de Freinet* n°95, publication d'un article *Introduction à Touché !*
- novembre 2012, prévision de publication en néerlandais de la traduction du livre *Essai de Psychologie Sensible* de Célestin Freinet

Le groupe néerlandais gère aussi une collection pédagogique et un site internet : www.freinet.nl .
Je souhaite une longue vie à notre collaboration.

Hervé Moullé, moull@ecolebizu.org

une introduction à *Touché!*

commentaires et compléments au livre de Freinet
par Rouke Broersma

Introduction: 23 octobre 1917 (voir pages 6 à 13 du livre)

La guerre et l'éducation

La fondation de la *Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle* (LIEN), en 1921, a été la réponse pédagogique à la fondation de la Société des Nations, en 1919. Le pédagogue français Henri Wallon a caractérisé ce mouvement de renouvellement de l'éducation comme étant ...

« le résultat du mouvement de paix qui a été la conséquence de la première guerre mondiale. Il avait semblé alors que pour assurer au monde un avenir de paix, rien ne pouvait être plus efficace que de développer dans les jeunes générations le respect de la personne humaine par une éducation appropriée. Ainsi pourraient s'épanouir les sentiments de solidarité et de fraternité humaine qui sont aux antipodes de la guerre et de la violence. » (Henri Wallon, dans le magazine de LIEN, Pour l'Ère Nouvelle n°10, 1952.)³

La Première Guerre Mondiale a marqué de manière décisive le sens de l'action de beaucoup de rénovateurs de l'enseignement de la première moitié du vingtième siècle. C'est le cas particulièrement pour Célestin Freinet qui a appris la violence de la guerre littéralement à ses dépens. Il a consacré deux livres à ses expériences de guerre de cette période.

La première fois, dans une nouvelle, autobiographique et émouvante : *Touché! Souvenirs d'un blessé de guerre*, son premier livre, publié en 1920. Beaucoup plus tard, en 1958, à l'apogée de la Guerre Froide (±1948-1989), il a écrit *Combattant de Guerre 1914-1918*, un petit livre informatif de photos et de textes (BT n°403 d'avril 1958) dans lequel il a fait, pour les enfants, le rapport de ses expériences de guerre. Pour la première fois, ces deux textes, réunis et munis d'un commentaire, sont publiés dans le volume 6 de notre *Freinetbibliotheek*.⁴

Aspirant Freinet

À dix-huit ans, en octobre 1914, Célestin Freinet, admis récemment en troisième année d'études de sa formation d'instituteur primaire à Nice, va voir le déroulement de la guerre changer radicalement sa vie. Une mesure du gouvernement l'oblige, comme beaucoup de ses camarades de promotion, à interrompre ses études pour remplacer un instituteur primaire mobilisé.

Après une période de six mois, le 15 avril 1915, Freinet est à son tour mobilisé. Il est incorporé dans la 22e Compagnie du 140e Régiment d'infanterie. Il subit un entraînement de plusieurs mois et devient, à dix-neuf ans, aspirant. Il est responsable de quarante hommes et il a vécu son premier bombardement ennemi le 2 janvier 1916 à Besançon.⁵

Un certain temps après, le régiment est muté vers le front de la France du Nord, en particulier vers le Chemin des Dames (*carte 1 : rectangle*) d'abord, aux environs de Berry-au-Bac (*carte 2 : à droite*) et, plus tard dans le secteur du front occidental, près de Laffaux (*carte 2 : à gauche*).

Chemin des Dames

Vers la fin du 18e siècle, quand les princesses Adélaïde et Victoire, filles du roi Louis XV, partaient de Paris en villégiature vers le château de leur dame de compagnie, à Vauclair, près de Craonne (à droite sur la carte 2), leur carrosse roulait pendant les premiers cent kilomètres à peu

³ L'accès aux archives de la revue de LIEN est disponible à partir du site www.amisdefreinet.org avec une sélection des textes de Freinet. *HM*

⁴ Il s'agit de la collection *Bibliothèque Freinet* animée par Rouke et éditée aux Pays-Bas. *HM*

⁵ Selon son carnet de campagne (cité par Madeleine Freinet dans son livre *Elise et Célestin Freinet, souvenirs de notre vie*) Freinet a subi son baptême du feu le 18 avril 1916.

près à l'emplacement de la RN2 actuelle, jusqu'au delà de Soissons. Arrivée au Moulin de Laffaux, leur petite troupe prenait sur la droite en direction de l'Est un chemin de quarante kilomètres sur un plateau, une chaîne de collines qui domine de quelques dizaines de mètres les plaines en pente aux alentours. La route était moins cahoteuse que prévu car leur père, le roi Louis XV (1710-1774), l'avait fait recouvrir d'une couche de gravillons, spécialement pour les deux princesses. C'était une route qu'elles empruntaient assez fréquemment. À cette époque, une princesse était appelée « Dame de France ». De là, la dénomination : Chemin des Dames.

Quand on l'entend pour la première fois, ce nom nous apparaît gentil et féérique, mais dans la mémoire collective des Français, il est synonyme des horreurs de la guerre, de la mort et de la perte ; il n'est pas relié avec les noms féériques de *dames* charmantes mais de *seigneurs* de guerre comme Julius César et Napoléon, mais surtout avec ceux des généraux français Nivelles et Pétain de la première guerre mondiale. Cette guerre qui, en France, est connue sous le nom de la Grande Guerre, appelée en Angleterre The Great War et en Flandre De Grote Oorlog.

Lorsque les Allemands ont envahi la France en 1914, ils ont occupé tout de suite cette chaîne de collines stratégiques et, pendant la longue période de stabilité relative du front jusqu'en 1917, ils l'ont transformée en une forteresse pratiquement imprenable.

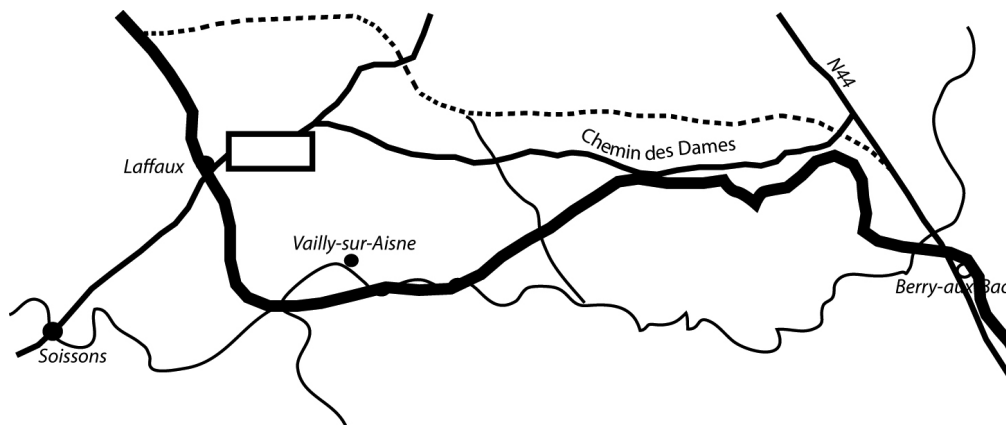
Carte⁶ 1



Nivelles et Pétain

Le 16 avril 1917, le général français Nivelles lance une grande offensive, précédée de bombardements d'artillerie de longue durée et à laquelle participent, pour la première fois, des tanks français. On ne gagne pas beaucoup de terrain; seulement près de Craonne (*carte 2 : en haut à droite*) on conquiert une partie du plateau, au détriment de pertes inconcevables. Toutefois, du fait d'une retraite forcée, peu de temps après, l'offensive Nivelles a généralement été considérée comme une défaite. Les troupes ont été démoralisées et, un peu partout, les soldats se sont mutinés.

Carte 2



⁶ Les cartes contiennent certains mots en néerlandais. HM

Nivelle a été mis à l'écart par une promotion et le général qui est devenu par la suite le maréchal Pétain lui a succédé. Celui-ci a d'abord sanctionné les mutinés et ensuite a lancé une offensive de charme pour remonter le moral de ses troupes : de l'attention pour les poilus, des visites fréquentes aux tranchées, une meilleure alimentation, des réglementations de permissions améliorées. Puis il a soigneusement préparé une nouvelle offensive. Il a renforcé l'artillerie : il y avait dans le secteur d'attaque de la 13e division d'infanterie un canon tous les cinq mètres de front. En outre, il a concentré presque l'entière force aérienne française vers ce front, grâce à laquelle il a maîtrisé entièrement l'espace aérien. Et en plus, il a pu utiliser beaucoup plus de tanks que Nivelle une demi-année plus tôt, après avoir organisé, pendant un certain temps, des exercices d'entraînement avec l'infanterie.

Le 23 octobre 1917, à 5 heures du matin, dans le brouillard dense, l'attaque a commencé. Elle avait été préparée au cours de la semaine précédente par un bombardement d'artillerie ravageur.

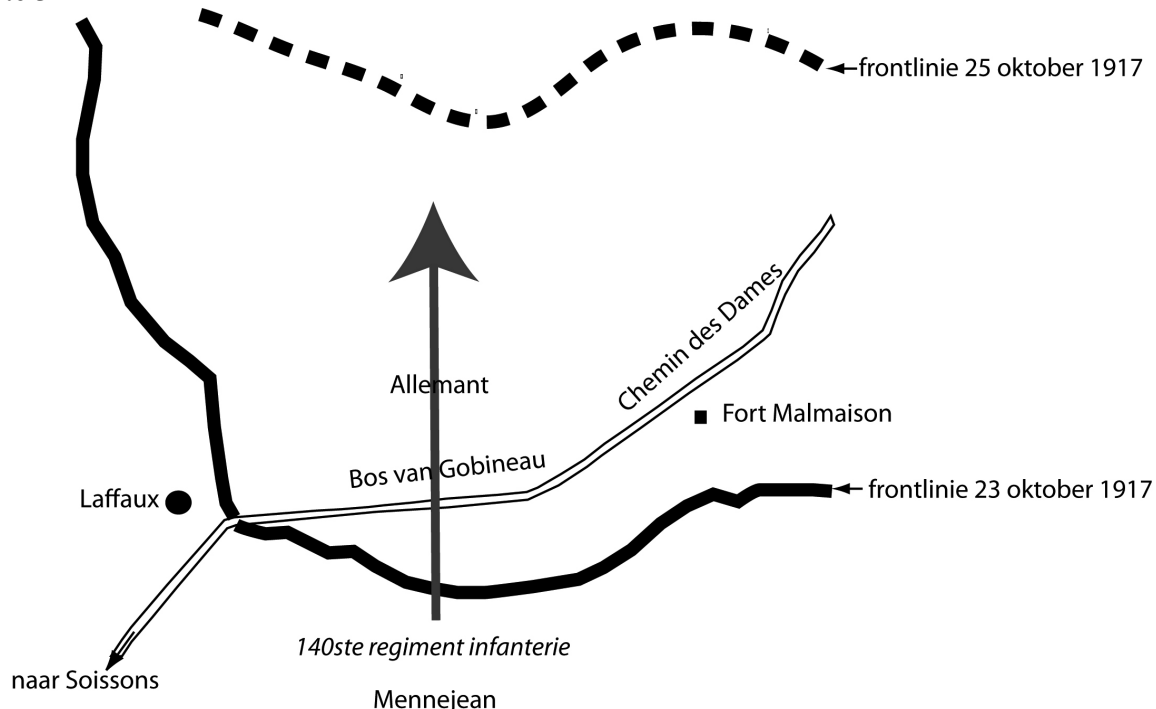
Mennejean

Dans les semaines précédant l'offensive, le 140e régiment d'infanterie avait opéré dans le secteur occidental extrême du front du Chemin des Dames (*carte 2 : rectangle*). Le régiment avait été cantonné dans le domaine du Mennejean, (*carte 3 : rectangle*), une grande entreprise agricole avec un important complexe qui était tombé en septembre 1914 dans les mains des Allemands. Reconquis par les Français le 5 mai, perdu de nouveau le même soir, et un jour plus tard reconquis sur les Allemands.

C'est Mennejean, en partie ruiné, qui a constitué, lors de l'offensive du 23 octobre, la base de départ pour les soldats du régiment de Freinet, dont Jean Giono, l'écrivain provençal plus tard vanté, a aussi fait partie.

Soutenu par les tanks, le régiment a monté la pente à partir de Mennejean dans la direction septentrionale, entre le Moulin de Laffaux et le Fort Malmaison qui a été reconquis sur les Allemands au cours de l'offensive.

Carte 3



Bois de Gobineaux

Gobineaux, c'est le nom d'une ferme qui n'existe plus et d'un ravin boisé qui mène de Mennejean au village Allemant.⁷

Au cours l'offensive Nivelles, dans ce secteur du front, un réseau de tranchées avait été creusé, auxquelles s'ajoutaient des grottes naturelles et des carrières.

Les traces sont toujours clairement visibles. Les grenades rouillées et les restes des casques se trouvent dispersés dans la forêt. En pénétrant profondément dans les grottes, on peut trouver encore les pioches et les piquets aigus en fer, munis des yeux pour les barbelés, barbelés qui ont relié les piquets et qui, entrelacés densément, ont formé un barrage presque imprenable entre les tranchées françaises et ennemies. Ici le passé est à deux pas, il est littéralement tangible. C'est aussi ici que l'aspirant Freinet a précédé ses soldats en route vers le but final de ce jour, 1500 mètres plus loin. Il est arrivé à deux cents mètres. À ce moment-là, il a été touché !



Touché !

Quatre ans plus tard, Freinet a publié le récit *Touché !* réalisé à partir des notes écrites dans son carnet de campagne. Il y décrit ce moment et les événements suivants. On ne peut pas le résumer d'une manière plus touchante que ce qui a été fait sur le site *Passion & Compassion 1914-1918*⁸ :

Voici un superbe petit ouvrage, consacré aux souffrances d'un jeune lieutenant français de 21 ans, « Touché » au poumon droit dans de Bois de Gobineaux, sur le Chemin des Dames, dès les premières pages du récit. Célestin Freinet, qui raconte ainsi son expérience comme un rêve tragique et douloureux, deviendra ensuite un pédagogue de renom. Il faut lire ces quelques pages car elles savent émouvoir comme aucune autre, et susciter une intense compassion pour cet enfant qui oscille dans les brumes de sa souffrance entre la vie et la mort.



⁷ Le village s'appelle Allemant. *HM*

⁸ www.passioncompassion1418.com

Intermède : Quarante ans plus tard (voir p 60 à 65 du livre)

La fin de la civilisation ?

Pour beaucoup de contemporains de Freinet, la première guerre mondiale a signifié la fin d'une époque, pour certains même la fin de la civilisation, pour d'autres encore, un nouveau début.

Sigmund Freud (1856-1939), par exemple, a cru, avec d'autres penseurs éminents, que la civilisation européenne au cours du dix-neuvième siècle a atteint un apogée brillant. Certes, il a su, comme aucun autre, que la civilisation réside sur le fondement incertain des pulsions primaires humaines, mais étant instruite par le malheur, l'humanité a graduellement appris à les brider, sans jamais entièrement les soumettre. Mais, choqué par les vagues de la violence déraisonnable, de la soif de sang et de cruauté débridée, du ravage et de l'autodestruction qui a provoqué la première guerre mondiale, Freud a tiré la conclusion que l'homme n'est pas qu'actionné par l'instinct de vie sexuel, comme il l'a toujours prétendu, mais également par un instinct sinistre autodestructeur. Et dans deux lettres célèbres à Albert Einstein, il a rendu compte de cette révision drastique mais nécessaire de sa théorie psychanalytique, une fluctuation du cours de ses idées qu'un grand nombre de ses disciples n'a pas su accepter.

L'historien israélien Azar Gat, qui a examiné la question de savoir si faire la guerre s'enracine dans la nature humaine ou bien si c'est un acquis culturel, constate que Freud à partir de maintenant, en choisissant la première proposition, fait un retour à la conception judéo-chrétienne qui suppose que *les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse*.

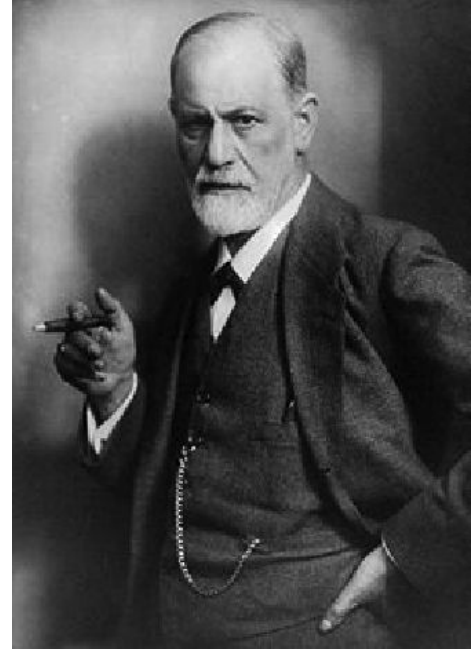
Quelle est la position de Freinet dans cette discussion ?

Un nouveau début

Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire. Non, nous ne sommes pas « glorieux », nous sommes « pitoyables ».

À la lumière des remarques précédentes, ces dernières phrases émouvantes obtiennent tout d'un coup une signification métaphorique qui dépasse l'épanchement personnel : une époque a été fermée. Ainsi, le récit se termine en mineur. Avec juste raison. Le message inexprimé est clair : la guerre n'a pas de gloire, l'humanité belligérante est pitoyable, la guerre détruit le plus prometteur de l'homme, sa jeunesse.

Personnellement, Freinet devait en porter, lui-même, avec soi, la preuve. Il a été déclaré invalide à 70% du fait des conséquences de sa blessure, Dans son dossier médical, on lit : *séquelle de pleurésie purulente, suite de la plaie pénétrante du thorax ; résection de 4 cm de la 9e côte droite ; vaste cicatrice ; rétraction thoracique accentuée ; raideur articulaire de l'épaule droite*. Mais après une période de revalidation de quatre ans (partiellement décrite dans *Touché !*), il a forcé le destin, et est devenu l'instituteur primaire, ayant en vue un but clair, étant plutôt inspiré et incité qu'incommodé par ses handicaps physiques.



Et peut-être est-ce que l'écriture de *Touché !* a formé la partie du processus de résignation (voire résilience) qui, forcément, a précédé une nouvelle phase créative. Il a fait pour le mieux, aussi bien physiquement que mentalement.

Ainsi, son affection du poumon, accompagnée de suffocation, qui toute la vie lui a plus ou moins joué des tours, a constitué également un catalyseur dans le processus d'innovation de l'enseignement dans lequel il s'est engagé : un stimulus qui va le pousser à quitter la classe surchargée étouffante pour des promenades scolaires, du travail à l'extérieur, des recherches sur le terrain, des visites dans les fermes, les ateliers, les studios et les usines.

Et simultanément, en lui, le pacifisme vécu vivement avec lequel il est revenu du front du Chemin des Dames a évolué et s'est approfondi dans un socialisme écologiste qu'il a voulu réaliser pratiquement dans l'éducation. En bref, l'École doit se trouver dans la liaison ouverte avec la Nature et la Société ; l'enseignement part de la perception du monde enfantin qui naît de l'interaction de l'enfant et son milieu naturel et social.

Plus jamais de guerre

Freinet n'a pas cru à la toute-puissance de l'éducation formelle ou à la possibilité de former l'enfant par une action purement extérieure. En revanche, il a jugé possible de créer les conditions qui peuvent influencer positivement l'interaction entre l'enfant et le monde. D'où, par exemple, son plaidoyer pour la construction des écoles, si possible, dans une ambiance naturelle, et en tout cas munies des jardins et d'une ferme pour enfants.

Et, par opposition à l'école traditionnelle qui a éduqué les enfants en ressortissants serviles qui se sont laissés mener patiemment au massacre pour la gloire de l'Église et de la Patrie, Freinet vise l'École Moderne qui permet aux enfants de se développer en citoyens assurés, critiques et responsables. Pour cela, il a réalisé différentes techniques d'enseignement, qu'il a décrites en détail. Dans ce contexte, il y a deux éléments importants : la démocratie de classe et la recherche libre.

La démocratie de classe. En organisant la classe comme une communauté de vie et de travail autonome, une coopérative avec une caisse, un président, un secrétaire et un trésorier, les enfants apprennent toutes sortes d'aptitudes démocratiques comme : se réunir, rédiger le procès-verbal, proposer, discuter, écouter, résumer et décider, et surtout ils se familiarisent avec une disposition démocratique qui s'exprime par une prise de responsabilité, de défense pour soi-même et autrui, et amène à accepter une frustration à résoudre les conflits.

La recherche libre est au moins aussi importante : apprendre à apprendre. Il s'agit d'exercer et de pratiquer toutes sortes d'aptitudes d'étude mais aussi, affirmer les buts, formuler les questions, faire la recherche individuellement ou en groupe, projeter l'étude et contrôler les résultats à l'aide d'un plan de travail personnel, rassembler les connaissances, acquérir les nouvelles compréhensions, comparer les conceptions différentes, accéder à la formation d'opinion. Et, en définitive, il s'agit aussi des formes de présentation, par lesquelles on peut partager la connaissance et les expériences avec autrui, verbalement ou par écrit : l'exposé, un album, une exposition, une présentation ou une petite production de théâtre.

La Bibliothèque de Travail

La recherche libre a impliqué que les élèves de Freinet se soient engagés dans des recherches sur le terrain et en plus qu'ils se soient mis au dépouillement de sources dans le centre de documentation scolaire, que Freinet a appelé Bibliothèque de Travail. Dans les années vingt et trente du siècle précédent, il y avait très peu de matériel scolaire arrangé pour les écoliers. Freinet, face à ce problème, a répondu à ce besoin en publiant en 1932 la *Bibliothèque de Travail*, BT, une collection de monographies concises mais illustrées richement sur des sujets divers.

Les premières brochures ont un contenu surtout historique, avec les sujets tels que : l'histoire des moyens de transport, du pain, du livre ; ensuite sont abordés des sujets géographiques, biologiques, physiques et techniques. En 1938, on a publié deux numéros au sujet des Pays-Bas: 32 *La Hollande* et 33 *Le Zuiderzee*.

À l'origine irrégulièrement, mais après la deuxième guerre mondiale les BTS ont été publiées hebdomadairement (semaines scolaires). Les séries annexes ont surgi : pour les petits, pour

l'enseignement secondaire et la série BT-sonore, brochures accompagnées d'enregistrements et de diapositives. La BT, qui continue toujours, a dans les années 1960 été caractérisée par Jean Vial, professeur d'université, spécialiste de l'éducation, comme *l'entreprise éducative la plus importante depuis la grande encyclopédie de Diderot*. Un peu exagéré peut-être, mais en même temps un soutien bienvenu pour un pédagogue et une pédagogie qui par trop souvent ont été accusés à tort d'aversion anti-intellectualiste vis à vis des connaissances et de la culture.

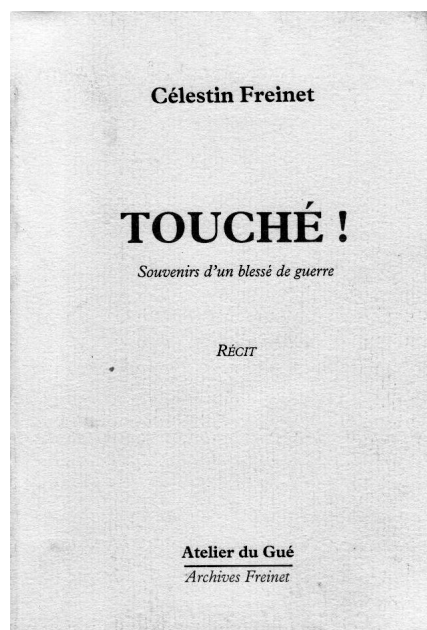
Combattant

Parfois, on a invité comme auteurs les experts externes qui sympathisaient avec le Mouvement Freinet, mais la plupart des numéros de BT ont été écrits par les groupes de travail du Mouvement, ou équipes scolaires, parfois avec les contributions substantielles des enfants.

Justification (voir p 93 à 97 du livre)

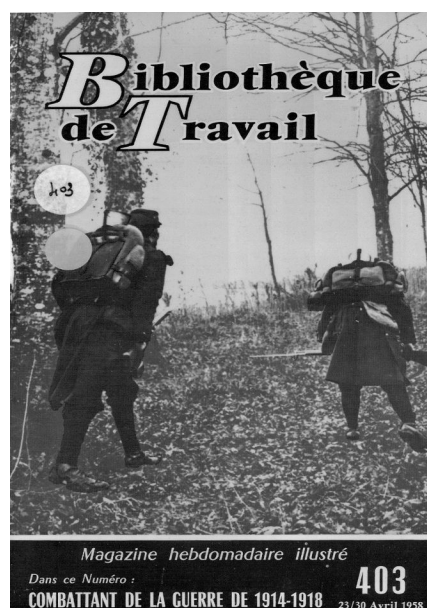
'Geraakt !'

Touché ! Souvenirs d'un blessé de guerre est paru pour la première fois en 1920. C'est la première publication d'un livre de Freinet. Un mois après son décès (octobre 1966), un nombre d'extraits de *Touché !* ont été imprimés, comme hommage, dans le numéro de novembre de *l'Éducateur*, la revue du Mouvement Freinet français. En 1996, à l'occasion de centenaire de la naissance de Célestin Freinet, sa fille Madeleine a procédé à une réédition pour bibliophiles de *Touché !*, (format 12x16, 112 pages) dans un tirage de 1000 exemplaires numérotés. Mon exemplaire, numéro 121, est la base pour la traduction néerlandaise : *Geraakt ! Herinneringen van een oorlogsgewonde*.



'Frontsoldaat'

La traduction néerlandaise *Frontsoldaat in de Eerste Wereldoorlog* se base sur les scans du livre de textes et de photos, intitulé *Combattant de la guerre de 1914-1918*. Cet opuscule est paru en avril 1958 sous le numéro 403 dans la collection *Bibliothèque le Travail*, une collection de brochures en forme de magazine. Ces scans étaient concédés avec bienveillance par les *Amis le Freinet*. Ils ont permis de reproduire toutes les photos et la mise en page du texte a suivi.



‘Geraakt !’ et ‘Frontsoldaat’

Qui a lu *Touché !* veut inévitablement en savoir plus, certainement sur la période précédant les événements dramatiques survenus au Bois de Gobineaux. C’est cette histoire et beaucoup plus d’informations bienvenues qu’offre *Combattant*, et en ce sens les deux récits sont complémentaires.

Pourtant, le lecteur attentif signalera aussi quelques différences. Pour commencer avec un détail, dans *Touché !* l’heure H est 5h15, dans *Combattant* l’attaque commence à 5 heures. Freinet a-t-il corrigé ici, après contrôle, une bévue de 1920 ? Ou s’agit-il ici d’une petite erreur, et a-t-il eu en 1958 trop confiance en sa mémoire ? Mais une explication semblable ne compte pas par rapport à la différence remarquable dans les deux livres au sujet de la caractérisation de l’aumônier. En 1920, Freinet a écrit : *L’aumônier de la division : à la lueur des éclairs on distingue sa haute stature, sa grande barbe, ses gestes diaboliques.*

-Mes enfants vous allez partir à l’assaut... Pour quelques-uns, le sort sera fatal... Recueillez-vous... Nous allons réciter le « Notre Père ». Je vais vous donner l’absolution...

Comme tant d’autres, je me suis senti au seuil de l’au-delà. Dans mon recueillement, je n’ai pu voir mon dieu ; la rage des hommes était trop forte...

Et plus tard, l’aumônier se présente encore quelquefois comme une apparition diabolique et angoissante qui évoque chez le protagoniste les sentiments hostiles et antireligieux. Dans *Combattant* par contre, nous lisons :

Minute émouvante : l’aumônier nous demande de nous recommander à Dieu, car une bonne partie d’entre nous vont mourir.

Ici l’atmosphère est solennelle et sereine, comme si Freinet n’avait pas voulu charger ses jeunes lecteurs de son attitude privée sur l’église et la foi. Ce serait entièrement dans l’accord avec son aversion explicite de l’endoctrinement à l’école.

Sources consultées :

Michel Barré, *Célestin Freinet, un éducateur pour notre temps.*

Azar Gat, *War in human civilization*, Oxford 2008.

Les divers sites Web. Les plus importants sont :

-Quelques articles de Wikipedia pour les données réelles que les dates.

-*Amis de Freinet*, www.amisdefreinet.org

-*Passion & Compassion 1914-1918*, www.passioncompassion1418.com

-*Dictionnaire du Chemin des Dames*, www.dictionnaireduchemindesdames.blogspot.com

-*Veertien Achttien*, www.veertienachttien.web-log.nl

-*De Eerste Wereldoorlog 1914-1918*, www.wereldoorlog1418.nl

-*Stichting Studiecentrum Eerste Wereldoorlog*, www.ssew.nl

Rouke Broersma, rouke@planet.nl

carnet de voyage en Palestine

par Georges Bellot

À la RIDEF de Saint-Herblain, en 2010, la FIMEM m'a demandé de la représenter au FME, Forum Mondial de l'Éducation, à Ramallah, du 28 au 31 octobre 2010. Je resterai en Cisjordanie jusqu'au 10 novembre. Je serai à Ramallah avec Étienne Bovet du GD 30 et Michel Prost du GD 05. Nous animerons un atelier sur la correspondance.

À la demande de plusieurs camarades, j'enverrai régulièrement des observations et réflexions sur mon séjour et mes différentes rencontres sur les listes de diffusion internet FIMEM, ICEM, FREINET, comme je l'avais déjà fait en 2005.

Mercredi 27 octobre :

Arrivée en Israël puis en Palestine. Sérieux interrogatoire par plusieurs responsables de la sécurité. On est finalement autorisés, Michel et moi, à rentrer dans le magnifique aéroport Ben Gourion de Tel Aviv.

Avec un taxi collectif, nous arrivons à Jérusalem par une magnifique autoroute. Jérusalem est envahie par des centaines de touristes qui passent, insouciant, d'église en synagogue, de synagogue en mosquée. Tout le monde se côtoie : juifs à chapeaux, femmes voilées, jeunes filles en short, religieuses, écoliers en uniformes, touristes reporters... sous la surveillance « débonnaire » de jeunes militaires armés, noirs et blancs, garçons et filles, présents partout.

Et pourtant, tout près, il est difficile de circuler, d'étudier, de vivre, au pied des colonies israéliennes qui se dressent sur toutes les collines, sous les kilomètres du Mur qui développe l'apartheid.

Demain... Ramallah.

Jedi 28 octobre :

Un car nous conduit, sans problème, de Jérusalem à Ramallah. Un petit hôtel bien confortable tenu par un Français. Une grande manif traverse la ville pour nous conduire au magnifique centre culturel de Ramallah. Avec des drapeaux, des chants des jeunes des villages encerclés par le Mur. Des discours en arabe et en anglais présentent le forum qui rassemble quelques centaines d'internationaux (Français, Canadiens, Belges...) et des milliers de Palestiniens ; beaucoup de jeunes.

Pour les divers groupes et mouvements de la société civile, le FME offre un espace ouvert pour la mise en réseau, le débat démocratique, la formulation de propositions : *« l'éducation est un outil pour libérer les gens car elle permet de prendre conscience de sa propre situation et son rôle dans la société. Le forum vise à défendre le droit à l'éducation et à célébrer son rôle en rapprochant les cultures et les pratiques »*.

Vendredi 29 octobre :

Des dizaines d'ateliers dans deux écoles vétustes. Des discussions nombreuses, animées dans de trop nombreux ateliers mais aussi des activités avec des enfants, des jeunes ; une école de cirque fait quelques démonstrations. L'animateur déclare qu'il préfère que ces jeunes jonglent avec des pierres plutôt que de les lancer sur les militaires israéliens.

Deux équipes de foot s'affrontent dans une cour ; le joueur qui marque un but doit mettre un brassard et faire en sorte d'aider ses équipiers à marquer des buts : on favorise l'entraide, la coopération. Les jeunes du camp de Aïda dansent la dakba, la danse traditionnelle qui réunit filles et garçons et qui entretient la résistance.

Pendant le forum se déroule le festival du jeu, organisé par l'association EJE (Enfants, jeu et éducation), présidée par Stéphane Hessel. L'objectif principal de ce festival de jeux est de faire participer les enfants et les adultes dans les activités récréatives extérieures afin de sensibiliser sur le rôle essentiel des jeux qui peuvent servir d'outils pédagogiques et éducatifs, car ils sont source de

divertissement mais aussi de développement personnel. Il fallait voir le sérieux de l'enfant responsable du jeu et de son animation et les efforts de réussite des adultes et des enfants qui participaient.

Samedi 30 octobre :

Journée de décentralisation. Tous les participants se rendent dans différentes villes de Cisjordanie : Hébron, Jérusalem, Bethléem, Jénine, Naplouse. Temps nuageux et pluvieux. Nous prenons un taxi pour Naplouse (une heure et demie au nord de Ramallah). Nous traversons de magnifiques plantations d'oliviers dominées par les installations militaires israéliennes et les trop nombreuses colonies.

Nous visitons à grande vitesse la ville avec un militant local très engagé dans la formation sociale avec les syndicats. Il nous montre les dommages et les terribles destructions causés par l'armée israélienne de 2002 à 2008 dans une ville qui est inscrite au patrimoine de l'UNESCO.

Nous nous arrêtons un instant devant une plaque qui rappelle qu'une famille entière de onze personnes a été tuée dans la destruction de sa maison par les bulldozers des militaires.

L'après-midi, la splendide et toute nouvelle université An-Najah accueille divers ateliers. Nous assistons à un atelier sur l'éducation et la prison. Six Palestiniens ex-prisonniers politiques, des femmes et des hommes de 24 à 65 ans, nous disent les grandes souffrances et les humiliations auxquelles ils ont été soumis. Ils nous racontent leurs difficultés pour étudier dans les prisons israéliennes mais aussi leur joie de pouvoir réussir. Deux conférenciers étaient devenus professeurs d'université.

Dimanche 31 octobre :

C'est le dernier jour. Tout le monde s'agite et en particulier tous les jeunes internationaux qui ont participé à l'animation de cette étonnante rencontre. C'est une émouvante session de clôture qui privilégie l'arabe et l'anglais. Heureusement qu'il y a de charmantes interprètes québécoises.

Je rentre avec Jacques Neno, responsable de l'association EJE. Nous prenons de petites routes qui nous permettent d'éviter Jérusalem et ses contrôles pour arriver à Bethléem.

Ce soir, je dors confortablement chez une chrétienne, Teresa, dans la vieille ville.

Lundi 1er :

Centre culturel Al Rowwad, camp de réfugiés de Aïda. Ce matin, je visite le camp de Aïda, près de Bethléem. Le centre culturel Al Rowwad abrite de multiples activités culturelles dans un magnifique bâtiment construit avec l'aide de diverses associations européennes. Une troupe de théâtre parcourt la France tous les deux ans. Cette année, en 2011, ils seront en Europe de la mi-juin à la mi-juillet. Son directeur, Abdelfattah Abusrour, reçoit des groupes de voyageurs qui circulent en Cisjordanie.

Ce jour-là, une rencontre presque surréaliste et tout simplement magnifique. Une classe du collège Le Chamandier, de Gières, agglomération de Grenoble, était présente avec parents et enseignants et une quinzaine d'adolescents de classe de 3e, en vacances de Toussaint. C'est un échange avec l'école latine de Beit-Sahour près de Bethléem. Les enfants palestiniens iront à Grenoble en mars. Ces voyages se déroulent depuis plusieurs années. Les élèves se préparent dès la cinquième et sont volontaires.

Réflexions des jeunes :

-On est tellement bien accueillis que l'on ne sent pas la guerre. Quand on voit le Mur, ça fait bizarre.

-Quand je parle avec ma correspondante, je comprends des choses. Elle n'est pas libre de circuler : elle ne peut pas aller à Jérusalem ; elle ne peut pas aller voir la Mer Morte.

-J'adore les falafels et le houmos. (Spécialités culinaires - *NDLR*)

-Leurs relations familiales sont plus simples, plus naturelles, plus soudées que chez nous. Les familles sont réunies et sont voisines ou habitent ensemble.

2 et 3 novembre :

L'école du Petit Prince. Jacques Neno, responsable de EJE a créé l'école du Petit Prince, une école laïque, privée. Elle se compose d'une école maternelle de deux classes dans un beau bâtiment avec pas mal de matériel et un effectif d'une vingtaine d'élèves pour les deux classes. Le CP a été ouvert cette année mais l'Autorité palestinienne n'autorise pas la cohabitation des classes primaires dans les locaux des écoles maternelles. Le CP a donc été accueilli dans le collège catholique de la Salle où tout semble bien se passer. C'est Elen Cariou, institutrice d'une école Diwan et membre de l'ICEM qui enseigne cette année dans cette classe avec des outils Freinet.

Le proviseur a organisé une journée pédagogique consacrée à la Pédagogie Freinet et il a pu rassembler une cinquantaine de professeurs des environs de Bethléem qui nous ont écoutés attentivement et ont posé de nombreuses questions sur l'autonomie, la coopération et l'organisation du travail. Un professeur de l'Université de Jérusalem était présent et a invité Elen à venir faire une conférence pour ses étudiants.

4 novembre :

Manif anti-mur. Le mur a commencé en 2002. Les manifs populaires de contestation ont commencé en 2005. Elles concernent de 15 à 100 personnes.

La répression est diverse et variée : les responsables sont menacés au téléphone, l'armée entre dans les maisons, menace et bouscule la famille. Il arrive qu'elle emprisonne les meneurs et les condamne à quelques mois de prisons. Une association de jeunes anarchistes israéliens propose ses services parfois aux différents villageois et se mettent devant la manifestation.

C'est une association de tourisme alternatif, Lolyland, qui conduit les internationaux à la manif de ce jour, dans le village de El-Wallaja, près de Bethléem, juste au dessous d'une colonie. Le mur est en construction à côté du village palestinien.

Notre taxi collectif arrive à la sortie de la mosquée. Une centaine d'hommes se pressent derrière deux banderoles, une tenue par des femmes européennes, l'autre par des Palestiniens : stop au mur. Dans le groupe, il y a une vingtaine de Français et d'étrangers. Des enfants d'une dizaine d'années brandissent des drapeaux palestiniens. Nous longeons le Mur et nous nous arrêtons à la fin de la construction. On s'aperçoit qu'il est en béton du côté palestinien et empierré du côté de la colonie afin qu'il soit plus... beau.

À une cinquantaine de mètres, une jeep, avec des soldats qui regardent et écoutent les slogans et les chants des manifestants. Beaucoup de photographes pour les témoignages. Au bout d'une vingtaine de minutes, les manifestants sont appelés à se disperser. Une nouvelle jeep apparaît. Quelques jeunes venus d'autres villages hissent des drapeaux en haut des échafaudages. Les deux jeeps se rapprochent. Les responsables discutent avec les jeunes et la dispersion se fait calmement.

Au retour, dans le taxi, le responsable nous raconte que des colons israéliens voulaient se joindre à la manif contre le Mur. Les Palestiniens ont évidemment refusé car les colons sont contre le Mur qui les empêchent d'aller voler de nouvelles terres et d'agrandir leurs territoires. Chaque vendredi, des manifestations ont lieu dans toute la Palestine.

La semaine précédente, dans le village de Hussan, des colons israéliens ont mis le feu à une oliveraie. L'armée israélienne a interdit aux pompiers palestiniens d'intervenir car ils n'avaient pas de laisser-passer. Les oliviers ont brûlé sous le regard des villageois et des pompiers impuissants.

5 novembre matin :

Dans un collège public de filles (sous autorité palestinienne). En taxi, je quitte Bethléem pour Beth-Sahour. Le professeur de français, Fatma m'attend. Je parviens à rentrer dans la classe sous l'œil inquisiteur de ses collègues. Il y a quarante élèves dont quatre voilées. La leçon concerne les activités libres du mercredi qui sont... le vendredi (livre Hachette). La prof présente le sujet et propose une discussion par petits groupes et circule dans la classe pour répondre aux questions. Elle prépare un tableau que chaque groupe complète ; c'est vivant, intéressant.

Le collège reçoit les filles de la septième (12 ans) au bac. Les élèves ont cinq heures de français.

La prof fait 22 heures de cours et doit rester 30 heures dans l'établissement. Elle gagne 400 euros par mois après 10 ans d'ancienneté malgré de nombreuses grèves pour des augmentations

dérisoires.

Une quinzaine d'élèves par classe sont sélectionnés et ont des heures supplémentaires pour aller jusqu'au bac.

Fatma met le voile par décision personnelle et elle est très à l'aise. Je lui fais remarquer que, comme la plupart des femmes voilées, elle s'efforce d'être élégante : chemisier et voile violet, maquillage très soigné. Elle me répond qu'on peut porter le voile et vouloir être jolie et élégante.

Elle lit avec intérêt le courrier que je lui propose ; elle apprécie beaucoup la grande lettre et n'est pas gênée par la mixité de la classe unique.

5 novembre après-midi :

Animation jeux dans un village, Beit-Fajjar. Je vais dans le camp de Aïda, au centre culturel de Al Rowwad, rejoindre les jeunes animateurs qui partent faire une animation dans un village. Il y a cinq garçons : Amzi, Omar, Mourad, Mouhamed, Maher et une fille, Fade. Ils chargent, avec des enfants du camp, de nombreux jeux dans le minibus de l'association. Pendant le trajet, la bonne humeur règne : musique, rires et chansons, frappe dans les mains. L'autoroute passe au-dessous des nombreuses colonies qui envahissent la région, des routes bien gardées en limitent l'accès interdit aux palestiniens. Par moments, nous côtoyons le Mur qui n'en finit plus d'avancer.

Nous arrivons à 14h devant la mairie toute neuve où des femmes qui avaient organisé la rencontre nous reçoivent. Une cinquantaine d'enfants sont déjà là et aident à descendre le matériel installé sur la terrasse de la mairie. Ils ont de 3 à 14 ans. Très vite, ils seront 152.

Les jeux fabriqués par les animateurs sont simples et solides : il y a les jeux calmes, d'adresse, de réflexion, de compétition et deux planches à roulettes. Les enfants tournent et vont d'un jeu à l'autre, en riant, en coopérant, en se bousculant sous l'œil attentif des animateurs qui circulent, conseillent, prennent des films ou des photos.

Les tout petits tiennent la main du grand frère ou de la grande sœur. Les tenues vestimentaires sont étonnantes et très variées : de l'élégante à la jolie robe du dimanche, à la chemise blanche, aux jeans délavés, aux foulards pour les plus grandes.

Un groupe d'italiens observe la scène et photographie ce grand moment de rencontres chaleureuses. Katia, de Rimini, enseigne l'anglais dans le village, toute l'année.

Il est 16h, le soleil commence à se cacher derrière la colline. Il faut partir. Les jeux sont transportés dans la voiture par quelques volontaires. Pendant ce temps, un animateur fait chanter et danser les autres. Le minibus s'en va sous les applaudissements et les bravos des enfants qui se dispersent.

Les animateurs sont contents de leur après-midi et déjà, préparent, entre deux chansons, leur prochaine expédition dans un autre village isolé.

6 et 7 novembre :

À Jérusalem. Je quitte ma logeuse sympa et j'abandonne Bethléem. Des cyber-cafés... ce ne sera pas facile de communiquer. Mais pour entrer dans Jérusalem, il faut franchir un check-point bien gardé par des jeunes soldats bien zélés. J'espère qu'ils ne me piqueront pas mon Laguiole qui me permet d'éplucher mes pommes délicieuses.

Toujours beaucoup de touristes. Ce matin, lever à 6 heures pour essayer d'être tranquille à l'église du Saint-Sépulcre. C'est raté, beaucoup de groupes étaient déjà là ; une centaine de personnes pour entrer dans la chapelle qui abriterait le tombeau du Christ.

Il fait déjà chaud ; je déjeune bien : un croissant palestinien au chocolat et un café arabe. Mais j'ai payé très cher (30 shekels, 6 euros). Il fallait demander le prix avant. C'est plus cher que sur la place de l'Horloge pendant le Festival, à Avignon.

J'ai le temps, j'en profite pour faire quelques réflexions.

À Gaza, le Hamas prend doucement les choses en mains avec la complicité des journalistes qui pratiquent l'autocensure pour être tranquilles. Le Hamas s'efforce d'organiser, malgré le blocus, l'éducation, la police, la santé. Il faut savoir que l'Europe a payé la construction de l'aéroport de Gaza que les Israéliens se sont empressés de détruire sans aucune réaction des États européens.

En ce moment l'Europe coopère avec Israël et ne fait rien pour s'opposer aux colonies qui

se multiplient en territoire palestinien et au Mur qui s'allonge malgré les décisions de l'ONU.

Et ce n'est pas l'illusion Obama, qui ne faisait rien quand il avait la majorité, qui essaiera de trouver une solution à l'heure actuelle.

Le Fatah, à cause de ses compromissions avec Israël, est souvent comparé au gouvernement de Vichy !

Les universités sont isolées : il ne peut y avoir des échanges de professeurs. Les étudiants ne peuvent pas profiter de leurs bourses puisqu'ils ne sont pas autorisés à sortir de Gaza.

À Gaza, le taux de chômage est énorme et la densité de la population est la plus élevée du monde. Grâce à l'aide internationale, les Gazaouis ne meurent pas de faim, mais ils passent leur journée à essayer de trouver à manger. Pendant qu'ils cherchent de la nourriture, ils ne dépensent pas leur énergie à construire autre chose.

« On » les maintient à genoux ; « on » ne les tue pas mais « on » fait en sorte que leur vie devienne un enfer, tout en espérant qu'ils finiront par s'entredéchirer et qu'ils s'autodétruiront.

Ouf ! On me disait optimiste !

Visite au consulat et rendez-vous pris avec la responsable des relations avec les écoles de l'Autorité palestinienne.

Pour ce soir, j'ai trouvé un bon resto et un minuscule cyber-café où tout marche bien, dans le souk Khan ez-Zeit.

Le dernier jour, le 8 novembre :

Une journée bien remplie. Je rentre dans l'église Saint-George (sans s). C'est une église anglicane, les mal-vues des églises chrétiennes de Jérusalem. Une grande clarté, un orgue immense et, à ses pieds, une organiste joue. Quel bonheur ! C'est grandiose ! Et en plus, elle parle italien. Nous communiquons. Nous parlons musique et hélas de bien d'autres choses. Elle est catholique et prépare la nuit de Noël où elle chante avec sa chorale. Elle vient dans cette église anglicane pour s'entraîner. Elle me dit qu'à Jérusalem, les communautés chrétiennes ont intérêt à se soutenir et à s'entraider. Elle me déconseille d'aller en Cisjordanie à cause des terroristes qui se font exploser et qui obligent les Israéliens à construire un mur pour se protéger.

Je lui signale que, après 1940 et jusqu'en 1948, les terroristes étaient les israéliens et qu'ils ont rasé des centaines de villages.

Elle me répond que c'est impossible puisque, avant la venue des Israéliens, la Palestine était un désert. Et que tout ce que je raconte, c'est de la propagande occidentale.

Je lui signale que nous n'avons pas les mêmes livres d'Histoire et que je regrette ses affirmations. Et je m'en vais, désolé d'avoir parlé et compris.

Après une longue marche, j'arrive au centre qui coordonne les activités culturelles du Consulat de France. Toutes les représentations diplomatiques sont là, regroupées dans de magnifiques demeures. À côté, des grands hôtels et le bâtiment de l'ONU, vide, car les fonctionnaires sont en grève pour des problèmes de salaires. La coordinatrice de l'enseignement de français me reçoit. Une splendide jeune femme palestinienne arrive. Elle ne connaît pas la Pédagogie Freinet et consulte ma documentation et la revue Création sur l'exposition internationale de Rennes. Elle apprécie la qualité des textes et la beauté des dessins. Elle commence par me signaler les difficultés de communication avec les classes en Palestine : mixité, religion, guerre et les dangers de la correspondance qui ne peut être « contrôlée ». Elle me dit qu'il est interdit aux étrangers de pénétrer, sans autorisation, dans les écoles de l'Autorité palestinienne. Mais elle envoie un message à toutes les classes concernées, profs et chefs d'établissements, avec une préférence pour les collèges de Gaza où elle se rend le lendemain dans un véhicule diplomatique car il est impossible de se rendre à Gaza par Israël ou par l'Égypte. Et pourtant Stéphane Hessel, malgré ses 94 ans, y était la semaine précédente pour inaugurer la fête de la science.

Elle me signale que les écoles les plus accueillantes et les plus favorables à des échanges sont les écoles catholiques de La Salle. Je m'en suis aperçu, depuis mon arrivée.

Elle me rappelle que le service postal n'existe pas en Palestine et que tout devra se faire par internet. On peut envoyer des lettres de Bethléem avec des timbres palestiniens et elles arrivent quelques semaines après.

Je finis la journée à l'Hôtel Jérusalem devant une grillade aux trois viandes, des frites, des carottes et des tomates, avec un verre de vin élaboré par des moines.

Je termine la soirée avec une grande bière pression de Taïbeh au milieu d'une forêt d'ordinateurs tout en écoutant un oud et une derbouka.

Je vais bien dormir dans mon auberge de jeunesse (ouais), dans les souks bien vides la nuit et où passent, à toute vitesse, les tracteurs chargés du nettoyage.

J'ai pu quitter l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv, l'aéroport le plus « sûr » du monde, d'après le Jérusalem Post. Avant d'arriver, le taxi israélien a été contrôlé deux fois ; des policiers en civil se cachent partout (transports de chariots, serveurs...). Pendant les heures de queue, à 3h du matin, les interrogatoires sont multiples, les contrôles « radar » et les fouilles de bagages sont quasi systématiques et méticuleux mais avec de gros mensonges et un peu de chance, on parvient à passer les documents, les photos et les souvenirs palestiniens.

Pour finir, je dirai que circuler seul en Cisjordanie, en ne parlant pas anglais et en étant diabétique, ce n'est pas toujours facile mais c'est un bien grand voyage plein d'émotions et de belles rencontres. Je remercie tous les camarades de la FIMEM et de l'ICEM qui m'ont accompagné par des petits mots sympas.



Mars 2012 :

Dix-huit mois après l'écriture de ce carnet de voyage, tout continue à être interdit aux habitants de Cisjordanie. Les Gazaouis n'ont plus d'électricité et plus d'eau. L'armée israélienne dérange, freine, humilie, opprime le peuple palestinien dans tous les moments de sa vie intime quotidienne.

Face au mur, immense, derrière lequel les Israéliens s'enferment et cachent leur peur, les Palestiniens résistent par l'envie d'apprendre, le besoin de communiquer, le pouvoir de créer, d'innover, de développer des initiatives culturelles, économiques, sociales, dynamiques et enthousiastes. Les jeunes ne peuvent se permettre le luxe du désespoir ; ils préfèrent parcourir *Le chemin de l'espérance* comme l'écrivent Stéphane Hessel et Édgar Morin dans leur dernier petit livre.

Nous pouvons aider les Palestiniens en soutenant la campagne BDS, boycott-désinvestissement-sanctions, et ne pas acheter les fruits et légumes israéliens de marque Carmel, Jaffa, Jordan river...

<http://boycottisraelinternational.org>

<http://boycottisraelinternational.org/firmeFrance.html>

Georges Bellot, a-g.bellot@wanadoo.fr

la bibliothèque universitaire Paul Le Bohec

une inauguration à l'Université Rennes 1

par Guy et Renée Goupil

Jeudi 5 janvier 2012, à l'IUT de l'Université Rennes 1, a été inaugurée la bibliothèque qui porte désormais le nom de Paul Le Bohec. Nous y étions conviés en tant qu'amis proches de Paul et de Jeannette et représentants de l'association « Amis de Freinet ».

Cette inauguration a été un moment fort, tant sur le plan de l'émotion que sur celui du rappel de l'œuvre pédagogique de Paul Le Bohec, et pas seulement au moment de la présentation par Rosine, sa fille, et Francis Le Hérissé (ex-collègue de Paul) d'un diaporama émouvant mais aussi au cours des



interventions successives des personnalités de premier plan qui y participaient. Nombre d'entre eux l'avaient bien connu quand il enseignait au sein même de cette université.

Un hommage vibrant lui a été rendu auquel Jeannette, sa femme, a été associée. Pas seulement un hommage aux personnes mais surtout à leur pédagogie et, par là même, aux idées de la Pédagogie Freinet également promue et mise à l'honneur en cette occasion.

Nous avons apporté, pour illustrer concrètement l'œuvre des Le Bohec, extraites de notre musée de Mayenne, trois toiles de jute réalisées par des enfants, élèves de la classe de Jeannette. Elles ont été particulièrement remarquées par plusieurs personnalités présentes qui nous ont posé des questions à leur sur sujet et certaines d'entre elles envisagent de venir visiter notre centre à Mayenne.

Il est heureux de constater combien, même après sa disparition, Paul marque encore par son action et ses idées. Cette bibliothèque sera le prolongement de son œuvre et l'appel lancé par les personnalités dans leur discours à un changement pour de nouvelles approches pédagogiques fait suite à l'action menée par Paul, notamment à l'IUT de Rennes. Ces prises de position nous ont paru rassurantes pour l'avenir des pratiques pédagogiques que nous préconisons.

L'ouvrage de Paul, *L'école, réparatrice de destins ?*, a été plusieurs fois cité comme son testament pédagogique. Nous ne saurions trop engager tous ceux qui ne l'ont pas encore lu à se le procurer.⁹

Dans son intervention, le Président du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine a dit n'avoir jamais vu autant de personnalités de premier plan réunies dans une même salle. En effet, étaient présents David Alis, premier vice-président de l'université de Rennes 1, Francis Le Hérissé, ancien enseignant et membre fondateur du département Carrières sociales de l'IUT de Rennes, Daniel Delaveau, maire de Rennes et président de Rennes Métropole, Jean-Louis Tourenne, président du Conseil général d'Ille-et-Vilaine, Bernard Pouliquen, vice-président chargé de l'enseignement supérieur et de la recherche du Conseil régional de Bretagne, Isabelle Gravière-Troadec, secrétaire général pour les affaires régionales de la Bretagne et Rosine Le Bohec, fille de Paul et Jeannette Le Bohec.

Guy et Renée Goupil, goupil_guy@hotmail.com

⁹ *L'école, réparatrice de destins ? Sur les pas de la méthode Freinet*, Éditions L'Harmattan, 2007, Préface de Philippe Meirieu, www.amisdefreinet.org/lebohec

lettre aux Amis de Freinet

à propos de l'inauguration de la BU
par Rosine Le Bohec

Quand on m'a demandé, il y a plus de 2 ans, si j'acceptais que le nom de Paul soit donné à la bibliothèque de l'IUT Carrières Sociales de Rennes, j'ai donné bien sûr mon accord. Mais ne voyant rien venir, j'avais fini par penser que l'inauguration avait eu lieu discrètement ou avait été annulée.

Et puis avant Noël, Francis le Hérissé, ancien collègue de Paul à l'IUT, m'a contactée et nous avons préparé un diaporama sur le parcours de Paul.

La cérémonie a eu lieu le 5 janvier, je craignais d'être émue en lisant des extraits de *L'École, réparatrice de destins ?*, et je l'ai été mais pas assez pour ne pas pouvoir aller jusqu'au bout. Ensuite les discours se sont succédé : le maire de Rennes, le président du conseil général, la représentante du préfet ont pris la parole dans un ordre protocolaire que j'ai oublié. Discours justes et adaptés à la situation nous a-t-il semblé. J'ai cru parfois sentir l'estime des politiques qui ont fait le choix de vies plus brillantes, pour des hommes comme Paul qui sont restés au charbon toute leur vie.

Est-ce que je suis fière de cet honneur qui est fait à mon père ? Non, je considère, comme lui, que ce sont les idées qui comptent, que l'exaltation du moi n'aboutit en général à rien de bon.

Paul m'a demandé de défendre ses idées après son départ – c'est le terme qu'il employait –. Sur le coup, ça m'a énervée parce que j'en ai longtemps voulu à mes parents de l'austérité et de la marginalité où leur militantisme nous a fait vivre et je me suis dit qu'il pourrait toujours se brosser pour que je me penche sur son héritage intellectuel.

Mais maintenant, trois ans après, je vois les choses différemment. D'abord, j'ai toujours su malgré tout qu'ils avaient raison, que leurs idées étaient justes. J'ai baigné dans le jus Freinet depuis ma naissance. Nulle part ensuite je n'ai rencontré d'êtres aussi passionnants, généreux et surtout intelligents que dans ce mouvement. Les congrès de Pâques, les stages et surtout les journées d'été de Vence et la beauté de la Provence (vue du Trégastel des années 50) m'ont laissé un parfum de fraternité inoubliable.

Et puis, j'ai découvert le travail acharné, héroïque même qui se cachait derrière tout cela. La correspondance de Freinet à Paul en témoigne, et je suis moins sévère à leur égard.

Je vois aussi ce que la société et l'école actuelle a à gagner à ce que se répandent les idées de Freinet. Je constate d'ailleurs qu'elles progressent dans les IO mais sans que son nom soit jamais prononcé...

Mais revenons à l'inauguration. Renée et Guy Goupil, dont la présence m'a été précieuse, avaient amené des toiles de jute peintes dans la classe de Jeannette. Ces trois toiles ont été du plus bel effet dans la salle blanche de la bibliothèque. Et dans l'euphorie du moment, nous avons pensé qu'une exposition spectaculaire de ce genre serait une très bonne publicité pour le Mouvement Freinet. Les deux Mayennais ont fait une démarche en ce sens à la médiathèque de Mayenne ; je vais rencontrer à Rennes l'adjoint à la culture. Trouver une salle aussi valorisante est indispensable. Ensuite on verra, mais je sens qu'il y a un réservoir de bonne volonté disponible...

Bref, Paul est mort, Vive Paul ! Vive Freinet !

Rosine Le Bohec, rosinelebohec@gmail.com

inauguration de la bibliothèque Paul Le Bohec de l'IUT de Rennes

par l'Université de Rennes 1

Le jeudi 5 janvier 2012, à 11h, a eu lieu l'inauguration de la bibliothèque Paul Le Bohec des départements Gestion des entreprises et administration (GEA) et Carrières sociales de l'IUT de Rennes.

David Alis, premier vice-président de l'université de Rennes 1 représentant le Président Guy Cathelineau, a ouvert la cérémonie avant de laisser la parole à Francis Le Hérisse, ancien enseignant et membre fondateur du département carrières sociales de l'IUT de Rennes, puis à Rosine Le Bohec, fille de Paul Le Bohec.

Les partenaires financiers du projet se sont ensuite exprimés : Daniel Delaveau, maire de Rennes et président de Rennes Métropole, Jean-Louis Tourenne, président du Conseil général d'Ille-et-Vilaine, Bernard Pouliquen, vice-président chargé de l'enseignement supérieur et de la recherche du Conseil régional de Bretagne représentant Jean-Yves Le Drian, président de la Région Bretagne, et Isabelle Gravière-Troadec, secrétaire général pour les affaires régionales de la Bretagne représentant Michel Cadot, préfet de la Région. Tous ont rendu hommage à Paul Le Bohec (1921-2009), ancien enseignant membre fondateur du département Carrières sociales de l'IUT de Rennes et grand pédagogue.

Une plaque à l'entrée de la bibliothèque a été dévoilée en point d'orgue à la cérémonie.



Qui était Paul Le Bohec ?

Paul Le Bohec (1921-2009) fut en 1969 l'un des enseignants fondateurs du département Carrières sociales de Rennes. Il y a développé et longtemps animé des ateliers d'expression-crédation. Compagnon de route du célèbre pédagogue Célestin Freinet, militant original de la formation tout au long de la vie et auteur d'ouvrages pédagogiques consacrés notamment à la Méthode Naturelle, Paul Le Bohec bénéficie d'une grande reconnaissance au niveau national et européen. (www.amisdefreinet.org)

La bibliothèque



Le projet a été financé dans le cadre des Contrats de projet État-Région pour un montant total de 2 048 000 euros.

Ce nouvel équipement constitue un ensemble architectural d'une surface totale de 630 mètres carrés. Il comprend le bâtiment de la bibliothèque, qui présente une image forte renforcée par l'usage de l'inox brossé et d'un bardage en chêne brut de sciage, ainsi qu'une extension. Au sein du bâtiment, le hall, la cafétéria et la salle de cours s'organisent autour d'une terrasse supportant un large auvent.

D'abord conçue à l'intention des étudiants et des personnels des départements GEA et Carrières sociales de l'IUT de Rennes, la bibliothèque Paul Le Bohec est gratuitement accessible aux étudiants des universités de Rennes 1, de

Rennes 2 et des établissements conventionnés. Sur inscription, les lecteurs extérieurs peuvent être autorisés à emprunter des documents.

Service de presse de l'Université de Rennes 1

des compléments internet

par Hervé Moullé



Vous pouvez retrouver ces informations et toutes celles qui ne trouvent pas place ici dans dossier consacré à Paul Le Bohec dans le site Amis de Freinet : www.amisdefreinet.org/lebohec .

D'autres sites évoquent cette inauguration :

Le premier est le compte rendu de l'inauguration sur le site de l'université de Rennes :

www.univ-rennes1.fr/themes/actualites/uneActualite//Inauguration.cid69465

puis la page de la BU : www.iutren.univ-rennes1.fr/BibliothequeIUT/Bibliotheque-GEA-CS

et le blog du maire de Rennes : www.danieldelaveau.fr/?p=819

Hervé Moullé, moullé@ecolebizu.org

la Pédagogie Freinet à l'écran

par Michel Barré

Freinet, héros d'un film : *L'École Buissonnière*

Dès sa présentation au congrès de l'École Moderne à Angers, en avril 1949, le film de Jean-Paul Le Chanois devient emblématique de la pédagogie Freinet. Le leitmotiv musical du film, "*J'ai lié ma botte*", restera pendant des années le chant de ralliement des débuts de séances de congrès. En réalité, ce chant n'a pas été composé par l'auteur de la musique du film, Joseph Kosma (le complice des chansons de Prévert), mais par Francine Cockempot, animatrice de chant du scoutisme féminin. L'explication: Le Chanois avait découvert cette chanson à l'école Freinet de Vence, au cours du tournage. Michel E. Bertrand l'ayant ramenée d'un stage de colonies de vacances des CEMEA, l'avait apprise aux enfants de l'école où il avait été appelé en octobre 1947 par Freinet, à sa sortie de l'école normale.

Mais remontons en arrière pour évoquer la conception et le tournage du film.

Au départ, une rencontre de copains

J'ai souvent entendu dire, sans avoir pu le vérifier, que Jean-Paul Le Chanois et Bernard Blier avaient sympathisé pendant la guerre, en 1940, et s'étaient promis de tourner ensemble plusieurs films dès qu'ils le pourraient. De fait, Blier fut l'interprète principal de plusieurs films de Le Chanois après la Libération.

Sous son vrai nom: Jean-Paul Dreyfus, Le Chanois, né en 1909, avait joué en 1932 dans *L'affaire est dans le sac*, film de Pierre Prévert auquel participaient également M. Duhamel et J. Prévert. Il avait été assistant réalisateur de Tourneur, Renoir et Ophuls. Son premier film personnel, un court métrage sur Vaillant-Couturier, date de 1938. C'est pendant l'Occupation qu'il adopte le pseudonyme de Le Chanois qu'il conserve ensuite.

Bernard Blier avait déjà joué, avant la guerre, dans plusieurs films connus: *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève* et *Entrée des artistes*.

Une histoire vraie, largement modifiée et romancée

Pour le choix du sujet, Le Chanois, membre de la bande à Prévert et du groupe Octobre, avait eu connaissance de l'affaire Freinet en 1933. A quel moment se fait, entre Le Chanois et Freinet, la rencontre qui donnera corps au projet de film? Rien ne permet de le préciser. Toujours est-il qu'Élise Freinet, qui termine alors son livre *Naissance d'une Pédagogie Populaire*, rédige un synopsis (payé 50 000F de 1948) pour servir de base au scénario. La B.T. 100 *L'École Buissonnière* (22-1-1950) donne une idée de ce que pouvait être ce synopsis. Pour des raisons d'unité de lieu et d'intrigue, Le Chanois décide de regrouper dans un seul village ce qui s'était passé à Bar-sur-Loup (l'innovation) et à St-Paul (le conflit). C'est Saint-Jeannet, village proche de Vence, qui est choisi comme cadre de la plupart des scènes d'extérieur. Une des placettes est le lieu principal: un décor transforme l'une des maisons en école et un faux monument aux morts est ajouté au bout de la place où les conseillers municipaux du film joueront aux boules.

Il est probable qu'en Italie, un cinéaste néo-réaliste aurait créé un film assez proche de la véritable affaire de Saint-Paul. En France, après la courte euphorie unitaire de la Libération, suivie de la scission syndicale de 1947, la production d'un film grand public contraint à des infléchissements importants du sujet:

-une dépolitisation de l'histoire (ce n'est plus l'affrontement politique entre l'Action Française et l'instituteur "bolchevique", tout au plus une opposition sociale: les nantis face aux gens du peuple),

-de ce fait, l'intrigue se ramène surtout à un problème d'innovation pédagogique mal acceptée par les traditionalistes de tous bords,

-une issue positive: si l'instituteur obtient la réussite de tous ses élèves au certificat, il pourra rester au village (Freinet n'avait pas eu ce choix à la rentrée de Pâques 33, ses adversaires exigeaient

son départ immédiat et l'avaient obtenu),

-la polarisation sur un cas symbolique: celui d'Albert, l'adolescent orphelin de guerre, considéré comme le voyou du village,

-une folklorisation du milieu: le village provençal de L'École Buissonnière ressemble à ceux de Pagnol (Le Chanois reprend d'ailleurs certains de ses acteurs habituels: Delmont, Maupi, Poupon, Arius, Ardisson, Jenny Hélia),

-enfin, on greffe une petite intrigue sentimentale en deux temps (la serveuse de l'auberge et l'institutrice des filles).

Néanmoins, on retrouve beaucoup d'éléments de la réalité historique: l'instituteur relevant d'une blessure de guerre, l'introduction de la petite imprimerie, la première correspondance avec une classe bretonne, la campagne diffamatoire, les pressions exercées sur les parents pour qu'ils fassent la grève scolaire, le rôle de l'antiquaire, fer de lance de la cabale contre Freinet. Dans le détail, on reconnaît des textes d'enfants souvent cités par Freinet : la course d'escargots, le petit chat qui ne voulait pas mourir, ou des allusions à des *Dits de Mathieu* : prendre la tête du peloton, le cheval qui n'a pas soif.

Observons que l'instituteur apparaît comme un novateur isolé. A part son correspondant breton, aucun de ses collègues ne semble échapper au traditionalisme et la notion de mouvement pédagogique est totalement absente.

Certains ont cru voir l'origine du nom du héros, M. Pascal, dans celui d'un instituteur varois, cité par Élise (p. 54 de N.P.P.). J'en doute, car ce Joseph Pascal, à l'inverse de son ami Alziary, avait refusé de se joindre en 1926 au mouvement qui naissait. On peut observer que les deux instituteurs du film (Pascal et Arnaud) portent des noms qui sont des prénoms. Il n'est pas impossible que celui d'Albert, donné au personnage de l'adolescent, soit un hommage au jeune Albert Belleudy, fusillé pour faits de résistance en 1944, après avoir secondé Freinet dans toutes les tâches de l'école Freinet entre 1934 et 1939.

La figuration enfantine

Le rôle clé d'Albert est confié à Pierre Costes, un jeune acteur ayant dépassé l'âge du rôle mais qui a su convaincre le réalisateur en se présentant aux essais habillé en écolier de l'ancien temps.

Pour les autres rôles d'enfants, on a fait appel à des petits Niçois, habitués à la figuration dans les studios de la Victorine, et à des gamins remarquables au cours des repérages. Plusieurs pensionnaires de l'école Freinet complètent la distribution, tant pour la classe des garçons que pour celle des filles. Le Chanois a trouvé plus commode, pour les tournages en extérieur (à Saint-Jeannet ou au bord du torrent), de loger les petits acteurs à l'école Freinet. C'est Michel Bertrand qui accompagne et encadre l'ensemble de ces enfants, élèves ou non de l'école, en dehors des moments de tournage, de septembre à novembre 1948.

Je me souviens d'une anecdote à ce sujet. Voyageant dans un train de banlieue parisienne, à cette époque, je découvre un titre de France-Soir parlant d'une grève à l'école Freinet. Sans être lecteur coutumier du journal, je l'achète, intrigué. Il ne s'agit que d'un potin élevé, non sans malignité, à la hauteur d'un fait divers. Parce qu'on voulait leur imposer une alimentation sans sel (préconisée par Elise Freinet), les petits acteurs non élèves de l'école ont protesté et menacé de faire la grève du tournage si on ne les nourrissait pas comme chez eux. Ce qui est décidé aussitôt, on le devine. Les chansons du film sont enregistrées, non avec les enfants figurants, mais avec les élèves d'un instituteur musicien de l'école Fuon Cauda de Nice, Camatte. Les enfants ont ainsi l'occasion de visiter le studio de la Victorine, un jour du tournage de la scène du certificat. Ils le racontent dans *La Gerbe* de janvier 1949.

La présence de Freinet à certains tournages

Au cours de conversations en 1950-51, j'ai parfois écouté Freinet ou Bertrand parler du tournage du film. C'est pourtant dans une émission radiophonique de variétés que, pour la première fois, j'avais entendu avec surprise évoquer cette présence de Freinet. Un soir d'octobre 1949, Jean Nohain annonce soudain: " *Comme c'est la rentrée des classes, j'ai invité un instituteur, mais il n'est pas comme les autres puisque c'est celui de L'École Buissonnière* ". En un éclair, je me dis : Freinet

n'est tout de même pas venu chez Jean Nohain! A cette époque, la médiatisation à outrance ne nous avait pas encore habitués à voir des personnalités prêtes à n'importe quoi pour figurer dans une émission à grande audience. Et l'animateur continue intarissable: "*Je suis heureux d'accueillir celui que nous aurions tous aimé avoir comme maître d'école, M. Bernard Blier !*" (ouf!). Quand les applaudissements de rigueur prennent fin, l'acteur enchaîne: "*Je veux préciser que je ne suis pas le véritable instituteur de L'École Buissonnière, car il existe et je le connais, il s'appelle M. Freinet. Depuis bien des années, il s'acharne à transformer la façon de faire l'école, ce qui lui a valu des ennuis et beaucoup de réussites.*" En quelques phrases sensibles, il raconte l'affection spontanée des enfants pour Freinet. Cela se remarquait au fait qu'il était immédiatement entouré d'enfants, dès qu'il arrivait sur les lieux de tournage. Par la suite, Blier citera souvent son rôle d'instituteur parmi ceux, pourtant nombreux, qui l'ont particulièrement marqué au cours de sa féconde carrière d'acteur. Curieusement, dans une interview de la fin de sa vie, il décrit Freinet comme un stalinien sectaire. Peut-être ne gardait-il plus que le souvenir du conflit juridique qui suivit et dans lequel le stalinisme n'était pourtant pas du côté de l'inspirateur du film.

L'annonce aux militants

Au début, l'atmosphère est au beau fixe. Dans *L'Éducateur* n°3 (1er nov. 48), Freinet écrit : *Un metteur en scène de talent, J.-P. Le Chanois, avait eu connaissance, il y a quelques années, de nos réalisations. Il avait compris tout de suite ce qu'elles contenaient d'essentiel et de typique; cette reconsidération profonde de notre éducation, que nous voyons, nous, sur le plan de la pensée et de la vie de l'enfant, il l'a conçue, lui, en images. L'idée du film était née, d'un film qui ferait comprendre au grand public ce qu'apporteraient de précieux et d'humain les techniques dont nous avons prouvé la réussite pédagogique. Le Chanois, metteur en scène, s'est fait pédagogue. Il a lu nos livres et nos brochures, médité L'Éducateur et surtout les Dits de Mathieu; il a cherché dans notre aventure pédagogique la trame du film qu'on est en train de tourner aux environs de Vence et aux studios de la Victorine à Nice.*

Il ne s'agit certes pas du film technique dont nous étudions et préparons la réalisation prochaine, mais d'un film pour le grand public, qui doit parler naturellement un langage différent de celui qui nous est familier. Nous avons aidé de notre mieux pour que ce film soit une réussite, c'est-à-dire qu'il fasse sentir et comprendre aux parents d'élèves les vertus des conceptions pédagogiques qui constituent un des grands tournants historiques de l'éducation populaire.

Il ne nous appartient pas de présenter un jugement prématuré de l'œuvre entreprise. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il a été réalisé avec ferveur par des hommes qui se sont donnés profondément à leur œuvre, sans autre souci que de la faire servir à l'éducation du peuple. Dans le n°10 (15 fév. 49), Freinet prévient à nouveau que ce film n'est point le film de nos techniques qu'attendent les camarades (...) mais un film destiné au grand public, que le metteur en scène a quelque peu romancé naturellement et surtout qu'il a dû dépouiller, au risque de le voir boycotter, des éléments essentiels du drame : la laïcité, la lutte cléricale et la basse politique réactionnaire. (...) Le metteur en scène s'est attaché surtout à montrer au public les avantages psychiques et humains de nos techniques, ce renouvellement, cette reconsidération de la pédagogie sur la base des intérêts et des besoins enfantins. Et il y a, à mon avis, parfaitement réussi.

L'image de l'instituteur traditionnel dans le film

Quand il voit la version définitive du film, Freinet est le premier à regretter l'image caricaturale donnée du vieil instituteur, M. Arnaud, car il craint qu'elle fasse réagir négativement certains admirateurs des "hussards de la Troisième République" alors qu'il veut montrer comment mieux mettre réaliser leur idéal généreux. Il rédige un texte où il critique que l'on ait représenté *le vieil instituteur d'une façon un peu caricaturale et, à certains moments, un tantinet ridicule. Je sais bien que ce qu'il peut y avoir de forcé (...) est ensuite racheté par l'attitude courageuse du vieux maître en face de la coalition anti-laïque, pour la défense du pédagogue téméraire qui bouscule la tradition et la routine. (...)*

Si, un jour prochain, le film pouvait devenir un film d'éducation, non soumis aux exigences insurmontables de la distribution et de la vente, nous demanderions que disparaissent quelques

scènes que nous réprouvons et qui n'ajoutent absolument rien au film que nous aimons. Mais nous demanderions, par contre, que soient rétablis des passages malencontreusement supprimés. Quand Pascal rencontre M. Arnaud dans la salle de classe puis qu'il s'en va avec Lise, le vieil instituteur reste seul. Il fait alors, dans un silence émouvant, le tour de la salle où il a tant travaillé et que la retraite l'oblige à quitter. Il s'assoit un instant encore à la chaire qui ne fut pas pour lui qu'un symbole, il examine une dernière fois les tableaux que nous trouvons démodés et dépassés, mais qui marquèrent en leur temps ce souci de constante recherche pour une meilleure éducation dont nous nous réclamons. Il s'imagine, sur ces bancs aujourd'hui vides, les générations d'enfants qu'il a préparés de son mieux à être des hommes. Il se met à pleurer. (...) Puisse cet hommage au Pascal de 1949 faire mieux comprendre aux spectateurs du film *L'École Buissonnière* le vrai mérite des Arnaud de l'école laïque française.

Il ne fait pas de doute que Freinet aurait volontiers coupé la scène du baiser dans la grange et laissé celle des adieux du vieil instituteur à sa classe. Le Chanois a-t-il eu tort de couper au montage une scène qu'il jugeait trop mélo? Sur le plan cinématographique, il est difficile de trancher sans pouvoir comparer les deux versions.

Un accueil largement favorable

Projeté en séance privée à Paris en janvier 49, en présence de personnalités de l'enseignement, le film est bien accueilli. Dès sa sortie en salles, au mois de mars, il touche un large public par son ton enjoué et généreux, se situant clairement du côté des exclus. La scène du certificat, où Albert parle de son approche vécue des droits de l'homme, est un morceau de bravoure qui ne laisse personne indifférent. Un film donnant une vision positive de l'école, c'était et reste trop rare pour ne pas être remarqué.

L'École Buissonnière obtient le premier prix au festival de Knokke-le-Zoute (Belgique), grâce, paraît-il, au soutien de jurés catholiques qui ignoraient le contexte français de guerre scolaire. Du côté de l'Est, le film est primé au festival de Karlovy Vary (Tchécoslovaquie). Sous le titre *Passion for life*, il obtient aussi une récompense à New York, ce qui ne surprendra pas ceux qui savent le triomphe qu'avait fait auparavant *La femme du boulanger* de Pagnol.

Le Conseil du cinéma de l'O.N.U. accorde sans réserves son patronage à ce film qui "illustre d'excellente manière l'un des aspects de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme". Il faut ajouter qu'en mai 49, une circulaire du Ministère belge de l'Instruction Publique recommande vivement aux enseignants de voir *L'École Buissonnière*.

La critique française fait bon accueil au film. André Bazin souligne, pour s'en réjouir, le style épique dans cette manière de traiter les problèmes d'éducation : *Si l'épopée ne s'est pas plus développée au cinéma, c'est que ce genre est, en partie au moins, fondé sur une commune croyance en ce qui est le bien et le mal. Dans une société divisée comme la nôtre, il ne peut plus y avoir que des films de propagande dès lors que l'on touche aux problèmes sociaux. Ce n'est pas à mon sens le moindre mérite du film de Le Chanois que d'avoir traité d'une question d'actualité sociale en sachant faire que tout spectateur, sans distinction d'opinion, puisse librement être du côté du héros.* En revanche, une critique cléricale, signée J. H., se situe clairement contre: *Il y a trop d'intentions visibles dans ce film pour qu'on ne soit pas inquiet de l'absence totale de la religion ni même de l'aspect religieux. Ce village (provençal!) n'a pas de prêtre, pas d'église... Rien ne s'oppose ici à la morale chrétienne ni à la religion, et pourtant cette morale et cette religion sont superbement dédaignées en éducation. Quelques images et quelques passages du dialogue seraient à supprimer pour le film puisse passer dans les salles familiales. Valeur morale : 4A/4C - STRICTEMENT POUR ADULTES (après coupures)*

Notons que si le cinéaste avait montré le rôle réel du curé de Saint-Paul, cela aurait créé un scandale bien plus grand que son absence dans le film.

La nécessité de redresser une image idéalisée de la réalité

Très vite, Freinet se rend compte qu'il faut mettre en garde les jeunes enseignants contre une vision trop édulcorée du combat pour un autre éducation. Le film "*n'est qu'un léger euphémisme*" de la véritable affaire de Saint-Paul. *Il ne faut pas croire que l'aventure se soit terminée simplement,*

romantiquement par un succès au certificat d'études. Là est l'unique et dangereuse invention du cinéaste pour nous, éducateurs. Là est le piège tendu au néophyte qui ne viendrait parmi nous que pour cueillir des lauriers. Non, camarades, la lutte n'est pas terminée, car la Société reste trop imparfaite pour nous comprendre. Vous êtes assez initiés aux réalités sociales pour laisser au scénario la part romantique qui lui revient, çà et là : la quelconque aventure sentimentale, le succès théâtral d'un candidat du Certificat d'études. Et Freinet conclut qu'au-delà de l'émotion suscitée par le film, il faut participer au combat coopératif (Ed 15-16-17, 1er mai 49). Quelques mois plus tard, il ajoute : *Nous nous sommes naturellement préoccupés de "cette exploitation pédagogique du film". (...) Nous avons édité un programme passe-partout que nous mettons gratuitement à la disposition de nos groupes.(...) Il faut, à l'occasion du film, vendre le plus grand nombre possible de livres : Naissance d'une Pédagogie Populaire, qui feront comprendre et apprécier les idées que le film a semées.* (Ed 4, 15 nov. 49).

Bataille autour d'un générique

Le film est produit par la *Coopérative Générale du Cinéma Français*, ce côté coopératif n'est pas pour déplaire à Freinet. Un contrat lui attribue 8% des bénéfices de la production, après amortissement des frais de tournage, sommes qu'il a demandé de verser au compte de son école. Il semble évident, comme le laissent supposer des courriers de Le Chanois en décembre 48 et du producteur en février 49, que le nom de Freinet apparaîtra au générique. Le film reçoit le visa 13658, le 30 mars 49, et commence sa carrière commerciale. C'est alors qu'on découvre que seule apparaît, vers la fin du générique (la partie que les spectateurs ne lisent jamais), une petite mention "*Matériel scolaire et documents de l'Institut Coopératif de l'École Moderne Techniques Freinet*". L'absence du nom de Freinet au générique est d'autant plus durement ressentie que la plupart des échos favorables au film le considérant comme une pure fiction, sans rapport avec une quelconque réalité. Ce qui n'est pas toujours l'effet de l'ignorance, notamment dans certains organes communistes (voir *Les Lettres Françaises*, puis plus tard *L'École et la Nation*). *L'Écran français*, proche du parti communiste, atteint le comble en écrivant dans son n° du 1-2-49 : *Le récit de Le Chanois a le mérite d'être inspiré par des faits authentiques. Il s'agit des progrès scolaires et humains résultant de l'application des méthodes pédagogiques "actives", dites "méthodes Montessori"*. On peut comprendre la fureur de Freinet quand on sait les critiques formulées à l'époque contre le cléricisme de Mme Montessori et son ambiguïté à l'égard du fascisme italien. C'est seulement en avril 1950 que seront déclenchées les attaques publiques du PC contre Freinet, par un article de J. Snyders dans *La Nouvelle Critique* (n°15, p. 82). Néanmoins, quand on connaît les liens qui unissent alors au parti Le Chanois et la coopérative productrice, il est probable que les hostilités commencent indirectement par le silence sur Freinet au générique et dans la presse communiste.

Devant l'insistance de Freinet, la société productrice a finalement accepté le principe d'une dédicace collective faisant suite au générique :

Ce film est dédié à

Madame Montessori, Italie

Messieurs Claparède, Suisse

Bakulé, Tchécoslovaquie

Decroly, Belgique

Freinet, France

Pionniers de l'Éducation Moderne

Freinet n'est pas seul cité mais il se trouve en bonne compagnie dans cette Europe de l'éducation où il représente seul la France.

Hélas! les promesses ne sont pas tenues. Alors s'engage une longue bataille juridique. Dans un article intitulé *Contre l'exploitation par le cinéma des enfants acteurs*, Freinet critique sévèrement les conditions de tournage (après un réveil à 5h30, départ en car à 6h pour le studio de la Victorine, attente sous la chaleur des projecteurs, le visage couvert de maquillage, répétition des scènes jusqu'à une quinzaine de fois). Ces critiques concernent malheureusement tous les tournages professionnels et auraient eu davantage de poids si elles n'intervenaient si tard et ne se concluaient par le reproche

de la faible indemnisation (150 000F de l'époque sur un budget total de 36 millions) pour l'hébergement, la nourriture et la surveillance d'une vingtaine d'enfants pendant 3 mois. Au congrès de l'École Moderne de Nancy, en avril 1950, une motion exige le respect de la mention au générique. D'autre part, une campagne auprès des parlementaires s'inquiète des conditions de travail des enfants dans les studios cinématographiques.

Il faut attendre un jugement du Tribunal Civil de la Seine (3e chambre, 3e section) pour que, le 22 juin 1951, la société productrice soit condamnée à payer à Freinet 500.000F de dommages et intérêts et à modifier le générique comme convenu, sous astreinte de 10.000F par jour de retard. Jugement confirmé par la Cour d'Appel de Paris, le 7 mai 1952.

S'ensuit un combat pour faire vérifier l'application ou les infractions. Le film a alors terminé sa première exclusivité et c'est dans les petites villes que Freinet demande à ses militants de faire constater par huissier la non-modification de certaines copies, ce qui n'est pas toujours aisé. Grâce à la vigilance des camarades de l'ICEM, de tels constats sont établis à Montoire, à Saint-Nazaire. Le producteur doit finalement se plier au jugement.

Arrive le moment où le film disparaît des circuits professionnels. Seules des cinémathèques locales (de la Ligue de l'Enseignement, par exemple), puis celle de l'ICEM, feront désormais circuler des copies en 16mm, pas toujours dotées de la mention exigée au générique. Actuellement, il est diffusé en cassettes vidéo aux éditions René Château.

Un intérêt qui n'a pas disparu

L'École Buissonnière n'est sûrement pas un film pédagogique mais, curieusement, aucun documentaire ultérieur montrant des moments de classe en pédagogie Freinet ne l'a jamais supplanté, même auprès des enseignants. C'est le pouvoir de la fiction, menée avec talent, que de savoir mobiliser l'émotion pour permettre ensuite la réflexion et la remise en question. Le documentaire se contente de montrer, il ne convainc que les convaincus.

L'École Buissonnière fonctionne beaucoup au niveau des relations éducateurs-éduqués-milieu, un aspect important qui ne se dégage pas facilement d'un simple documentaire. Comment, en effet, ne pas être sensible au déferlement de la classe vers le milieu, les enfants questionnant pour leurs enquêtes tous les adultes du village. Observons aussi, dans le film, l'attitude des femmes, percevant mieux que les hommes, les transformations opérées dans le comportement des enfants par l'action de M. Pascal. Elles prennent plus massivement et plus énergiquement position en sa faveur au moment du conflit.

Plus de 40 ans après, on constate, non sans surprise, que *L'École Buissonnière* n'a pas perdu son impact et son intérêt, pour autant qu'on n'y cherche pas ce que le film n'a jamais prétendu montrer.

Les films CEL

Dès la sortie de *L'École Buissonnière*, Freinet a annoncé la mise en chantier d'autres films montrant, sans la romancer, la réalité des techniques Freinet. Dans les premières années du mouvement, c'est par des petits films Pathé-Baby de 9,5mm, tournés avec sa classe, qu'il avait montré ses enfants au travail. Il faudrait désormais dépasser ce cadre de pur amateurisme et réaliser des films de plus large diffusion. L'idéal aurait été d'intéresser un producteur de courts métrages à un projet de documentaire, ce qui aurait assuré le financement et la diffusion. Faute d'une telle solution, il faut travailler en semi-professionnalisme et réaliser coopérativement des films de 16 mm, format utilisé dans tous les départements par les circuits de cinéma des amicales laïques.

La mise en chantier de plusieurs films

Le premier projet mis en chantier est une illustration du dit de Mathieu : *Le cheval qui n'a pas soif*. Il est probable que le scénario a été élaboré par Élise Freinet et Michel E. Bertrand. Ce dernier accompagnait les enfants pendant les prises de vue de *L'École Buissonnière*. Cela n'a fait que renforcer son envie de participer davantage à la réalisation de films. Ne raconte-t-il pas à ses amis qu'il a pris des cours d'art dramatique (où il rencontrait Mouloudji) et qu'il a été l'un des boys de Mistinguett lors d'une tournée estivale?

Les premières prises de vue, en noir et blanc muet, se déroulent dans la campagne de Seine-et-Oise, vraisemblablement en 1949-50. L'opérateur est le neveu d'une militante de la Marne, jeune technicien de la télévision. Il s'agit des extérieurs avec le cheval. Pour les séquences de classe, se pose un double problème : le tournage en intérieur exigerait des moyens d'éclairage importants et une autorisation administrative, nécessaire pour tourner dans une école publique. Le projet reste en sommeil quelques mois. Au congrès de Montpellier à Pâques 51, Freinet a obtenu du C.A. de la coopérative l'autorisation de faire des essais de tournage pour évaluer les dépenses à prévoir et embauché aussitôt M.E. Bertrand, qui s'est mis en congé d'Éducation Nationale pour venir filmer à l'école Freinet au dernier trimestre. Ce qui provoque immédiatement une réaction de Fontvieille, responsable de la commission Cinéma, qui se sent court-circuité (*Coopération Pédagogique*, n° 28, avr. 51).

A Vence, pour résoudre les problèmes d'éclairage, on installe, sur un coin de la terrasse servant de salle à manger de plein air, un fond de décor de classe avec tableau noir et bureau magistral. La séquence de l'école traditionnelle est jouée par l'instituteur de la classe des grands, Roger Lagrave, mais son amour propre est préservé car on ne filme que sa main, sortant d'une manchette empesée, frappant le bureau avec la règle, montrant les exercices du tableau d'un geste impérieux, dénonçant le mauvais travail d'un cancre et même le réprimandant physiquement. Le rôle du cancre est tenu par un enfant de 11 ans, Christian. Enfin, la séquence positive montre une classe moderne au travail. On y voit Freinet animant lui-même une séance de texte libre, comme il le fait souvent le lundi matin. Le tournage est muet, le film devant être sonorisé en voix off.

Sur la lancée, M.E. Bertrand propose la réalisation d'un autre film, en couleur cette fois. A partir de quelques textes de la classe des petits (3 à 7 ans) et de certains autres inventés pour la circonstance, il s'agirait de montrer les divers aspects de la vie des petits à l'école Freinet. Le titre serait *Le livre de vie des petits de l'école Freinet*. Les textes imprimés serviraient de commentaire au film muet, sonorisé plus tard avec *Les Saisons* de Vivaldi.

Un nouveau décor est aménagé sur la terrasse, avec une porte et une fenêtre praticables, réalisés par le menuisier de la CEL, et une fresque peinte par les enfants. Mais on filme également dans les divers lieux de l'école : le jardin, la piscine, la salle à manger de plein air. Les principaux acteurs sont, bien entendu, les enfants de la petite classe et Simone, la monitrice qui en a la charge. D'autres enfants de l'école et des adultes apparaissent également : Freinet dans sa voiture, Jacques Bens (étudiant en rupture de fac qui deviendra plus tard gendre de Freinet et écrivain) fait deux apparitions, l'une en facteur, l'autre en paysan livrant des légumes. Moi-même, j'y figure quelques secondes.

Un troisième film est ensuite entrepris d'après un conte d'enfants de la collection *Enfantines*: *La fontaine qui ne voulait plus couler*. Les personnages modelés et peints comme des santons se déplacent, tirés par des fils, dans des décors de plâtre peint. M.E. Bertrand dirige le tournage, trois adultes réalisent l'animation : Balouette Freinet, J. Bens et Fred, moniteur de l'internat. Ce film en couleur doit être sonorisé en voix off.

Enfin, un quatrième film, en noir et blanc, est tourné fin 51 : *Six petits enfants allaient chercher des figues*, d'après un texte de l'école Freinet, publié avant la guerre. Les six enfants sont joués par des élèves de l'école, échelonnés entre 4 et 14 ans. La maman est Jacqueline, la femme de M.E. Bertrand, alors enceinte de son premier enfant, ce qui transformera le tournage en course contre la montre.

La proposition d'une caisse spéciale Cinéma

Ces quatre films ont été tournés en moins d'un an mais ils sont loin d'être terminés. Seul *Le cheval qui n'a pas soif* est vraiment bouclé au printemps 52 et pourrait être présenté aux militants à Pâques au congrès de La Rochelle. Freinet est décidé à ne pas en rester là. Pour trouver un financement supplémentaire, il propose une caisse spéciale, appelée *Guilde du cinéma*, alimentée par de nouvelles souscriptions.

Il a sondé par circulaire les militants. Comme souvent, seule une minorité a répondu rapidement. Travaillant au secrétariat de Freinet, je suis chargé de dépouiller les réactions. Approximativement, 30% approuvent sans réserve (comme d'habitude) les projets de Freinet. 20% se déclarent contre en

disant : "On a déjà assez de mal à financer les urgences (on vient à peine de terminer les nouveaux bâtiments de la coopérative à Cannes). Ce n'est pas le moment d'ouvrir un secteur important de dépenses nouvelles". La moitié restante est, d'après moi, embarrassée ou indécise, s'échelonnant entre le "Oui, mais à condition que..." jusqu'au "Je ne serais pas contre, mais...". Freinet n'interprète pas les choses comme moi, comptabilisant les "Oui mais" dans les Oui et les "pas contre" comme "plutôt pour". Ce qui lui laisse prévoir une large majorité pour l'assemblée générale de la CEL.

La projection en avant-première au congrès de La Rochelle

Lors de la projection du *Cheval qui n'a pas soif*, c'est un tollé pour quelques-uns, notamment Lorrain, militant des débuts devenu inspecteur : "*Ce n'est pas en caricaturant ainsi l'instituteur traditionnel qu'on risque d'attirer à nous de nouveaux collègues! Ce film n'informe pas sur les techniques Freinet, il n'apporte qu'un sujet de polémique dont nous n'avons nul besoin.*" Sans être aussi virulents, beaucoup d'autres camarades n'apprécient pas le film. Ils réagiront autrement devant des extraits du *Livre de vie des petits* encore inachevé. Pour atténuer les critiques, Freinet évoque les deux autres films tournés d'après des textes d'enfants. S'il avait pu tout montrer, il aurait peut-être inversé les réticences. En se contentant d'en parler, il laisse surtout se développer l'impression du fait accompli. Fonvieille, le responsable de la commission Cinéma, est choqué d'avoir été tenu dans l'ignorance des initiatives engagées. Ne demande-t-on pas aux militants d'entériner des décisions déjà exécutées?

La présentation des chants d'enfants de Vence

Un autre problème vient interférer sur celui des films : la série d'enregistrements intitulée : *Méthode naturelle de musique*. Il s'agit d'une autre initiative de M.E. Bertrand et J. Bens (qui ont déjà collaboré pour créer des chansons proposées à Yves Montant). Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'agit pas, comme Freinet l'a fait pour la lecture et le dessin, de réunir des documents spontanés montrant comment les enfants progressent dans le domaine musical. Il s'agit de quelques poèmes d'enfants de l'école Freinet, mis en musique par eux-mêmes ou par d'autres, et largement retravaillés avec l'aide des adultes, notamment pour leur donner une structure de chanson avec couplets et refrain. Ces chansons sont chantées en chœur et accompagnées au piano par J. Bens.

Une anecdote montre les difficultés de l'entreprise. Quelque temps auparavant, Elise Freinet a demandé à une monitrice de faire apprendre aux autres enfants la création de l'un d'eux, mise au point avec elle à l'Auberge. L'enfant chante sa chanson devant le groupe et la monitrice la fait consciencieusement répéter. Le chant est présenté en veillée du samedi. Elise l'interrompt, reprochant à la monitrice d'avoir déformé la musique. Faute d'enregistrement ou de notation écrite, il est impossible de trancher. Néanmoins, c'est bien l'auteur qui a chanté au groupe la version reprise en chœur. On attendait probablement trop des capacités musicales de ces enfants, beaucoup moins à l'aise dans ce domaine que pour l'expression verbale ou graphique. Il leur est difficile de mémoriser leurs trouvailles et, comme on ne dispose pas encore de magnétophone léger pour saisir les créations spontanées, cela contraint les adultes à intervenir davantage.

J'associe ce problème à celui des films, car l'audition publique des enregistrements, suivant de peu la projection du film, suscite le même type de réactions. Quelques-uns de ceux qui avaient critiqué le film, attaquent violemment les chants, dénonçant leur style "à la mode", leur absence d'authenticité, leur caractère morbide, le manque de rigueur du chant collectif. Si tout n'est pas faux dans ces affirmations, c'est tout de même très excessif. Certes l'appellation "Méthode naturelle" est abusive et incite à réagir. Néanmoins, certains reproches pourraient s'adresser à de nombreux poèmes d'enfants ou d'adolescents. Toutes ces critiques seront détaillées par écrit, quelques mois plus tard, par un militant du Var, Charles Allo, qui n'était pas présent au congrès mais qui a écouté en détail les enregistrements (*Coopération Pédagogique*, n°5 du 18 oct. 52).

Quelles motivations à ces réactions négatives ?

Les congrès n'avaient pas habitué Freinet à une telle virulence de propos. On pourrait se demander si, après deux ans de heurts idéologiques avec le P.C., on n'assiste pas à une intervention

du parti pour provoquer l'affrontement au sein même du mouvement. Franchement, je ne le crois pas. Bien sûr, quelques militants communistes orthodoxes critiquent l'univers "détaché de tout contenu social" de quelques chansons (certes, on est loin du réalisme socialiste préconisé par Jdanov), mais ceux d'entre eux qui fréquentent l'école Freinet, l'été, sont prêts à défendre des créations dont ils connaissent les jeunes auteurs.

Par contre, la plupart des réactions négatives proviennent de militants assez peu politisés qui, connaissant les faibles moyens de leur commission, découvrent que M.E. Bertrand a bénéficié de matériels coûteux. L'objectivité oblige à préciser que ces moyens sont très loin du professionnalisme, qu'il a fallu tendre de vieilles couvertures pour transformer une chambre en studio d'enregistrement. Pour alimenter le magnétophone, de type professionnel, il a fallu bricoler pour convertir en courant électrique standard le courant local de Vence (alternatif à 25 périodes), grâce au couplage d'un moteur et d'un alternateur, etc.

Il n'en reste pas moins, aux yeux de beaucoup, une impression de "deux poids et deux mesures". Certains supportent mal que Freinet ait outrepassé les décisions prises l'année précédente. Plus rares sont ceux expriment en privé leur méfiance vis-à-vis de M.E. Bertrand, suspecté par eux de se faire la main avec l'argent de la coopé, pour ensuite se lancer dans une carrière professionnelle. Une telle interprétation est tout à fait injuste, mais révèle une animosité contre l'homme en oubliant ses incontestables qualités créatrices derrière son caractère impulsif et parfois distant à l'égard des militants de base.

Fronde à l'assemblée générale de la CEL

Freinet se trouve confronté à une opposition qu'il n'avait pas prévue et ne peut comprendre. Habituellement, les empoignades portent sur l'attitude à adopter face à des problèmes sociaux, syndicaux ou politiques et cela n'a rien de surprenant dans un mouvement aussi pluraliste. On se rassemble bien vite autour des choix éducatifs communs. Cette fois, c'est justement autour de principes pédagogiques que l'on s'empoigne et parfois en renvoyant à Freinet des paroles prononcées par lui un peu plus tôt (par exemple, contre la caricature du vieil instituteur dans *L'École Buissonnière*, ou dans sa critique de ceux qui font singer aux enfants le monde des adultes). Je tente alors d'expliquer que beaucoup d'indécis ont basculé dans l'opposition à une nouvelle caisse Cinéma, mais Freinet me traite presque de menteur. Il en reste à son décompte personnel: à peu près 80% pour. Quand il s'avère que l'A.G. ne le suivra pas, il se met en colère, déclare qu'il retirera son argent personnel de la CEL pour financer le cinéma et sort en menaçant de tout abandonner. Stupeur générale. La fronde, d'accord, mais pas la révolution et sûrement pas le parricide. Il s'agit de recoller les morceaux. Les fidèles de la première heure vont négocier en coulisse. Il est décidé de ne pas mettre un terme à la réalisation de films et de proposer une souscription spéciale pour la Guilde du cinéma. A peine une centaine s'inscrit sur place, ce qui est fort peu comparé au nombre des congressistes, habituellement les plus motivés des militants. Tout laisse prévoir une faible réussite dans le reste du mouvement. Quelques mois plus tard (juin 52), on n'atteint pas 150. Cela ne permettra pas d'entreprendre de nouveaux projets. La caisse spéciale qui avait été créée pour le cinéma ne tardera pas à être supprimée.

Le devenir des films CEL

Alors on se contente de terminer et de diffuser les quatre films déjà tournés. *Le cheval qui n'a pas soif* est mieux sonorisé mais ne sera jamais accepté par les militants et il croupira dans les réserves. *Le livre de vie des petits de l'école Freinet* a la plus brillante carrière, car il correspond au type de document qu'on attendait sur la vie d'une classe, même s'il s'agit d'un cas un peu spécial (niveau maternelle-CP d'une école en internat).

Les deux autres, malgré quelques récompenses reçues hors du mouvement, n'obtiendront qu'un accueil mitigé des militants. On juge leur rythme trop lent, mais n'est-on pas influencé par le style des productions américaines pour enfants? Quoi qu'il en soit, *Les six petits enfants* et *La fontaine qui ne voulait plus couler* ne trouveront jamais vraiment leur public.

L'ouverture d'autres pistes

Pour montrer qu'il ne recherchait pas uniquement des films vitrines, réalisés par M.E.Bertrand et mettant en valeur son école, Freinet relance le problème des films documentaires qui seraient l'équivalent de la collection BT. Il faut d'abord se mettre d'accord sur un format de projection dans les classes. Le 16 mm est trop coûteux. Seuls quelques nostalgiques restent accrochés au souvenir du Pathé-Baby en 9,5. La plupart optent pour le 8 mm qui désormais s'impose. Freinet envisage de faire construire un projecteur simple et robuste qu'on pourrait mettre sans crainte dans les mains des enfants, comme l'ancien Pathé-Baby. Le projet tourne court. Quant aux films documentaires, l'expérience ne dépassera pas l'échange entre classes, comme cela se faisait déjà avant la guerre. Par contre, sur le plan de l'enregistrement sonore, l'avenir sera beaucoup plus prometteur. Nous en parlerons plus loin.

Les leçons tirées par Freinet de cette aventure

Au retour du congrès, je suis personnellement soumis au feu des questions de Freinet et surtout d'Élise (qui n'y a pas assisté). Autant Élise est indignée qu'on ait pu contester le leader, autant Freinet est attentif à ce que j'ai entendu dans les couloirs. En effet, de nombreux militants n'ont pas craint de me dire le fond de leur pensée, sachant que je saurais la transmettre à Freinet sans les désigner individuellement. Je m'aperçois, dans les mois qui suivent, qu'il tient réellement compte des sensibilités qui s'étaient exprimées à La Rochelle. Autant il est sujet à prendre parfois ses désirs pour des réalités (ce qui est la tendance de tous les créateurs), autant son réalisme reprend vite le dessus. Il sait que lui non plus ne pourra faire boire un cheval qui n'a pas soif; il ne s'agit pas d'une simple parabole mais d'une technique de vie. Alors qu'il avait critiqué à chaud mon interprétation des événements, Freinet me propose davantage de responsabilités dans son secrétariat, notamment dans les relations avec les jeunes militants. Je serais prêt à jouer le rôle qu'il voudrait me confier, au risque de me trouver souvent entre l'enclume et le marteau, comme cela a failli m'arriver à La Rochelle. Mais j'éprouve surtout le besoin d'acquérir une réelle expérience pédagogique personnelle plutôt que de devenir prématurément "permanent" du mouvement. Après avoir réfléchi, je réponds que je suis décidé à reprendre une classe à la rentrée suivante. D'ailleurs, mes rapports confiants avec Freinet me permettront peut-être de mieux traduire la sensibilité des militants de base, en me trouvant au sein d'un groupe départemental. Quoi qu'il en soit, Freinet ne tarde pas à ressouder l'unité des militants, en recentrant, comme toujours, sur des actions positives. Bien lui en prend, car on va aborder bientôt de plus dangereuses turbulences. Si je tiens pour négligeable l'influence extérieure du Parti Communiste dans ce conflit de La Rochelle, je pense que celui-ci en a tiré les leçons. Depuis 1950, il avait centré les attaques sur le "caractère faussement progressiste de la pédagogie" de Freinet, mais, faute de pouvoir définir une pédagogie réellement progressiste, il n'avait ébranlé aucun militant, hormis une poignée d'inconditionnels prêts à tous les alignements. C'est désormais sur la personne de Freinet, "dirigeant antidémocratique" de l'ICEM, puis "patron de combat" de la CEL, que porteront les attaques. Si Freinet n'avait pas su resserrer son mouvement après le congrès de La Rochelle, celui-ci aurait sans doute mal supporté le choc, l'année suivante à Rouen (Pâques 53).

D'autres films sur la pédagogie Freinet

Il faudra attendre plus d'une douzaine d'années pour que d'autres films soient entrepris sur la pédagogie Freinet. Il s'agit de courts métrages professionnels, produits par la société "les Films de Touraine" et intitulés *Au matin de la vie* et *Le poème d'exister*. Tournés encore à l'école Freinet, ils ne recevront dans le mouvement qu'un accueil mitigé. C'est après la mort de Freinet que seront réalisés par la *Radio-Télévision Scolaire*, d'intéressantes séquences de *L'Atelier de Pédagogie*, tournées, entre autres, dans différentes classes Freinet.

Michel Barré, barmic@wanadoo.fr

colloque : Freinet, 70 ans après

Une pédagogie du travail et de la dédicace ?

Actes du colloque de Caen (23 octobre 1996), sous la direction d'Henri Peyronie, éditions des Presses universitaires de Caen, Caen, 1998, 151 p.

notes de lecture, par Olivier Francomme

Le colloque « 70 ans d'éducation à la coopération et à la citoyenneté ; la pédagogie Freinet : permanences et mutations » était organisé par le CERCE de l'université de Caen, le 23 octobre 1996. L'introduction (p 7) d'Henri Peyronie présente succinctement le colloque à partir des contributions présentes dans cet ouvrage qui se situent à deux niveaux : le politique et le pédagogique. Jean Vial est décédé en 1997, et c'est son texte de 1966 en hommage à C. Freinet qui a servi de contribution. Pour Jean Vial, la pédagogie Freinet est une éducation du travail, dans l'attente de l'autre (la dédicace), et une formation. La contribution de Jean Houssaye aborde l'ambition sociale de la pédagogie Freinet. Luc Bruliard aborde la scission avec la pédagogie institutionnelle. Michel Fabre met la pédagogie Freinet à l'épreuve des didactiques. Alain Vergnoux procède à l'analyse textuelle des écrits de C. Freinet. Les textes de Christian Derrien et Yves Guillouet abordent des pratiques contemporaines (la télématique, le conseil des maîtres). Dans ce colloque, deux classes sont venues présenter un segment de leur vie, et en fin d'ouvrage, Henri Peyronie présente une étude sur le suivi d'élèves scolarisés en pédagogie Freinet.

Jean Vial (p 13) Pédagogie Freinet : pédagogie du travail, de l'aléatoire et de la dédicace.

Il faut avoir le courage de rompre et remettre en question le système pédagogique tel qu'il est. Par delà les finalités scolaires, il y a les finalités humaines, imprescriptibles et sacrées. Nous n'instruisons pas pour vaincre, mais pour vivre.

Ce qui est condamnable dans l'école, c'est le fait qu'il n'y ait qu'un registre, qu'une discipline, l'unicité. La pédagogie Freinet est la pédagogie du travail en vue, pour quelqu'un. C'est une pédagogie de la dédicace, une pédagogie de la réussite. Une responsabilité ça ne s'enseigne pas, ça s'assume. (p 20) La pédagogie Freinet est une pédagogie de la dédicace parce que l'intérêt du groupe est toujours pris en compte. On ne travaille que pour quelqu'un ! La coopération restera le maître mot de la pédagogie Freinet. La réussite de Freinet c'est son mouvement, coopératif.

Jean Houssaye (p 27) Freinet, la pédagogie et le politique.

Comment Freinet conjugue-t-il pédagogie et politique ? Quelles limites ? Freinet est délibérément socialiste, la pédagogie traditionnelle n'est que la forme scolaire du capitalisme. Il partage en cela l'analyse d'A. Gramsci¹⁰ sur le capitalisme de culture. Freinet est avant tout « un éducateur prolétarien » au service du peuple. La pire atteinte de l'école est le scolastisme.

Au cours de sa vie, Freinet a d'abord pensé que la pédagogie soviétique pourrait être un modèle pour l'École Moderne, mais il a vite déchanté en voyant ce qui en était fait en URSS, et que cela ne pouvait être une école traditionnelle à laquelle on ajoute des ateliers, fussent-ils de production.

Lier pédagogie et politique a des limites, qui sont d'abord internes, dans la classe : de quel travail parle-t-on ? Du travail ouvrier, du travail des champs ? Le rapport au monde du travail a tendance à disparaître (la forge, le tissage, la mécanique¹¹...). Puis, les limites sont aussi externes, en particulier, la distance au socialisme initial s'est distendue, parce que la société s'est sécularisée. La science, la technique se sont autonomisées. La pédagogie Freinet peut servir de nombreuses causes, et inversement elle peut être incarnée dans des formes différentes.

¹⁰ Antonio Gramsci était un écrivain-théoricien politique italien qui souhaitait faire émerger des « intellectuels organiques » mieux à même de contester l'hégémonie de la classe dominante sur la société civile.

¹¹ Mais ce rapport au monde du travail existe encore dans certaines structures éducatives, colombiennes par exemple, où les jeunes prennent en charge bon nombre d'activités productives : jardin, élevage...

Luc Bruliard (p 35) Un exemple de l'émergence des sciences humaines dans le mouvement Freinet. Le conflit avec l'Institut Parisien de l'École Moderne.

La pédagogie Freinet constitue-t-elle un paradigme pédagogique ? Ce qui est sûr, c'est que Freinet a puisé un peu partout¹², mais comment se situe-t-elle face aux sciences humaines ?

Luc Bruliard raconte les différentes dimensions de la scission entre l'équipe parisienne de l'École Moderne (Ipem) et Freinet. Deux personnages sont au centre du conflit : Raymond Fontvieille et Fernand Oury. Fontvieille était responsable du secteur cinéma de l'Icem. Fernand Oury a été influencé par son frère Jean, et la psychothérapie institutionnelle. Il reviendra à l'Icem par le groupe « Genèse de la coopé ». Plusieurs micro conflits sont à l'origine de la scission : un sur le statut des groupes départementaux (doivent-ils être des filiales ou être indépendants ?), un autre conflit a émergé à propos des apports de la psychologie dans la réflexion pédagogique.

À l'époque de la scission, les militants de l'Ipem ne font pas partie des compagnons de Freinet, la pratique de l'école moderne en milieu urbain est forcément différente (le directeur est incontournable, il y a peu d'ouverture possible sur l'environnement). Même Freinet est d'accord. La classe urbaine est incompatible avec une pédagogie centrée sur l'ouverture au milieu naturel, et les réflexions de l'Ipem s'orientent sur l'analyse de l'institution scolaire en ville : problèmes de santé physique, mentale, rapports hiérarchiques... Les stages de l'Ipem font beaucoup appel à la psychologie, et de nombreux articles du journal « L'éducateur d'Ile de France » sont rédigés par des personnalités extérieures au mouvement. Si Freinet s'appuie sur une réflexion philosophique et politique, l'apport des sciences humaines cliniques semble fondamental pour les militants de l'Ipem. Si Freinet et l'Ipem ont une conception proche de l'aliénation humaine, ils n'envisagent pas les mêmes moyens pour y répondre : travail sur le milieu pour l'un et prise de conscience de l'articulation dialectique de l'aliénation pour les autres.

Le couple Freinet s'est intéressé aux théories freudiennes dans les années 30, mais il s'en est éloigné ensuite. L'Ipem, à travers sa revue, a organisé une réflexion théorisée sur la notion de groupe, et les pédagogies institutionnelles (thérapeutique ou autogestionnaire).

Le conflit a aussi eu une dimension organisationnelle : la structure du mouvement de l'École Moderne était basée sur des fonctionnements contradictoires : familial, libertaire, bureaucratique, charismatique, économique. L'Ipem servira de révélateur de ces contradictions, ce qui enrichira plus tard le débat (non directivité, cybernétique) et aboutira, à partir des années 70, à une restructuration du mouvement.

La pédagogie institutionnelle est centrée sur la structuration de l'individu par la prise en compte explicite de l'inconscient dans les processus éducatifs. Des petits groupes se créent autour d'influences : psychanalytique, sociologique. Si les pédagogies institutionnelles se positionnent dans les sciences humaines, la pédagogie Freinet a du mal à valider ses concepts¹³ (tâtonnement expérimental, méthode naturelle).

Michel Fabre (p 47) Freinet et les didactiques

Cet article propose une lecture des congrès de 1987 et 1990, ce qui nous permet de mesurer la distance accomplie dans le mouvement Freinet depuis. Ce qui est central chez Freinet, c'est la question du sens, prise dans ses trois dimensions : la signification (savoir reconnu), la référence (portée sociale), et l'expression (comme mode de rapport au savoir). Ces 3 dimensions caractérisent bien la vigilance, pédagogique ou didactique.

L'expression est une grande préoccupation de Freinet. La relation entre l'élève et le savoir est un axe privilégié. Il existe deux tendances dans les courants pédagogiques : enseigner (structuration forte) et former (forme qui donne les moyens d'accès) qui est celle de Freinet. Cette conception implique une rupture paradigmatique qui est aussi psychologique (trois formes de structuration : hétéro, inter, et auto-structuration). Freinet est dans l'auto-structuration, et le cheminement actuel

¹² Victor Acker a effectué une recherche minutieuse des lectures de Freinet qu'il a recensées dans son ouvrage : *Célestin Freinet (1896-1966) : l'histoire d'un jeune intellectuel*

¹³ C'est aussi ce qui a changé récemment, par la parution d'ouvrages scientifiques portant : sur la forme pédagogique (H.-L. Go, Y. Reuter), sur le texte libre (P. Clanché), sur le tâtonnement expérimental (E. Lémery),... à voir en annexe bibliographique.

pousse vers l'inter-structuration (qui est interaction avec le milieu). Un des risques du non-interventionnisme est dans le rapport à l'obstacle (compréhension) dans la pensée de l'enfant. La méthode naturelle et le tâtonnement expérimental n'ont pas eu la théorie qu'ils méritaient (qui est actuellement en voie de développement). Ce que dit la didactique, c'est qu'il ne faut pas regarder uniquement l'entrée dans l'apprentissage, mais aussi la structuration de celui-ci (processus cognitif). Là encore, un cheminement a été accompli, notamment à travers les travaux du chantier outil de l'Icem qui s'est préoccupé du cheminement dans l'apprentissage.

Sur la référence, ou l'utilité sociale des savoirs scolaires : Freinet a introduit des techniques et des activités dégagées de scolastisme. Deux tendances se dégagent : la didactisation (rationalisation des apprentissages) et la finalisation (qui rend aux activités leur caractère vivant). L'idéal serait selon l'auteur, d'infléchir la logique du projet dans le sens des apprentissages.

Sur la signification ou la valeur des activités scolaires : les activités scolaires doivent se référer à des pratiques sociales, à une finalisation (et donc à certaines activités et pas d'autres). Il y a nécessité d'explicitier « la méthode naturelle ». Pour Freinet on ne peut enseigner des contenus « morts ». Mais comment enseigner « l'esprit scientifique » ? Il faut traiter les représentations quand elles font obstacle à la pensée scientifique.

En conclusion, il existe trois modalités de la pédagogie Freinet : la référence partagée (processus d'apprendre), le dépassement (posture épistémologique psychologique en rupture : appropriation des savoirs), et l'interpellation : Freinet questionne la recherche didactique dans le rapport au savoir sur la signification.

Alain Vergnoux (p 59) La notion d'expérience dans la pédagogie Freinet.

Kant a mis l'expérience au cœur de la réalité humaine. Pour Dewey, l'éducation est essentiellement un processus social. L'expérience chez Freinet est un thème central (qu'elle soit personnelle, collective, ou comme méthode). A. Vergnoux a étudié les occurrences du terme « expérience » dans les écrits de Freinet et de son mouvement, utilisé sous plusieurs acceptions :

- l'expérience de l'enseignant, du pédagogue ;
- l'expérimentation collective, elle devient scientifique dans le mouvement Freinet ;
- l'expérience des enfants (qui devient tâtonnement expérimental...) ;
- l'expérience, à un niveau théorique : biologique et perméabilité ;
- l'expérience animale, en tant que continuité du vivant, exemple de la nature ;
- l'expérience de l'artisan, du paysan, connaissance intuitive et observée.

Une autre notion s'en rapproche, celle de « technique », qui sont souvent les techniques de vie. C'est le domaine de la théorie des apprentissages et des outils pédagogiques.

Tiré de l'analyse de certains numéros du *Nouvel Éducateur*, l'expérience est pensée entre plusieurs pôles :

- l'exigence de la liberté (spontanéité, en opposition à la construction de l'adulte) ;
- l'importance et la richesse du vécu de l'enfant ;
- l'expérience tire sa valeur d'être personnelle (plus que sur la coopération) ;
- le rapprochement avec les didactiques des sciences se réalise à travers deux pôles : expérience tâtonnée et tâtonnement expérimental (l'expérience tâtonnée étant entendue comme la maîtrise automatisée d'un outil).

Freinet était béhavioriste, et la réflexion dans le mouvement a évolué après lui : la perméabilité du vivant à l'expérience, le renforcement par des feed-back... plusieurs mécanismes de l'expérience coexistent toujours, c'est le centre de gravité relatif qui évolue (il y a eut un retrait de la psychologie sensible). La didactique insiste sur les médiations et les ruptures, la pédagogie Freinet est plus « vitaliste ». Dans les écrits, il n'y a pas de corrélation entre coopération, travail d'équipe, et les pratiques sociales des enfants. Il existe un écart épistémologique dans l'articulation entre le développement des apprentissages et celui des aptitudes sociales (la coopération). Il y a une différence entre l'entraide pédagogique qui est ponctuelle et qui concerne « les coups de main », et l'entraide coopérative qui a un souci de production et d'économie.

Deux discours peuvent coexister dans le mouvement Freinet sans contradiction, l'un est anthropologique (autour du former), englobant l'autre qui est pédagogique (autour d'enseigner).

Christian Derrien (p 71) Le réseau télématique Freinet (1985-1994)

Ce travail a été réalisé à partir d'une pratique de terrain sur la logique organisationnelle et communicationnelle d'un réseau télématique de classes¹⁴. Il montre en particulier comment historiquement le mouvement Freinet s'est toujours emparé des nouvelles technologies éducatives de la communication (audio-visuel, télématique, informatique, internet). De ce fait, il assurait la continuité du projet global de communication (premières techniques : correspondance, journal, échanges...) cette fois-ci avec un changement d'échelle et de rapidité. L'expérience télématique commencera avec 12 classes et finira avec 300 classes. Les échanges se sont constitués autour de 2 réseaux (ou 1 réseau bipolaire) : celui des classes (le jour) et celui des enseignants (le soir). La notion de réseau avait pris naissance avant, dès les échanges postaux (circuits en étoile, cahiers roulants).

Les principaux changements de la télématique ont été autour de : la rapidité, la communication multipoints, l'accroissement de la quantité, l'ouverture plus large, l'instantanéité, la modification relationnelle (rapports multiples aux adultes).

Voir statistiques sur les classes (p 74). Les groupes premier et second degré seront séparés, la dynamique sera portée par les classes du premier degré, dont les classes uniques¹⁵. Dans un second temps, des listes seront constituées sur des thèmes. Cela aura pour conséquence un accroissement du temps de lecture et de la production écrite. Des journaux en ligne vont apparaître, accessibles à tous, mais aussi des productions collectives (sur la migrations des oiseaux, sur la floraison...). Puis est apparu le quotidien fax (opération « télécopie à l'école ») qui concernera 50 classes. Cela a réintroduit la correspondance classe à classe, mais aussi les échanges documentaires. Les échanges vont devenir internationaux grâce aux serveurs télématiques internationaux.

Yves Guillouet (p 83) Le groupe scolaire Célestin Freinet et le concept d'ouverture. Esquisse d'une analyse.

Cet article étudie une année de fonctionnement l'une des trois écoles particulières à Hérouville-Saint-Clair (1982-1983), par l'analyse de contenu des réunions de conseil des maîtres. Les axes privilégiés de ces écoles sont : favoriser les échanges entre école et milieu ; favoriser les échanges dans l'école (décloisonnements). Ces axes doivent assurer : le développement global citoyen de l'enfant ; atténuer la rupture école / milieu, et les ségrégations.

Les réunions de conseil des maîtres ont pour buts : d'informer, d'organiser, de décider, de répartir les tâches, et de faire les comptes rendus. De plus ils servent à assurer la coordination des deux écoles (maternelle et élémentaire). La modalité choisie est une enquête : participation à la vie de l'école, et aux conseils des maîtres (30 sur 32, et 2 sur comptes rendus écrits).

Deux sortes de points ont été abordés : les points banals et les points école ouverte. Une distinction a été opérée entre les énoncés simples et les énoncés complexes, les problèmes internes ou externes. En moyenne, 9 points ont été abordés par conseil, et ils sont répartis équitablement entre banals et école ouverte.

La conclusion à tirer de cette modalité pédagogique est que « ça fonctionne », ce type d'organisation pédagogique est viable, et de plus, elle survit au renouvellement de l'équipe.

Henri Peyronie (p 91) Visite d'une classe en action

Il s'agit de décrire une pratique de formation : convoquer la classe le mercredi, le samedi ou pendant les vacances (durant un congrès Freinet¹⁶). Parfois ce sont simplement des ateliers qui sont organisés et tenus par des enfants : limographe, imprimerie...

Danielle Maltret (p 95) Récit collectif de la matinée par les élèves de CP et CE1.

Gérard Prokop (p 103) 27 enfants de cours moyen à l'université.

¹⁴ Voir article O. Francomme : formation enseignants sur « L'écriture électronique ».

¹⁵ En particulier, il y aura un effet de désenclavement qui dynamisera la participation des enseignants et les classes isolées.

¹⁶ A la RIDEF au Sénégal en 2005, une colonie d'enfants avait été organisée pour les enfants des congressistes, elles est intervenue plusieurs fois pour montrer ses réalisations.

Récit de la préparation et du déroulement de l'intervention d'une classe au congrès de l'ICEM en 1995. Parler de la classe Freinet c'est bien, la montrer c'est mieux... En accord avec les parents, 15 enfants ont organisé : un quoi de neuf, une séance de travail individuel, et une conférence sur la cigogne. Essai concluant, malgré les mauvaises conditions de travail.

Henri Peyronie (p 107) Quelles traces de leur scolarité chez d'anciens élèves de classes Freinet ?

Dans ce genre de travail, il y a des difficultés à résoudre : comment repérer des traces de scolarité chez des adultes, qui plus est, d'une scolarité partielle. Les premières tentatives furent celles de G. Avanzini et de M. Ferrero. La méthode employée est le récit autobiographique, les questions ont porté sur : les souvenirs de la classe Freinet, la continuité ou la rupture, les traces dans leur vie d'adulte, dans leur manière d'être au travail, quelles traces dans leur expression, dans leur citoyenneté, et dans le choix de leur profession ? Le travail a porté sur deux échantillons, 23 adultes en tout, entre 1934 et 1985 (scolarisation entre 34 et 42 et 55-85). Un travail d'analyse de discours serait intéressant à réaliser sur ce corpus de textes d'entretiens, à partir d'une grille de lecture, d'un croisement avec des données factuelles, permettant de séparer ce qui relève de l'action ou de la reconstruction.

Première remarque : les traces sont-elles celles de la scolarité ou de son contexte ? Dans le premier échantillon, la classe vivait comme une vraie coopérative : elle avait sa vache, son jardin, montrant l'importance du milieu naturel... Les enseignants étaient des militants : accueil de réfugiés espagnols... Dans le deuxième échantillon, la scolarisation a eu lieu en collège.

Des traces de pédagogie dans la personnalité ou des traces de personnalité ? Les témoignages témoignent d'une rencontre, avec un charisme, une personne forte, une passion, qui vous marque d'une empreinte. Les témoignages d'enfants à l'école Freinet sont différents de ceux du collège ou du lycée, ils décrivent une quête identitaire de futur adulte. À l'école, les témoignages sont nostalgiques, et portent sur la liberté de circuler, le respect, l'écoute, l'amour et les activités.

Un problème récurrent revient régulièrement dans les propos, celui du passage de Freinet au traditionnel. Parfois il s'agit d'une véritable rupture totale, très traumatisante¹⁷.

Quelles traces de scolarité dans le choix du métier ? L'impact mesuré a été différent selon que la scolarité ait été effectuée à l'école primaire ou secondaire. À l'école primaire, l'impact est peu important, alors qu'au collège ou au lycée, l'effet sur la construction identitaire est important. Il l'est aussi dans le métier de parent, mais dans ce cas, les traces viennent plus des instituteurs que des professeurs. Parmi les impacts les plus importants, il y a le choix de l'école de ses enfants.

Pour ce qui concerne l'influence sur la vie syndicale, associative, politique, il y a à la fois un renforcement, et à de rares exceptions une opposition. Ce qui est sûr, c'est qu'on trouve bien des sources aux engagements de chacun.

La pédagogie Freinet a changé leur manière d'être au travail, et dans la vie. Une affirmation peut être avancée : leur identité a été marquée par la Pédagogie Freinet. Ce qu'on peut tirer des entretiens, ce sont les qualités prônées et développées par la pédagogie Freinet qui sont oubliées par le système scolaire : l'équilibre psychique, l'acuité sensorielle, le goût esthétique, l'esprit d'entreprise, le sens des initiatives, le goût des responsabilités, la ténacité...

Conclusion (p139)

Dans la pédagogie Freinet, il y a les valeurs qui demeurent et la forme qui évolue. Ce qui a changé, ce sont les conditions d'exercice du métier, et les rapports interprofessionnels. L'urbanisation et le contexte social ont contribué à l'émergence de la pédagogie institutionnelle et donc à de nouvelles références dont la psychologie... Ainsi sont apparues de nouvelles techniques Freinet liées à l'informatique et l'électronique. Une disjonction s'est opérée entre les conceptions politiques et les dispositifs pédagogiques chez une partie des enseignants Freinet.

¹⁷ Alors qu'il se passe l'inverse dans l'expérience de Mons en Baroeul, ce qui montre une évolution dans la pratique et la forme pédagogique qui vise plus l'intégration.

H. Peyronie reprend les trois principes structurants : pédagogie du travail, de l'aléatoire, et de la dédicace. L'ambition de la pédagogie Freinet est toujours celle d'une pédagogie populaire, mais le destin social des enfants¹⁸ passe d'abord par la classe. L'école forme le citoyen de demain. La forme scolaire Freinet permet à tous les enfants de s'y retrouver, mieux encore, dans de nombreux cas elle permet une réadaptation psychologique au travail¹⁹.

Sur la pédagogie de l'aléatoire, le rapprochement avec la didactique a permis de conforter le processus « apprendre » de la pédagogie Freinet, et il a permis de varier le système transmissif de Freinet (incitatif).

La pédagogie Freinet est une pédagogie de la dédicace, on n'apprend que par et pour l'autre. Chez les anciens élèves, cela a représenté une véritable rupture avec la scolastique, et a donné un cadre à des valeurs intemporelles.

Remarques générales sur l'ouvrage

À travers la lecture de ce livre, il est possible d'extraire des éléments particuliers, tel « quelques éléments d'impact de la pédagogie Freinet sur le système éducatif en France », ou encore lorsque Jean Vial nous révèle l'influence de C. Freinet sur la conception des « classes de transition »²⁰, même si elles furent dévoyées.

Il y a beaucoup d'intérêt à lire cet ouvrage, en particulier pour regarder les permanences et les évolutions de la pédagogie Freinet. Il permet de comprendre certains événements : l'émergence du LRC (laboratoire de recherche coopérative), ou de voir arriver l'approche complexe et la prise en compte de la complexité.

Cet ouvrage fournit aussi un ensemble particulier de références théorique, conceptuelles de l'ICEM. Les récents travaux du LRC viennent à point nommer redonner des éclairages nouveaux sur les permanences épistémologiques de la pédagogie Freinet comme « la méthode naturelle » et « le tâtonnement expérimental »...

Les questionnements posés par cet ouvrage ont sans doute alimenté un certain nombre de travaux sur « le devenir des enfants scolarisés en pédagogie Freinet », mais aussi sur « qui devient enseignant Freinet, et comment ? »

Bibliographie

- Acker Victor, *Célestin Freinet (1896-1966) : l'histoire d'un jeune intellectuel.*, éd. L'Hamattan, Paris, 2006, 228p.
- Clanché Pierre, *Anthropologie de l'écriture et pédagogie Freinet*, éd. des Presses Universitaires de Caen, 2009, 133p.
- Francomme Olivier, « L'écriture électronique », dossier supplémentaire à la revue départementale « Sur la Brèche »,
- Go Henri Louis, *Freinet à Vence : Vers une reconstruction de la forme scolaire*, éditions PUR, Rennes, 2007, 268p.
- Gramsci Antonio, *L'educazione tradita: criteri per una diversa valutazione complessiva dei "Quaderni del carcere" di A. Gramsci* [L'éducation trahie: critères pour une nouvelle évaluation globale des "Cahiers de prison" d'Antonio Gramsci], réédition 1985.
- Le Gal Jean, *Le maître qui apprenait aux enfants à grandir, un parcours en pédagogie Freinet vers l'autogestion*, Ed Libertaire et ICEM, 2007, 319p.
- Lémery Edmond, *Le Tâtonnement expérimental : un processus universel d'apprentissage, d'action et de pensée*, éditions Thélès, Paris, 2010, 671 p.
- Peyronie Henri, *Freinet, 70 ans après. Une pédagogie du travail et de la dédicace ?*, Actes du colloque de Caen (23 octobre 1996), éditions des Presses universitaires de Caen, Caen, 1998, 151 p.
- Piaton Georges, *La pensée pédagogique de Célestin Freinet*, Toulouse, Privat, 1974.
- Reuter Yves, *Une école Freinet : fonctionnements et effet d'une pédagogie alternative en milieu populaire*, éd L'Harmattan, Paris, 2007, 255p.

Olivier Francomme, olivier.francomme@icem-freinet.org

¹⁸ Ce fut l'objet de ma thèse de doctorat, que de suivre une promotion d'élèves durant plus de 15 ans, afin de comprendre les mécanismes du « destin social » des jeunes.

¹⁹ Ce qui est d'autant plus remarquable dans les récents travaux du secteur international de l'ICEM, en Corée du Sud, et dans le chantier de pédagogie sociale, au Vietnam.

²⁰ Il en est de même lors de la création de cycles d'apprentissage à l'école primaire, dans les années 80.

la Pédagogie Freinet dans la Nièvre

un numéro spécial 2012 des Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation,
édité par le Musée Nivernais de l'Éducation, à Nevers
par Jacqueline Massicot et Annie Troncy

Le Musée Nivernais de l'Éducation ayant pour vocation de retracer l'histoire de l'école et de l'éducation dans la Nièvre, certains enseignants ayant pratiqué la Pédagogie Freinet dans leur classe ont pensé qu'il serait intéressant de faire revivre cette pédagogie dans le département de 1936 à 2008.

Dans la Nièvre, en 1938, le GEN (Groupe d'Éducation Nouvelle) fut officiellement créé autour de Henri Coqblin qui, en 1947, contribua à la création de l'ICEM (Institut coopératif de l'École Moderne au congrès national de la C.E.L (Coopérative de l'Enseignement Laïc) à Dijon.

L'INEM (Institut Nivernais de l'École Moderne) fut créé en 1967, après la mort de Freinet en 1966. Il connut une bonne vingtaine d'années d'innovation et d'activités avant de s'étioler pour disparaître définitivement en 2008.

Cet ouvrage rappelle les différentes initiatives départementales dont la construction du groupe scolaire de Magny-Cours, totalement tombé dans l'oubli aujourd'hui. Elle relate également la pratique de cette pédagogie qui demande un investissement personnel et une grande rigueur.

Cette brochure de 300 pages est le résultat d'un travail collectif, mené par Jacqueline Massicot, Annie Troncy et Josette Ueberschlag, trois figures bien connues de l'ICEM avec l'aide précieuse de Jean Bugarel, professeur de lettres au Lycée Jules Renard de Nevers, en retraite, très impliqué dans l'histoire de l'Éducation dans la Nièvre, Paul de Loye, professeur de philosophie et de psychopédagogie à l'École Normale de Nevers, adhérent de l'INEM, en retraite, et Philippe Joly, Inspecteur de l'Éducation Nationale, Président du Musée Nivernais de l'Éducation à Nevers.

Jacqueline Massicot, jacqueline.massicot@wanadoo.fr et Annie Troncy, annie.troncy@free.fr

Un bulletin de commande séparé est joint à ce bulletin.

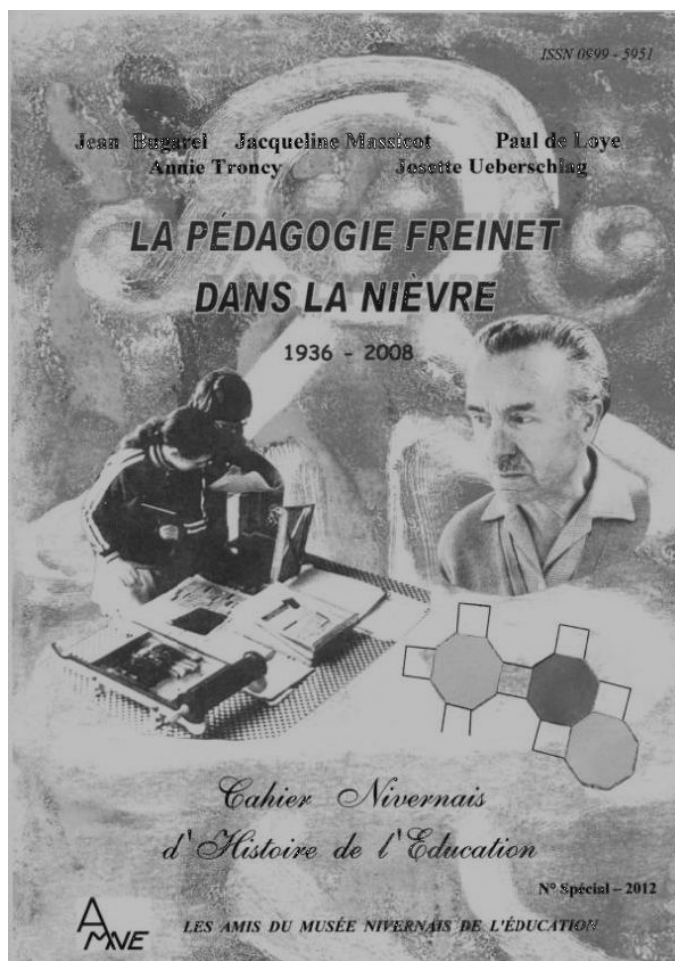


Table des matières

Préfaces de :

-**Philippe Joly**, Président des « Amis du Musée nivernais de l'Éducation »

-**Martine Carrillon-Couvreur**, Députée et première adjointe au maire de Nevers, chargée de l'Éducation

-**Jean-Louis Balleret**, Vice-président du Conseil Général de la Nièvre, délégué à la Culture

Partie 1 : Célestin Freinet

1.1 Biographie (**Michel Barré**)

1.2 La pensée philosophique, la Pédagogie (**Paul De Loye**)

1.3 Les invariants pédagogiques

1.4 L'Institut Coopératif de l'École moderne (**ICEM**) De la **CEL** à **PEMF**) (**Annie Troncy**)

Partie 2 : La Pédagogie Freinet dans la Nièvre avant l'INEM (Institut Nivernais de l'E M)

2.1 L'entre-deux guerres dans la Nièvre. Un souffle nouveau (**Josette Ueberschlag**)

2.2 De la guerre de 1939-1945 à 1967 (**Jacqueline Massicot**)

Partie 3 : l'INEM

3.1 L'INEM de 1967 à 1981 (**Jacqueline Massicot**)

3.1.1 Création et débuts de l'INEM : 1967-1970

3.1.2 L'ouverture de l'INEM : 1970-1977

3.1.3 Approfondissement avec des militants : 77-80

3.1.4 79-80 : Création de la BCD à Magny-Cours

3.1.5 1981 : Stage départemental Freinet à Salorges

3.2 L'INEM de 1982 à 2008 (**Annie Troncy**)

3.2.1 1982 à 1988 : la vie de l'INEM

3.2.2 De l'INEM à l'ICEM : Petite histoire d'un fichier de lecture.

3.2.3 1989 : Les cahiers de doléances de la jeunesse

3.2.4 1989-2008 : Des actions

3.2.5 Les publications de l'ICEM dans lesquelles des membres de l'INEM ont écrit.



Partie 4 : Une réalisation inspirée de la pédagogie Freinet : Magny-Cours

À pédagogie nouvelle architecture nouvelle (**Jean Bugarel**)

Partie 5 : Témoignage de Jacqueline Massicot

5.1 - Mon cheminement vers Freinet

5.1.1 Une vocation précoce

5.1.2 Au collège et au lycée

5.1.3 À Villapourçon (Le Puits)

5.1.4 À Magny-Cours (1963-1967)

5.2 Mon expérience en Pédagogie Freinet

5.2.1 Magny-Cours (1967-1978)

5.2.2 Après Magny-Cours : conseillère pédagogique, mission au Togo

5.3 Ma conclusion

Partie 6 : Témoignage d'Annie Troncy

6.1 Découverte de Freinet : Merci Roberte !

6.2 Entrée en pédagogie Freinet

6.3 ACTI (Action châtelleraudaise télématique pour l'information), un réseau de communication avant internet : un exemple à l'école Jules Ferry de Nevers.

6.4 Correspondance et voyage échange

6.5 Un CD Rom : Nevers-sur-Loire

6.6 Ma conclusion

Partie 7 : Autres témoignages Michel Barré, Jean Battut, Jean Bugarel, Jean-Louis Chaussard, Fanny Buttafoghi, Paul De Loye, Martine Gacoing, Jean-Pierre Gacoing, Robert Marois, Pascale Massicot-Jean-Baptiste, Bernard Paquaux, Jean-François Sourd, Eric Troncy

Partie 8 : Conclusion (**Jean Bugarel**)

Les problématiques actuelles de la Pédagogie Freinet.

Le mouvement Freinet dans la Nièvre, en France et à l'étranger.

Bibliographie



Quel rôle joua la Nièvre ?

dans la sauvegarde de l'école Freinet de Vence en 1990

par Michel Barré

Début janvier 1990, je fus alerté par Marilou Viallon, une amie de Vence, dont la maison était proche de l'école Freinet, que Madeleine Bens, la fille du couple Freinet que tout le monde continuait d'appeler Baloulette, devenue l'unique propriétaire, avait averti les parents d'élèves que l'école fermerait définitivement à la fin de l'année scolaire et que l'ensemble des locaux seraient mis en vente. Déjà, des promoteurs venaient voir les lieux, visiblement intéressés par le magnifique panorama incitant à remplacer les modestes bâtiments par de riches résidences. L'alerte devait être prise très au sérieux. En effet, dix ans plus tôt, Élise Freinet ne pouvant plus monter et descendre les multiples marches de sa maison qu'on appelait depuis toujours l'Auberge, sa fille l'avait ramenée chez elle de l'autre côté de la route et avait vendu l'Auberge, sans même prévenir son cousin Claude Fine, fils d'une soeur d'Élise, qui l'aurait volontiers achetée, mais probablement moins cher que le nouveau propriétaire.

Je sentais qu'il était très urgent d'empêcher la disparition de l'école emblématique du mouvement, même si Baloulette, depuis 1970, n'éprouvait pour l'ICEM que du mépris. Je me disais que l'unique solution était de faire classer ce site historique et que le seul pouvant intervenir à temps était le Président de la République. Le problème était de ne pas voir ma lettre noyée parmi l'énorme courrier de la présidence.

Il se trouvait que j'avais rencontré François Mitterrand en 1974, venu inaugurer le nouveau groupe scolaire de Magny-Cours. Nos amis Massicot, directeurs, m'avaient demandé d'assister à cette inauguration, comme secrétaire général de l'ICEM, mais surtout parce que j'appréciais beaucoup l'architecture révolutionnaire de leur nouvelle école. Ils connaissaient bien François Mitterrand et l'avaient invité à déjeuner avec Micheline et moi. Nous avons discuté de la pédagogie Freinet pratiquée dans cette école à l'architecture novatrice.

Raymond et Jacqueline Massicot avaient conservé des liens avec F Mitterrand devenu Président de la République qui les invitait à l'Élysée. Ils m'avaient indiqué comment lui faire parvenir, directement, ma lettre par l'un de ses proches collaborateurs.

Voici donc la lettre que j'ai envoyée le 5 janvier 1990 :

Monsieur le Président,

Je viens d'apprendre que l'école Freinet, fondée à Vence (Alpes-Maritimes) en 1935 par Célestin Freinet, va fermer ses portes en juin prochain et qu'elle risque de disparaître définitivement dans une opération immobilière, si aucune mesure de protection ne la préserve.

Une école qui ferme, cela ne serait pas dramatique s'il ne s'agissait d'un lieu mondialement connu de l'histoire de l'éducation. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai, Monsieur le Président, car nous en avons parlé à l'école de Magny-Cours en 1974, que parmi tous les pédagogues du XXe siècle, c'est Freinet qui est le plus connu, en France et peut-être surtout hors de nos frontières. Un exemple significatif: en novembre dernier, un cinéaste japonais, M. Yoshio Tajima est venu en France pour tourner un film sur Freinet et son école pour une chaîne importante de télévision de son pays. Dans la plupart des pays européens, y compris en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, mais également en Afrique, au Canada, au Brésil, au Vénézuéla, etc., des milliers d'enseignants de tous niveaux se réclament de son oeuvre et de son action. Le rayonnement de ses idées est plus grand que jamais. On peut dire, sans exagération qu'il a préfiguré, dès les années 30, l'éducation du XXIe siècle, faite d'imagination créatrice, d'initiative responsable des jeunes en groupes coopératifs. Ces idées-là ne risquent rien, leur influence ne pourra que se développer.

Par contre, il n'en est rien pour l'école qu'il a bâtie à Vence de ses mains en 1934, après que les violences de l'extrême-droite l'aient contraint à quitter l'école publique de Saint-Paul. Cette école ne parvint à ouvrir en toute légalité que grâce au gouvernement de Front Populaire. Elle accueillit

à partir de 1937 des petits réfugiés espagnols et fut fermée autoritairement en 1940, après l'internement de Freinet dans un camp.

Cette école, originale par sa conception, par le caractère artisanal de ses constructions et surtout l'éducation pratiquée avec les enfants accueillis, est un haut-lieu historique de la pédagogie internationale.

Depuis la mort de Freinet en 1966, sa fille Madeleine Bens a maintenue ouverte cette école dont elle avait hérité, en refusant d'en partager les charges et les responsabilités avec des personnes, des groupes ou des collectivités qui auraient pu la soutenir. Acculée par des problèmes de gestion et d'entretien, elle vient d'annoncer aux parents d'élèves qu'elle mettrait un terme à ce fonctionnement en juin 1990.

Si des mesures de protection de ce patrimoine ne sont pas prises dans les plus brefs délais, il est prévisible que le terrain sera vendu à des promoteurs qui, pour l'exploiter, n'hésiteront pas à détruire un témoignage aussi important que peuvent l'être certains sites classés du patrimoine.

Toute l'éducation de demain se trouve symbolisée dans cette école voulue, conçue, construite par son fondateur. La destination ultérieure du lieu (établissement d'éducation, lieu de recherche, musée) peut être étudiée dans un second temps, mais après l'avoir empêchée de disparaître.

Comme Freinet a souvent contesté les pesanteurs du système d'enseignement, il est possible que la hiérarchie de l'Éducation Nationale n'ait pas encore fini de mesurer son importance. Mais je suis absolument certain que les plus hautes autorités de la recherche scientifique, de la culture dans tous les domaines, que tous les représentants du rayonnement de la France hors de nos frontières, que tous seraient unanimes à dire : « Il faut préserver l'école Freinet de Vence ! ».

Je sais que vous avez en charge de nombreux problèmes plus importants, mais je sais aussi que vous êtes seul en mesure d'entrevoir la portée du problème, de faire diligenter une étude et d'éviter l'enlisement des procédures, faute de quoi les bulldozers auront vite anéanti plus d'un demi-siècle d'histoire de l'éducation, j'allais presque dire : un mythe fondateur de l'école de demain. Songez qu'en Pologne, Freinet rejoint presque Korczak au Panthéon des grands éducateurs.

Je m'adresse à vous, Monsieur le Président, parce que vous êtes le seul recours qui me semble possible et je vous prie de recevoir, avec mon dévouement, l'expression de ma haute considération.

Michel Barré, ancien secrétaire général de l'ICEM- Pédagogie Freinet, ancien responsable de l'exposition sur Freinet au Musée National de l'Éducation (INRP) de Rouen en 1987-88, créateur du premier fonds national d'archives sur Freinet et sa pédagogie au Musée National de l'Éducation de Rouen

Le 2 février, je reçus de Christian Nique, Conseiller technique de la Présidence, une lettre prouvant que ma demande avait été entendue. Il confirmait l'attention du Chef de l'État à l'oeuvre de Célestin Freinet et il avait demandé au Ministre de l'Éducation Nationale de veiller au problème de la continuité de son école de Vence. Un inspecteur général avait été chargé d'étudier sur place avec Mme Bens-Freinet les solutions pour préserver ce qui fait désormais partie de notre patrimoine éducatif.

Une telle réponse me rassurait, mais l'angoisse restait grande et une *Association pour la sauvegarde de l'école Freinet* s'était constituée.

On ne tarda pas à parler officiellement du prochain rachat des lieux de l'école et de son rattachement administratif à l'établissement scolaire de Sophia-Antipolis.

Plus tard, fut annoncé le classement de l'école Freinet de Vence au Patrimoine historique.

Michel Barré, barmic@wanadoo.fr

Grâce à la ténacité de l'Association pour la Sauvegarde de l'école Freinet de Vence, des élèves, et à l'ICEM, l'école fut classée Monument historique au Patrimoine, en juillet 2001.

Extrait du *Nouvel Éducateur* n° 140 – juin 2002

L'école Freinet de Vence « monument historique »

« **Une nouvelle extraordinaire !** » La Commission Régionale du Patrimoine et des sites a examiné le dossier présenté par Monsieur Max (chargé de l'Étude et de la Protection des Monuments Historiques), le 6 juillet en séance plénière, et a émis, à une très large majorité, un avis favorable au classement de l'École Freinet. Nos démarches pour mettre l'école au Patrimoine ont abouti ! Youpi ! »

(Extrait du Journal de l'école : *Les Pionniers*, Octobre 2001)



Bâtiment de l'administration et de l'atelier de peinture, le premier construit sur le site.
© CRMH - J. Marx, 2001.

hommage à Guy Perriot

par Guy Goupil

Guy Perriot nous a quittés.

Nous avons reçu en novembre une lettre de sa femme Suzanne nous annonçant la triste nouvelle du décès de Guy Perriot survenu le 23 septembre dernier. Guy Perriot a toujours été un fidèle adhérent de l'Association « Amis de Freinet ». Voici quelques textes qui montrent quelle fut son implication dans le mouvement au côté de Freinet. Tout d'abord quelques extraits d'une lettre qu'il avait adressée à notre association et qui a été reprise dans le N° 49 de notre bulletin de juin 1988 :

« Pendant quelques années, j'étais de ceux qui à Paris représentaient le mouvement – en particulier de 1954 à 1959 -. C'est surtout grâce à Rigobert que les contacts ont été établis avec l'Institut Pédagogique National de la rue d'Ulm. Dire que les contacts ont échoués, qu'est-ce que cela signifie ? Certes Freinet aurait souhaité plus, mais quoi ?

Le groupe parisien avait son siège rue d'Ulm et y a tenu de nombreuses réunions. Plusieurs expositions y ont été organisées dont l'une en particulier sur le journal scolaire. Freinet y a donné plusieurs conférences. Roger Gal, alors chargé de la recherche pédagogique, a participé à plusieurs réunions du mouvement. L'IPN a été officiellement représenté lors de plusieurs congrès par un sous-directeur. Tout ceci a eu lieu grâce au Directeur de l'IPN Monsieur Louis CROS avec qui Freinet a eu de nombreux échanges. Louis CROS connaissait bien Freinet et appréciait tant l'homme que son œuvre...

Freinet attendait plus de l'administration et on le comprend. Toutefois, il se méfiait et ne voulait pas être phagocyté et servir de bonne conscience à certains. J'ai assisté –soit avec Freinet, soit parfois seul – à des entretiens tant avec Louis CROS qu'avec A. Beslais, directeur du premier degré, son adjoint Lebettre ou qu'avec des éditeurs (Nathan, Bourrelier).

Freinet était bien connu et bien apprécié. La personnalité de Freinet, l'originalité de son mouvement dont il voulait sauvegarder l'indépendance ne facilitait pas la découverte de solutions permettant un travail commun.

*Il me semblait nécessaire, ayant vécu d'assez près les problèmes du mouvement à Paris pendant une période, d'apporter en vrac ces quelques remarques. **Guy Perriot***

Et maintenant un témoignage, celui de Henri Vrillon, écrit dans l'ouvrage « Le mouvement Freinet au quotidien ». (Une occasion pour nous de rappeler le souvenir inoubliable qu'ont laissé Jeanne et Henri Villon à tous ceux qui les ont connus.)

*En septembre 1957, j'ai participé, avec une délégation de 10 enseignants français à une visite-étude des Écoles soviétiques -pédagogie et organisation-. Je préviens aussitôt Freinet pour qu'il me fixe le matériel à emporter et à faire connaître. Freinet me donne aussitôt quelques indications et m'annonce qu'il envoie lui-même une délégation composée de Fontvieille et Perriot de Paris, invités par le Syndicat des Instituteurs de Moscou. Nous avons donc visité une vingtaine d'établissements scolaires à travers la Russie: Moscou, Léninegrad, Alma-Ata. Au cours de ce périple nous avons été reçus à Moscou à l'Institut des sciences pédagogiques par le Ministre de l'Instruction Publique et Alexis Léontiev, spécialiste international sur ce sujet. Nous prenions la parole librement. J'ai profité du prétexte « Écoles des pionniers » où était mise en valeur la recherche individuelle ou collective des connaissances, toujours par des manières actives, pour montrer comment en France on allait dans le même sens avec la Pédagogie Freinet. **Henri Vrillon***

Guy Goupil, goupil_guy@hotmail.com

hommage à Jacques Guidez

par Guy Goupil

Jacques Guidez nous a quittés. Ses obsèques ont eu lieu le 12 novembre dernier.

Il était un des membres fondateurs de notre association.

Né le 26 avril 1916 à Cognac, il était arrivé à Airvault (79) en 1938. Il y a exercé en tant qu'instituteur et directeur de l'école publique où il a accueilli des stagiaires de l'École Normale jusqu'à sa retraite. Nous, nous l'avons connu comme un des pionniers du mouvement Freinet, spécialiste de l'enseignement des sciences. Nous le retrouvions à chaque congrès où il présentait ses fiches de travail. Il est resté toute sa vie un

ardent défenseur de l'école publique et de la laïcité. Bien connu des anciens du mouvement nous sommes sans doute peu

nombreux à nous souvenir de lui. Il en va tout autrement dans la commune d'Airvault où son humanisme, son engagement politique l'ont amené à y prendre des responsabilités dans le Conseil Municipal et dans la vie associative. Il a été l'artisan principal du musée d'Art et Traditions Populaires actuellement installé dans l'ancienne abbaye des Augustins fondée au Xème siècle. Le musée présente au public des collections ethnographiques poitevines et l'association des Amis du Musée d'Airvault qu'il a créée participe à son animation.

Dans l'hommage rendu sur internet par Pierrette Teillier sur le site de la commune d'Airvault on le présente en travailleur gigantesque dont la simplicité et l'humilité ne manquaient pas d'impressionner.

Nous sommes, les uns et les autres, au cours de notre vie, confrontés au désir d'être et à la réalité des possibles. L'âge venant les possibles se réduisent en peau de chagrin. Il y a déjà quelques années j'ai reçu la dernière missive de Jacques Guidez. La lettre, émouvante, rédigée d'une écriture tremblée et hésitante, était accompagnée d'une carte postale du Musée des Arts et Traditions Populaires d'Airvault dont il avait été le fondateur, elle me demandait instamment de ne plus lui adresser les bulletins qu'il n'arrivait plus à lire.

Jacques, nous ne t'oublierons pas.

Nous adressons à la famille Guidez l'expression de notre sympathie et nos condoléances.

Guy Goupil, goupil_guy@hotmail.com



Jacques Guidez (à droite), honoré en 2002 pour son investissement au sein du musée

une journée au musée d'Airvault

par Hélène Bouisset

Enseignante exerçant en Deux-Sèvres, non loin de Bressuire, à Nueil les Aubiers, j'ai décidé de me rendre au musée d'Airvault, pour faire découvrir leur patrimoine local à mes élèves, lorsque je fus informée du décès de J. Guidez, son fondateur.

Après plusieurs contacts avec l'équipe du centre socio-culturel d'Airvault, qui furent fort sympathiques, pour organiser la visite, nous nous y rendîmes hier, mardi 14 février 2012, avec ma classe. Enseignant dans le cadre de la pédagogie Freinet depuis plusieurs années désormais, j'ai voulu, avant de partir, expliquer à mes élèves qui était le fondateur du musée et quels étaient les liens qui, quelque part, nous unissaient à lui, et à sa manière d'enseigner, d'apprendre à apprendre, de chercher, pour répondre à ses questionnements sur les curiosités de notre monde.

Les enfants avaient choisi les thèmes de la plaquette qui les intéressaient, sur lesquels ils avaient envie d'en savoir plus. Avant de partir certains avaient fait des recherches, des présentations à la classe, des affiches, pour préparer la sortie. Nous apprîmes comment faire la potasse, et la lessive au bord de la rivière, mais aussi des règles du jeu d'osselets, entre autres...

A notre arrivée, les groupes furent répartis et partirent à la découverte de leurs ateliers respectifs. La visite avait très bien été préparée par les animatrices du CSC, qui nous ont même permis de voir, de toucher, de pomper l'air, de jouer de l'orgue à cylindres, quand elles surent que nous avions un projet d'école « autour de l'orgue ».

A leur entrée dans le musée, dans l'ancienne Abbaye restaurée, le groupe que je suivais fût émerveillé par tous ces trésors de l'histoire. Cette année, nous avons travaillé cette discipline à partir de recherches sur les inventions, et là, d'un coup, tout prenait vie. Le vieux vélo infranchissable, dont la roue avant était presque aussi haute qu'eux, les vieux instruments agricoles, les horloges... dur de ne pas toucher ! Puis les vêtements et les jouets anciens, la manière dont on s'occupait des enfants : chacun, petits, ou grands, revenions aux origines et imaginions la vie de l'époque. Découvrant un monde sans plastique, tantôt rustre, à voir les chaussures et les habits d'enfants qui avaient parcouru les fratries et traversé les âges, magnifiquement recueillis et conservés, tantôt charmant, à penser, malgré la rudesse de cette vie, à la douceur qui pouvait en émaner aussi.

Mais voir ces jouets ne suffit pas, il fallut les toucher, et en construire : des jouets de fortune, qui firent l'espace d'un moment oublier les consoles, et revenir à la simplicité du bouton siffleur ou du lance tank, que, ni eux, ni moi, ne connaissions. Antoine et Lucas avaient du mal à lâcher leurs tanks pour aller manger, mais se sont rattrapés sur les « tirettes » de l'orgue, imitant les sirènes, avant de revenir à l'Abbaye pour voir les ponnes, la première dangereuse machine à laver le linge, et tremper les doigts dans la potasse pour dire, avec moins de poésie, que ça ne sentait pas très bon !

Dans le car, je commençai à aider un groupe à écrire son article sur la lessive. Et cette journée n'est pas terminée... comme nous l'avions décidé avant de partir, nous allons encore chercher, écrire, et socialiser nos découvertes, suivant les traces qu'a laissés Jacques Guidez, pour faire partager à d'autres ce que nous avons vu et fait, mais ils ne pourront vraisemblablement pas tout savoir : cette journée fût très riche, verbalement, visuellement, ... et il y a des émotions et des sensations que l'on ne peut pas transmettre, par l'écrit et l'image, même avec les meilleures volontés.

Hélène Bouisset

www.airvault.fr

adhésion, abonnement, publications et site internet des Amis de Freinet

des bulletins, des livres, des CD, des DVD, des archives...
par Hervé Moullé

Les tarifs 2012 : Le prix de l'abonnement correspond à **3 envois** de bulletins, fascicules ou livres.
-cotisation à l'association, individuelle et annuelle : un minimum de 10 €
-abonnement pour **3 envois** : Tarif unique 21€ pour toutes les destinations du monde (port compris)
Pour nos autres productions, consultez le bon de commande joint à l'envoi et sur le site internet.
Nom et numéro du compte : « Amis de Freinet » C.C.P. 2 873 13 F Nantes

ATTENTION

Notez le nom et l'adresse
du responsable
pour **toutes** les commandes
et **tous** les paiements.

François Perdrial

24 rue d'Anjou
44000 Nantes (France)
tél-rép : 02 40 89 36 43
email : perdrial.francois@orange.fr

Le courrier personnalisé qui accompagne ce bulletin vous informe de l'état de votre abonnement et l'étiquette d'envoi sur l'enveloppe porte le numéro du dernier bulletin qui doit vous être servi.
exemple : [adhérent **2012** abonné jusqu'au n° **96**]
Merci de vous mettre à jour auprès du responsable indiqué ci-dessus.

Remarques importantes: Adressez au responsable les chèques bancaires et postaux, ceux-ci doivent être visés avant d'être encaissés. L'envoi direct au CCP complique la gestion.
S'il se produit un changement de votre adresse postale, n'oubliez pas de nous le signaler.
Si vous avez une adresse email, faites-nous la parvenir pour être tenu au courant de nos activités.

Un bon de commande avec la liste à jour des publications des Amis de Freinet est joint à l'envoi de chaque bulletin. Il est aussi imprimable sur le site internet. Il peut aussi vous être envoyé par la Poste ou par mail (demande à faire auprès du responsable). Vous pouvez aussi demander des copies d'articles publiés dans des bulletins, la liste complète se trouve sur le site internet.

Le site internet des Amis de Freinet est une mine de documents. Vous y trouverez tous les sommaires des bulletins avec des articles anciens, des photos, des expositions et un grand nombre d'archives comme les articles publiés dans l'École Émancipée, Clarté, les Humbles, Monde, Notre Arme... les circulaires et bulletins de l'Imprimerie à l'école et des livres en texte intégral.

Site web: www.amisdefreinet.org Messagerie: moulle@ecolebizu.org

Bulletin des Amis de Freinet n°95 d'avril 2012

Comité de rédaction Les membres du Conseil d'Administration de l'association
Amis de Freinet (animateur-coordonnateur : Hervé Moullé).

Mise en page Hervé Moullé

Reprographie Reprodis Laval

Site web www.amisdefreinet.org

Messagerie internet moulle@ecolebizu.org

Correspondance Guy Goupil 13 résidence du Maine 53100 Mayenne (France)

Commande et paiement ... François Perdrial 24 rue d'Anjou 44000 Nantes (France)

